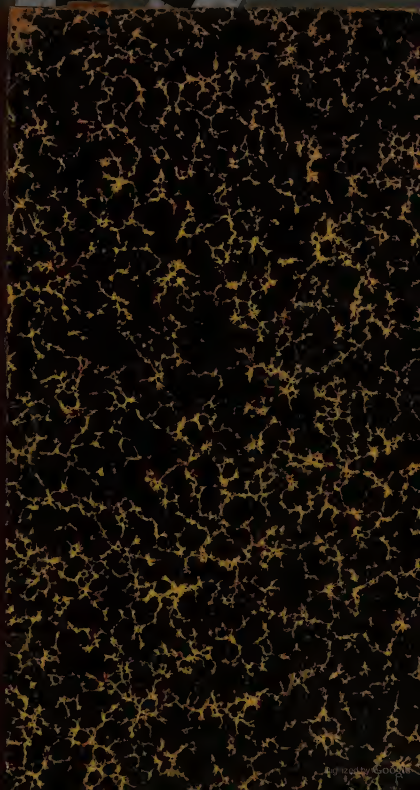






HISTOIRE

DU

SENTIMENT POÉTIQUE

DE LA NATURE

DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

PAR

M. ÉMILE GEBHART

DOCTEUR ÈS-LETTRES.

« ... Mon cher Phèdre, les champs et les arbres n'ont rien à m'apprendre... »

PLATON.

« ... Oh ! portez, portez-moi aux frais vallons de l'Hémus, à l'ombre épaisse de leurs grands arbres !... »

VIRGILE.

PARIS

LIBRAIRIE DE A. DURAND

RUE DES GRÈS, 7

1860

HISTOIRE

DU

SENTIMENT POÉTIQUE

DE LA NATURE

DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE.

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

HISTOIRE

DU

SENTIMENT POÉTIQUE

DE LA NATURE

DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

PAR

M. ÉMILE GEBHART

DOCTEUR ÈS LETTRES.



« ... Mon cher Phèdre, les champs et les arbres n'ont rien à m'apprendre... »

PLATON.

« ... Oh! portez, portez-moi aux frais vallons de l'Hémus, à l'ombre épaisse de leurs grands arbres !... »

VIRGILE.

PARIS

LIBRAIRIE DE A. DURAND

RUE DES GRÈS, 7

1860



A

M. SAINT-MARC GIRARDIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

HOMMAGE RESPECTUEUX.

AVANT-PROPOS.

Tous les voyageurs qui ont visité les bords du Rhin se rappellent la roche de Lurley et la légende dont elle perpétue le souvenir. C'est une vraie légende allemande, gracieuse et triste. Au temps des fées et des génies, une ondine, fille du fleuve sacré, s'éprit d'amour pour un berger. Le berger dédaigna l'ondine. Éplorée, et chantant ses adieux à la vie, la vierge aérienne se précipita dans un gouffre du Rhin. Aujourd'hui, après un si long temps, lorsque la lune éclaire les vapeurs qui flottent sur le fleuve, lorsque la brise court en frémissant à travers les saules, les bonnes gens du pays

croient fermement entrevoir la blanche robe, entendre la chanson mélancolique de l'ondine de Lurley.

Le génie rêveur et contemplatif de l'Allemagne se plaît à peupler ainsi la Nature d'êtres invisibles, ou à répandre dans l'univers une âme toute divine, dont l'âme humaine perçoit les mystérieuses harmonies. Mais la poésie d'un peuple reflète toujours sa philosophie. La race Germanique, venue des rives du Gange, a conservé, dans sa littérature et sa métaphysique, le mysticisme et le panthéisme, qui sont comme un produit naturel du sol de l'Orient. Telle poésie d'Henri Heine, par exemple, où est célébrée l'âme des fleurs, pourrait avoir, dans Schelling, son commentaire philosophique.

La France imite volontiers les qualités, parfois aussi les défauts de ses voisins. Au XVII[e] siècle, les romans de chevalerie, échappés au bûcher du curé de Cervantès, passent les Pyrénées, et l'esprit français se fait espagnol pour un temps. Au XIX[e], c'est du côté de l'Allemagne que nous regardons. La poésie d'outre-Rhin nous enchante; les

lamentations de Werther éveillent mille échos chez nos romanciers et nos poëtes, enfin nous ressentons pour la Nature une vague et profonde adoration. De la poésie de l'Allemagne à sa philosophie de la Nature, il n'y a qu'un pas; Gœthe fraye la route aux hégéliens.

Le danger est grave, et beaucoup jettent le cri d'alarme. L'histoire nous montre le panthéisme au berceau et au déclin des civilisations. La philosophie française est-elle destinée à délaisser ces traditions spiritualistes qui ont marqué depuis vingt-cinq siècles les plus glorieuses époques de l'humanité? Faut-il abandonner Platon pour Spinoza, Descartes et Leibnitz pour Hégel? Heureusement le spiritualisme, attaqué de toutes parts, se défend vaillamment : il triomphera sans doute de ses nouveaux adversaires comme il a triomphé, au commencement du siècle, avec Royer Collard, Jouffroy et Maine de Biran, de la philosophie matérialiste. Nous assistons à une véritable croisade contre le panthéisme de l'Allemagne, et la science des combattants fait bien

espérer de l'issue du combat. Les plus éminents d'entre eux, soit en suivant, à travers l'ère alexandrine et le moyen âge, les traces de Platon (1), soit en pénétrant dans les dernières profondeurs de la philosophie naturelle d'Aristote (2), recueillent, au profit du spiritualisme, les doctrines les plus lumineuses et les plus pures de la sagesse antique. Cette méthode qui consiste à rechercher dans l'antiquité des enseignements et des modèles, est depuis longtemps suivie par M. Saint-Marc Girardin, dans sa belle histoire, chaque jour plus complète, des sentiments humains dans la poésie de tous les peuples.

Je voudrais suivre de loin, *non passibus æquis*, ceux que j'écoute, depuis quelques années, avec un profond respect et une vive reconnaissance. Je me propose de demander aux anciens quelles émotions ils ont éprouvées dans la contemplation de la Nature, et de rechercher, dans l'histoire littéraire de la Grèce et de Rome, un argument poétique

(1) M. Saisset, à la Sorbonne.

(2) M. Charles Lévêque, au Collége de France.

en faveur du spiritualisme. Si ce travail renferme quelques idées justes, c'est à mes maîtres que j'en dois l'hommage : le reste, ignorance ou témérité, revient de droit à mon inexpérience. Mais n'est-il pas permis à ceux qui ont peu vécu, et qui ont à peine touché le seuil de la science, de rappeler, à leur bénéfice, la sentence d'Hippocrate : « La « vie est courte, l'art est long... le raison-« nement est difficile. »

J'ai parlé tout à l'heure d'une sorte de croisade spiritualiste, qui a pour théâtre les vieilles murailles de la Sorbonne et le collége de France. Autrefois, tandis que les barons quittaient leurs châteaux forts pour marcher à la délivrance du Divin Tombeau, il y avait un nombre immense d'humbles pèlerins qui sortaient de leurs chaumières et s'acheminaient lentement, à travers le monde, vers la sainte Jérusalem. Beaucoup n'atteignaient pas le but de leurs espérances ; presque tous mouraient inconnus ; bien peu revoyaient le ciel natal. Mais les moins fortunés s'estimaient très-heureux parce qu'ils avaient le cœur rempli d'une foi

ardente. Pour nous, en effet, obscurs pèlerins, c'est déjà un grand honneur, à défaut même du succès, de combattre, si faiblement que ce soit, pour la vérité.

HISTOIRE
DU
SENTIMENT POÉTIQUE
DE LA NATURE
DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE.

PREMIÈRE PARTIE.

—

CHAPITRE Ier.

DU SPIRITUALISME DANS LE SENTIMENT DE LA NATURE.

Alexandre de Humboldt a laissé de la Nature la définition suivante, où se cache, derrière le langage abstrait et parfois obscur de la métaphysique allemande, une conception profonde :

« Ce que toutes les langues, bien que se servant de formes symboliques différentes, désignent par le mot de Nature, on peut même dire ce que toutes les langues désignent par le mot de Nature terrestre, attendu que l'homme rapporte tout volontiers au séjour qu'il habite, est le résultat

d'un système de forces agissant avec calme et ensemble, dont nous ne connaissons l'existence que par les corps qu'elles mettent en mouvement, qu'elles composent ou décomposent.... Le sentiment de la Nature est l'émotion confuse, mais généreuse et féconde, que l'action de ces forces produit sur les âmes sensibles » (1).

Le sentiment de la Nature a pour objet le monde extérieur, qui est immuable : toutefois, suivant le génie particulier de celui qui l'éprouve, suivant même les idées religieuses et philosophiques d'une époque, ou les circonstances politiques au milieu desquelles est placé l'écrivain, ce sentiment présente une infinie variété. Il revêt les couleurs les plus vives ou les nuances les plus délicates, d'un poëte à un autre poëte, d'une littérature à une autre littérature. Mais si nombreuses que soient ces différences, on peut, au point de vue du sentiment de la Nature, distinguer trois grandes classes de poëtes.

I.

Les premiers, en face de l'univers, n'aperçoivent rien autre chose que des formes multiples et mobiles, rapprochées dans un certain ordre

(1) Cosmos, tom. IV, chap. 1, traduction Galusky.

qui charme leurs regards. La Nature est pour eux comme un riche tableau admirablement composé : ils ressentent du plaisir à le contempler, et ce plaisir leur suffit. Jamais, derrière ces formes physiques, ils ne recherchent l'idée qu'elles représentent, la cause qu'elles expriment : leurs sens sont flattés, leur cœur ne s'émeut point; l'œuvre d'art les enchante, et ils ne songent pas à l'artiste. Ils s'oublient eux-mêmes dans la Nature : les rapports innombrables qui unissent l'homme au monde leur échappent. Ils peignent la Nature telle qu'ils la voient, et non telle qu'ils devraient la sentir : plus ils sont fidèles et exacts, plus ils se croient vrais et touchants : la description minutieuse et stérile devient la nécessité et le châtiment de leur système. Car cette Nature factice, où Dieu n'est pas présent, d'où l'homme est exilé, ne saurait nous intéresser longtemps. Ce que nous demandons au poëte, ce sont des émotions, des sentiments, et les écrivains purement descriptifs, que nous appellerons réalistes, ont plutôt la sensation que le sentiment de la Nature (1).

(1) La poésie, de nos jours, n'a pas cessé d'aimer la description ; mais à la description elle a mêlé la réflexion, et elle a échappé par là au danger de tomber dans l'inventaire ou le catalogue... M. Saint-Marc Girardin, *De la Poésie pastorale*

II.

Au contraire, les poëtes spiritualistes de la Nature interrogent, sous les formes matérielles, les idées dont elles sont les manifestations sensibles, et s'élèvent jusqu'à la cause suprême, souverainement puissante et intelligente, où résident ces idées. Le fini éveille au fond d'eux-mêmes l'idée de l'infini : le monde leur parle de son créateur; la Nature leur révèle Dieu. Les phénomènes physiques qui apparaissent à leurs yeux sont à leur esprit autant de symboles des idées divines : la Nature est un livre immense où ils lisent à chaque page le nom de son auteur. Ainsi, ce ne sont plus des sensations qu'elle leur donne, mais des sentiments qu'elle leur inspire. Pour eux, Dieu laisse entrevoir dans son ouvrage tous ses attributs et toutes ses perfections. Sa puissance éclate en traits de feu dans les espaces illimités où roulent les soleils, et sa bonté sourit dans le chant d'un oiseau et le bourdonnement joyeux d'un insecte. Dieu n'est pas moins admirable dans les infiniment petits que dans les infiniment grands : il pare d'un bleu aussi pur la corolle du myosotis

*au commencem. du XIX*e *siecle*. Magasin de librair., 3e livraison.

que la voûte du ciel. Partout le poëte aperçoit la trace du Père du monde : l'idée incessante de Dieu communique à ses pensées une émotion religieuse, et le sentiment de la Nature, sanctifié, devient une prière.

D'autre part, il existe, au sein même de la Nature, un être libre, intelligent, spirituel, dont l'âme et le corps ont des rapports constants avec le monde. L'idée de l'homme, comme l'idée de Dieu, spiritualise le sentiment de la Nature. Mais les rapports de l'homme avec la création étant d'une grande diversité, le sentiment de la Nature ainsi idéalisé présente des caractères très-variés. Les choses les plus sublimes, telles que le ciel, l'océan, le désert et les hautes montagnes, dont la grandeur suscite surtout dans un cœur pieux la pensée de l'infini, deviennent souvent redoutables à l'homme par cette grandeur même qui l'accable. Le ciel a ses orages, l'océan ses tempêtes, le désert son aridité et son vide, les Alpes, leurs précipices et leurs tourbillons. En face de pareils ennemis l'homme est bien faible : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer ; mais la Nature ne pense pas, et il pense; il a conscience de sa force morale, il affronte le péril, il lutte, succombe ou triomphe. Quelle que soit l'issue du combat, les deux adversaires grandissent pour le

poëte qui les chante : l'homme, chétif mais libre, a pu imposer à la toute-puissante Nature le joug de sa volonté, et il a fallu tous les efforts du génie humain pour surmonter, sur un seul point et pour un seul instant, la mystérieuse fatalité de la Nature.

A ce sentiment, singulièrement dramatique, en succède un autre, plus calme et plus réfléchi, qui remplace la terreur par l'admiration de la Nature, l'idée tragique du sublime par l'idée sereine de la beauté. La Nature apaisée déploie, dans une harmonie ineffable, toutes ses merveilles et toutes ses grâces. Le poëte qui l'admire échauffe doucement son âme à ce radieux foyer : il ressent l'émotion tranquille et la joie de l'artiste; tous les aspects, tous les accidents, tous les êtres lui semblent concourir à la beauté de l'ensemble, et il se laisse bercer par le concert universel. Mais cette idée du beau qu'il dégage du spectacle du monde, c'est en lui-même qu'il la puise : c'est dans son intelligence, dans son cœur, qu'il découvre ce type de beauté qu'il applique à la Nature, et l'harmonie de cette dernière n'est que l'écho de l'harmonie secrète de son âme. Ses sentiments, les plus élevés comme les plus tendres, se reflètent sur le sentiment de la Nature : le paysage qu'il contemple lui paraît sombre ou riant, sui-

vant la disposition de son esprit. Ainsi c'est encore l'homme que le poëte reconnaît et affirme dans la Nature, et, la jugeant d'après ses propres impressions, il la crée à son image.

Enfin, lorsque troublé par le tumulte des agitations civiles, attristé de la corruption populaire, le poëte, s'exilant volontairement de la société des hommes, se réfugie dans la solitude, c'est à la Nature qu'il se donne tout entier. Avec la paix éternelle, la douce quiétude des champs, elle devient sa consolatrice et son amie. Il lui confie ses rêves déçus, ses espérances brisées; il y apporte, comme dans un asile, ses sentiments, ses occupations les plus chères. Afin d'oublier le monde et d'endormir ses souffrances, il se livre à l'assidue contemplation de la Nature : il vit au milieu d'elle, et s'abandonne à toutes ses impressions. Elle a des splendeurs printanières et des chants joyeux, qui rendent au poëte la jeunesse et la gaieté : elle a des jours voilés de deuil et des accents plaintifs, qui nourrissent sa mélancolie. Quelles que soient ces émotions, il les accueille avec reconnaissance, et sent naître en lui un sentiment nouveau, qui n'est plus l'admiration désintéressée, mais l'amour de la Nature. Pour lui, en effet, elle n'est pas seulement belle, mais bienfaisante; il lui doit plus que le plaisir

élevé de l'esprit : le repos de l'âme et le bonheur.

Ainsi, le sentiment de la Nature emprunte à l'idée de Dieu ou à l'idée de l'homme son caractère spiritualiste. Mais ce spiritualisme poétique atteint son plus haut degré de pureté, dès que le poëte, au delà des rapports de Dieu ou de l'homme avec le monde, conçoit les rapports réciproques de Dieu et de l'homme à travers le monde. Car Dieu, créateur, est aussi Providence; et c'est en vue de l'homme, son privilégié, qu'il a créé l'univers. Il a donné à l'homme un bras pour vaincre la Nature, une intelligence pour en comprendre la beauté, un cœur pour l'aimer : il a fait de la création comme l'image de lui-même, afin que l'homme y reconnût et adorât son auteur. La Nature, aux yeux du poëte spiritualiste, est donc l'intermédiaire entre la Providence et l'humanité; et l'homme, habitant du monde, est l'hôte de Dieu.

III.

En dernier lieu, la notion de l'infini, et celle de la personnalité humaine, exagérées et faussées, aboutissent au mysticisme poétique dans le sentiment de la Nature. Le poëte, vivement frappé de la vie universelle qui se développe et circule à

grands flots à travers la série indéfinie des êtres organisés, croit sentir, sous des formes sans nombre, les mouvements d'une âme immense, l'âme du monde, essence secrète, substance unique, partout répandue, partout identique. Un brin d'herbe, aussi bien qu'une étoile, en est la manifestation. « La Nature sommeille dans la plante, rêve dans l'animal, se réveille dans l'homme (1). » Dans un pays où la nature végétale, sous un ciel ardent, est luxuriante, où le panthéisme ne forme pas seulement la doctrine philosophique de quelques-uns, mais la religion même de tous, le poëte, dominé par la double influence du climat et des croyances populaires, confond la vie, l'âme du monde, avec la vie; l'âme de Dieu, fait couler dans la Nature, comme un fleuve éternel, l'essence même de l'être incréé, unit dans une commune adoration Dieu et le monde, le fini et l'infini. Dieu est partout : la fleur, l'homme et l'oiseau émanent également de la substance divine. L'homme, perdu, anéanti dans cet abîme de la vie universelle dont il est un atome imperceptible, n'a plus conscience de sa personnalité : il succombe sous cet infini qui l'écrase de toutes parts; il se livre à l'action

(1) Schelling.

énervante et fatale de l'univers. Les phénomènes violents l'épouvantent, et il n'ose y résister; il passe de la terreur la plus enfantine à la tendresse la plus fraternelle pour les moindres objets de la Nature; tour à tour il supplie, tremble, pleure, se réjouit : il se plonge dans le mysticisme. Ainsi le panthéisme poétique, comme le panthéisme philosophique, détruit à la fois l'homme et le monde, auxquels il substitue l'infini : il ne laisse plus que Dieu.

D'autres poëtes, exclusivement préoccupés de la personnalité humaine, ou plutôt de leur propre personnalité, donnent à l'âme du monde l'intelligence, les sentiments, la conscience de soi-même, qui distinguent l'âme de l'homme. Au lieu de se confondre, comme les précédents, dans l'immensité du Dieu-Nature, ils proclament hautement leur individualité, et forcent la Nature entière à la reconnaître : ils en font la confidente de leurs pensées et lui demandent quel est le mystère de leur génie et de leur cœur. Ils animent le monde physique d'une vie surnaturelle, et se donnent pour interlocuteurs l'esprit des rochers, des torrents ou des montagnes. Peu à peu ils subissent l'influence de ces êtres mystérieux qui sont leur ouvrage; ils éprouvent un respect mêlé de superstition pour cette Nature intelli-

gente et raisonnable qui leur parle et leur répond dans le murmure du feuillage et les soupirs du vent. Ils ont pour elle non-seulement de l'amour, mais une sorte de culte : leur âme entre en communion avec l'âme universelle. C'est ainsi que, dans un orgueilleux mysticisme, ils absorbent le sentiment poétique du monde extérieur, « ne cherchant que leur Moi étroit et vaniteux dans ce grand univers, ne se donnant pas à la Nature, quoiqu'ils en aient l'air, mais ramenant la Nature à eux-mêmes, et passant par je ne sais quel panthéisme immense, pour aboutir à l'égoïsme. » (1)

Tels sont les différents caractères que présente le sentiment de la Nature. La philosophie du beau donne la raison de ces différences et de la supériorité des poëtes que nous appelons spiritualistes, sur les réalistes et les mystiques.

Le principe du Beau, suivant la pensée de Platon, c'est l'harmonie. En analysant l'idée de l'harmonie, on la trouve composée de deux éléments, l'unité et la variété. En effet, qui dit harmonie, dit arrangement, et par conséquent multiplicité, variété, mais en même temps ordre dans l'arrangement, but, loi dans l'ordre, et par conséquent unité. La variété est à l'harmonie ce que sont les

(1) M. Saint-Marc Girardin, *Leçon d'ouverture*, 2 décembre 1858.

parties au tout, et l'unité, ce qu'est la force, le type primordial suivant lesquels se développent et s'ordonnent les parties. L'unité se répand dans les parties pour les unir entre elles, suivant la loi de leur nature : la variété des parties se rattache à l'unité pour lui donner le mouvement et la vie. Sans l'unité qui relie les parties, il n'y a plus ordre, mais confusion; sans la variété qui anime l'unité, il n'y a plus qu'immobilité et néant. Ainsi l'une et l'autre sont également essentielles à l'existence de l'harmonie, et par conséquent de la beauté (1).

Appliquons ces données au sentiment artistique de la Nature « La Nature, comme la définit A. de Humboldt, est le résultat d'un système de forces agissant avec calme et ensemble. » Toute force, en tant qu'agissante, a nécessairement un objet où s'exerce son action. Un système, un ensemble de forces multiples s'appliquent à un objet commun, et c'est par l'unité de l'objet et la communauté du but que l'observateur reconnaît l'ensemble et le système. Les forces harmonieuses de la Nature ont donc un objet commun : leur variété, au point de vue de cet objet, se rapporte à l'unité. —Une force, pour agir, se met en mouvement; toute force mue a nécessairement un mo-

(1) V. M. Taine, *Essai sur les Fables de Lafontaine*, conclusion. Théod. Jouffroy, *Esthétique*, leç. 12, 13, 14, 15.

teur; un système de forces qui se meuvent avec ensemble reçoit le mouvement d'un moteur unique, condition nécessaire de l'ordre général. Les forces variées de la Nature agissent donc suivant une loi commune; l'unité de leur principe produit la multiplicité harmonieuse de leur action. — Ainsi, aux deux extrémités du développement des forces naturelles, nous rencontrons l'unité. Mais l'unité de la cause motrice est intimement liée à l'unité de l'objet final : c'est parce qu'elles obéissent à une seule impulsion que les forces de la Nature atteignent un but unique.

Ces idées ne se présentent pas aux poëtes spiritualistes avec ce caractère d'analyse et d'abstraction philosophiques. Elles s'adressent à leur sensibilité plutôt qu'à leur intelligence, et, passant dans leur cœur, se transforment en émotions. La Nature est vivante; ils ne la décomposent pas pour lui demander ses secrets. Ces idées existent néanmoins à l'état latent au fond de la poésie spiritualiste de la Nature.

La première impression que nous recevons du monde extérieur est celle de la variété (1) : variété

(1) L'extérieur de l'être animé se compose d'un ensemble de formes, de couleurs, de mouvements, etc. Pour que toutes ces qualités apparaissent comme constituant un organisme vivant, elles doivent montrer que cet organisme n'a pas sa

des phénomènes, des aspects, des couleurs, des bruits, écoulement perpétuel des formes et des existences. Tous ces accidents, tous ces mouvements de la Nature qui, par nos sens, atteignent notre imagination et notre âme, éveillent des sentiments. Nous concevons le monde qui se communique à nous, avec lequel nous sommes en rapport, comme le théâtre où se déploient l'activité et le génie de l'humanité. La multiplicité des phénomènes naturels se ramène aux conditions de la vie de l'homme : la variété est régie par l'unité ; de là résultent l'harmonie et la beauté. Mais la Nature, si sagement ordonnée, si puissante, si excellente et si belle, est l'œuvre d'un être infiniment intelligent, puissant et bon, la sagesse et la beauté absolues. Comme elle est en même temps fatale, changeante, périssable, elle est certainement distincte de cet être infini dont elle garde l'empreinte éternelle. Elle se rapporte à lui comme l'effet à sa cause, puisque sans sa volonté elle ne serait pas. La multiplicité découle de l'unité : l'idée du

véritable existence dans leur multiplicité, mais dans leur accord, leur harmonie. Hegel, *Esthétique*, 1re partie, ch. II, *Du beau dans la Nature.* — « La beauté de Dieu réside dans l'unité, celle du monde dans l'harmonie. » Émile Burnouf, *Des principes de l'art, d'après la méthode et les doctrines de Platon*, p. 14.

monde, rattachée à l'idée de Dieu, produit l'harmonie. Enfin, la seule créature capable de reconnaître le Créateur dans son ouvrage, de vaincre la Nature, de la comprendre et de l'aimer, étant l'homme, c'est en vue de l'homme que Dieu a fait le monde. L'idée de Dieu et l'idée de l'homme qui, séparées, imposent à l'expression poétique du sentiment de la Nature l'unité dans la multiplicité, unies en une seule, l'idée de la Providence, imposent à la variété physique de la Nature une unité plus absolue, d'où émanent une harmonie plus grande et une beauté plus parfaite.

Les réalistes, qui n'aperçoivent la Nature que par les yeux du corps, qui font de la description une énumération, et ne vivifient cette innombrable diversité des formes et des phénomènes ni par l'idée de Dieu, ni par celle de l'homme, ont la variété sans l'unité. Les mystiques, qui répandent dans tous les êtres l'âme divine ou l'âme humaine, ont l'unité sans la variété. L'unité était pour Plotin, panthéiste et mystique, le principe du beau (1). Les spiritualistes, dans l'expression poétique de la Nature, rapportent la variété à l'unité,

(1) Plotin, *Traité du beau.— Ennéad.*, I, liv. VI. V. M. Vacherot, *Hist. de l'École d'Alexandrie*, 2e partie, liv. I, chap. 4.

dont l'enchaînement forme l'harmonie, principe du beau.

Les conditions de la vérité et de la beauté poétiques sont donc les mêmes que les conditions de la vérité philosophique. L'esthétique ou philosophie du beau rattache intimement la poésie et l'art aux principes les plus essentiels de la métaphysique. Telle idée qui produit le vrai en philosophie engendre le beau en poésie. Le poëte spiritualiste de la Nature s'inspire des mêmes croyances que le philosophe spiritualiste : le monde est distinct de Dieu, dont il reflète la puissance et la bonté; il est distinct de l'homme qui lui est supérieur par sa raison et sa volonté; il est inexplicable sans Dieu qui l'a créé, et l'homme pour qui il a été créé. En un mot, dans la poésie, comme dans la philosophie spiritualiste, Dieu, l'homme et le monde sont rapprochés sans cesse, et jamais confondus.

On rencontrerait tour à tour, à des degrés différents, le mysticisme, le spiritualisme ou le réalisme, dans l'histoire générale du sentiment de la Nature, depuis l'antiquité orientale la plus reculée jusqu'à nos jours. C'est un chapitre de cette histoire, celui qui concerne les lettres grecques et romaines, que nous nous proposons d'écrire. Guidé par les principes que nous venons d'expo-

ser, nous rechercherons les caractères communs qui rattachent, en Grèce et à Rome, le sentiment de la Nature à notre théorie, les points sur lesquels il varie chez ces deux peuples, et, autant que possible, la raison de ces différences. Ce travail commence, avec Hésiode, à l'aurore du génie hellénique, et finit, ave Pline le Jeune et Tacite, aux derniers beaux jours de la civilisation latine. Nous ne nous arrêterons qu'aux poëtes et aux écrivains principaux : comme ils forment à eux seuls l'originalité d'une littérature ou d'un sentiment poétique, ils suffisent seuls pour la faire comprendre.

Ajoutons, pour marquer plus clairement encore les limites de notre sujet, les observations suivantes :

Le sentiment de la Nature, dans l'antiquité, doit être distingué de la religion et de la science de la Nature. La religion naturaliste des Pélasges expliquait par l'action de divinités multiples la vie puissante et variée de la Nature. Chaque élément avait son symbole : Junon était l'air qui flotte entre la terre, la mer et le ciel (1) ; Neptune, le principe du mouvement universel (2), le dieu de

(1) *Relig. de l'antiq.*, de Creuzer, tom. II, liv. 6, ch. 2.
(2) Id., *Ibid.*, ch. 3.

l'élément liquide et des eaux fluviatiles (1), le souffle d'intelligence répandu sur la mer (2), et qui règle l'harmonie de l'Océan (3); Aphrodite, née de l'écume des eaux, d'où elle se répand avec une puissance d'attraction irrésistible, est la Nature elle-même personnifiée dans l'énergie créatrice de l'élément humide, et dans cette grâce divine dont elle revêt toutes ses productions (4); enfin Jupiter, en Arcadie, en Crète et à Dodone (5), était la source centrale de la vie universelle, tour à tour lumière et éther, principe des eaux et de la fécondité des plantes, « homme et vierge immortelle, disait l'hymne d'Orphée, souffle qui anime tous les êtres, Jupiter, l'essor du feu, la racine de la mer, Jupiter le soleil et la lune. Jupiter est roi, seul il a créé toutes choses; il est une force, un dieu, grand principe de tout, un seul corps excellent qui embrasse tous les êtres, le feu, l'eau, la terre et l'éther, la nuit et le jour, et Métis, la créatrice première, et l'amour plein de charmes (6). »

(1) Émile Burnouf, *De Neptuno ejusque cultu*, p. 61.
(2) *De Natura deorum*, III, 25.
(3) Maxime de Tyr, *Dissertat.*, X, 8.
(4) Creuzer, tom. II, liv. VI, ch. 5.
(5) *De Natura deor.*, III, 24.
(6) Stobée, *Eclog.*, I.

Peu à peu tous ces dieux, symboles des forces de la Nature, devinrent les symboles des forces morales. L'antique Jupiter fut le père, le maître souverain, le dieu protecteur de la cité, de l'assemblée, du foyer et de l'amitié : il représente des vertus humaines au lieu de représenter des éléments matériels. Dans Homère, il est réellement une personne, distincte de la Nature, roi de l'Olympe et du monde hellénique (1).

Alors les phénomènes de l'univers n'ayant plus, dans les dieux ainsi transformés, leur explication religieuse, la science de la Nature commença, et la physique remplaça la théologie. Aristote et plus tard Sénèque et Pline écrivirent l'histoire de la Nature, c'est-à dire qu'ils rattachèrent à des lois certaines et nécessaires les faits qu'ils avaient observés, analysés et classés. Mais au fond, dans la religion comme dans la science de la Nature, la méthode fut la même, l'analyse. Les phénomènes de la terre, de la mer et du ciel étaient distingués les uns des autres, et rapportés, soit à des causes divines et mystérieuses, soit à des lois irrésistibles. Voilà pourquoi, au temps de l'école d'Alexandrie, les Porphyre, les Jamblique et les Proclus purent réconcilier la religion et la science en

(1) Creuzer, tom. II, liv. VI, ch. 1.

retrouvant dans la philosophie les vérités dont les mythes renfermaient le symbole théologique.

Mais si la religion et la science de la Nature procédent de l'analyse, le sentiment de la Nature est essentiellement synthétique. Le poëte ne sépare pas, pour les rapporter à des causes ou à des lois multiples, les phénomènes variés dont son âme reçoit l'impression; les sensations diverses que lui donne le spectacle du monde concourent à produire en lui une émotion unique. A cette distinction philosophique entre le sentiment, la religion, et la science de la Nature, se joint, pour la Grèce, une distinction historique. La théogonie d'Hésiode renferme les dernières traces de la religion primitive: les dieux sont encore étroitement unis à la Nature. Dès les poëmes homériques, bien que le souvenir des origines naturalistes apparaisse encore dans les légendes religieuses, on peut dire que les dieux sont généralement distincts, et en quelque sorte affranchis de la Nature. La poésie se sépare également de la science. Aristote écrit l'histoire de l'univers avec ce calme impassible qui est un des traits de son génie. Il ne ressentit qu'une seule fois ces émotions qui ne furent pas étrangères à Sénèque dans ses *Questions naturelles*, et dont par conséquent nous tiendrons compte. Cicéron nous a conservé ce passage curieux, fragment d'un

traité perdu du philosophe de Stagire (1). « S'il y avait des êtres qui eussent toujours vécu au milieu des profondeurs de la terre, dans des demeures ornées de tableaux, de statues, et de tout ce que possèdent en abondance les heureux du monde; si ces êtres avaient vaguement entendu parler de l'existence des dieux tout-puissants, et que la terre s'entr'ouvrant, ils pussent s'élever du fond de leurs retraites aux lieux où nous habitons; à la vue de la terre, de la mer et de la voûte du ciel, quand ils reconnaîtraient l'étendue des nuages et la force des vents; quand ils admireraient la beauté du soleil, sa grandeur et ses torrents de lumière; quand enfin ils considéreraient, aussitôt que la nuit aurait enveloppé la terre de ténèbres, le ciel étoilé, les variations de la lune, et le coucher des astres accomplissant leur course immuable de toute éternité, sans doute ils s'écrieraient : Oui, il y a des dieux, et ces grandes choses sont leur ouvrage! »

(1) *De Natura deorum*, II, 37.

CHAPITRE II.

LA NATURE GRECQUE. — HÉSIODE. — HOMÈRE. — PINDARE. — ESCHYLE.

Les jeunes peuples ressemblent aux enfants : l'instinct, chez eux, précède de beaucoup le sentiment réfléchi. Dès qu'ils ouvrent les yeux sur le monde extérieur, ils en reçoivent une impression en quelque sorte fatale, qui est en raison directe de la nature même qui les entoure. Les poëtes primitifs ne sauraient échapper à cette nécessité ; aussi, au berceau de toute littérature, la connaissance du pays et du climat est-elle le meilleur commentaire du sentiment de la Nature.

La Nature pour un Grec des temps héroïques, était plutôt l'ennemie que l'amie de l'homme. Ce petit pays, labouré en tous sens par les révolutions volcaniques, agité sans cesse par des feux souterrains, parut à ses premiers habitants le séjour de puissances mystérieuses et redoutables. Au milieu des sombres montagnes de l'Arcadie, dont les

sommets arides se dressent comme des remparts infranchissables, non loin des bords empestés du Phénée et du Stymphale, s'élançait avec un bruit terrible, des entrailles mêmes du rocher, le fleuve des Enfers, le Styx, qui, perdu un instant dans un gouffre, rejaillissait plus loin des profondeurs du Tartare(1). En Épire, au pied de la chaîne du Pinde, où gronde souvent l'orage, à travers des plaines stériles, parfois ébranlées par les convulsions terrestres, coulaient l'Achéron et le Cocyte, et peut-être le Puriphlégéthon, éclairés par les flammes qui, durant la nuit, voltigent dans la vallée(2). La Laconie, défendue par des collines escarpées, l'Achaïe, étaient pareillement sujettes aux tremblements de terre. C'était, pour cette dernière, la vengeance de Neptune Héliconien, dont le temple avait été ensanglanté par le meurtre de quelques suppliants (3). Le climat de la Grèce est d'une grande mobilité : tantôt des chaleurs excessives, tantôt des froids insupportables. En Béotie, l'Hélicon rend l'hiver rigoureux ; l'été il réfléchit cruellement les rayons du soleil à l'orient et intercepte les brises rafraîchissantes de l'ouest (4).

(1) A. Mezières, *De fluminibus inferorum*, p. 10

(2) Id., *Ibid.*, p. 22, 24.

(3) Pausanias, *Achaica*, ch. XXIV.

(4) Ampère, *Poésie grecque en Grèce*, p. 35.

Les vents soufflent en Grèce avec fureur, et l'on faisait des sacrifices pour apaiser leur violence (1). Les montagnes et les forêts étaient peuplées de bêtes fauves : on voyait en Argolide la caverne du lion de Némée (2), et le Taygète ainsi que le Parnès, au temps de Pausanias, fournissait encore aux chasseurs des sangliers et des ours (3). Le sol, en certaines parties, était rebelle à la culture, comme celui de l'Attique, au témoignage de Thucydide (4). Enfin les mers de la Grèce sont assaillies souvent par la tempête, et des coups de vent imprévus, au rapport de Tite-Live, s'abattent sur l'Euripe, bouleversant le détroit de leurs tourbillons (5).

Mais si la Nature grecque sollicitait, par une incessante hostilité, les efforts de l'activité humaine, elle n'écrasait pas l'homme, comme la Nature orientale, de sa toute-puissance indomptable. Rien, en Grèce, ne rappelle les contrées, le climat, la végétation de l'Asie. Au lieu de ces plaines sans limites où l'homme disparaît comme un point, des vallées étroites où la voix humaine, grâce à la pureté de l'atmosphère, si favorable à la vivacité de

(1) Pausan., *Corinthiaca*, ch. XII.
(2) Pausan., II, ch. 25.
(3) Pausan., I, ch. 21 ; III, ch. 20.
(4) Thucyd., liv. I, 2.
(5) Tit. Liv., XXVIII, 6.

l'intelligence (1), résonne à de longues distances ; au lieu de ces grands fleuves de l'Orient, de petites rivières, comme l'Ilissus et le Céphise, qui tarissent en été, et remplacent leurs eaux par des lauriers-roses. L'Hymette, comparé à l'Himalaya, n'est qu'un monticule ; à côté des forêts vierges de l'Inde, peuplées d'animaux monstrueux, la plus vaste forêt de la Grèce n'est qu'un bouquet de bois (2). La mer elle-même, le long des côtes helléniques, ne présente pas cette incommensurable étendue de l'océan Indien dont l'œil ne peut sonder les profondeurs : elle se limite elle-même par les beaux rivages de ses golfes, et, dans le lointain, par ces îles, semées à profusion, que Denis le Périégète comparait aux étoiles dans le bleu du ciel, et qui bornent de leurs horizons la mer brillante de Myrtos et des Cyclades.

Enfin le Grec, en pleine possession de soi-même, excité à la lutte par cette ennemie qui lui résistait sans l'anéantir, trouvait, dans les grâces de la Nature, un nouveau stimulant, et le prix de la victoire. Car la Nature, comme le génie des Hellènes, est d'une singulière harmonie. Elle réunit, sous les mêmes aspects, toutes ses terreurs

(1) Cicer., *Natur. deor.*, II, ch. 16.

(2) V. de Laprade, *Sentim. de la Nature dans la poés. d'Homere*, 1re part., III.

et tous ses charmes. Les vallées de l'Arcadie, où se déchaîne le Styx, voient couler le Ladon et l'Alphée entre leurs rives de fleurs (1), et, dans les replis des montagnes infernales, se cachent de frais vallons où devaient errer, sous les ombrages des Champs-Élysées, les âmes des bienheureux (2). Mais ce qui, en Grèce, est incomparable, c'est le ciel, d'où découle cette lumière, plus douce que la lumière orientale, qui vivifie la Nature et crée le paysage. Les jeunes filles pleuraient, avant d'expirer, le soleil et le ciel natal; les poëtes, désespérant de peindre cette ineffable clarté, n'ont jamais traduit par la parole la merveilleuse poésie de leur lumière (3).

Ainsi, attiré tour à tour et repoussé par le monde extérieur, le Grec des premiers âges, où l'homme est en rapport quotidien avec la Nature, devait lutter contre elle. Dans l'origine, avant qu'il eût la pleine conscience de sa force personnelle, c'est à ses dieux et à ses demi-dieux qu'il confia le soin de sa défense. Sous les flèches d'Apollon, sous les coups d'Hercule, succombèrent les monstres, Python, le lion de Némée, l'hydre de Lerne et les vautours de Stymphale. En même

(1) Pausanias, *Arcadica*, ch. 20.
(2) A. Mézières, *De flumin. infer.*, p. 10.
(3) Ampère, *Poésie gr. en Gr.*, ch. 1.

temps naissaient de l'imagination populaire ces vieilles légendes religieuses, expression poétique des craintes de l'homme primitif, en face de la Nature. Tel était le mythe de Glaucus, prophète de malheur pour les matelots, personnification de tous les rêves, de toutes les idées des gens de mer, « préoccupations mélancoliques, songes pénibles et difformes, sensation vive de tous les phénomènes qui naissent dans les flots : inquiétude perpétuelle, le danger partout, la séduction partout, l'avenir incertain, grande impression de la fatalité. Glaucus est à la fois la couleur et le bruit de la mer, le flot qui blanchit, le reflet du ciel sur le dos des vagues, le vent du soir qui prédit la tempête au lendemain, le mouvement du plongeur, les formes rabougries de l'homme de mer, les désirs impuissants, les tristes retours de la vie solitaire.... (1). »

Mais, à cette période enfantine du développement d'un peuple, succède bientôt la virilité. Le bras des dieux est désormais inutile. Seul, l'homme affronte la redoutable Nature. Les traditions sacrées, la vague poésie des légendes sont remplacées par la poésie positive, par l'épopée. Avec

(1) E. Renan, *Des Relig. de l'antiquité et de leurs dern. histor.*, Revue des deux mondes, mai 1853, p. 829.

Hésiode commence, entre la Nature et l'homme, un combat qui doit durer plusieurs siècles.

Toutefois, à l'origine de la lutte, l'homme, doutant de ses forces qu'il n'a pas encore éprouvées, placé en face de ce formidable et mystérieux adversaire, est saisi d'une angoisse immense. Lui, si fragile, surmontera-t-il cette ennemie dont la puissance se manifeste dans le monde par des mouvements si prodigieux et des convulsions si profondes? Les éléments, déchaînés les uns contre les autres, ont bouleversé l'univers; l'homme osera-t-il combattre, pourra-t-il vaincre les éléments? Dans la Théogonie, où sont développés les traditions mythologiques et les symboles de l'antique religion de la Nature, apparaît, sous le voile poétique et transparent des légendes, le souvenir des révolutions terrestres qui ont laissé sur le sol de la Grèce une trace ineffaçable. La guerre des Titans contre Jupiter est le conflit des forces indomptables de la nature (1). » Un mugissement horrible s'étend sur la mer immense; la terre résonne avec fracas; le ciel, ébranlé, gémit dans ses profondeurs; le vaste Olympe tremble sur sa base, sous le choc des Immortels; l'ébranlement terrible agite jusqu'aux sombres entrailles du Tar-

(1) V. M. Guigniaut, *Théogon. d'Hésiode*, p. 37.

tare. » Jupiter, irrité, s'élance « faisant jaillir des feux étincelants; de sa main puissante volaient sans relâche la foudre, le tonnerre et les éclairs, roulant une flamme sacrée; la douce terre résonnait; les forêts immenses, embrasées, pétillaient; la terre entière bouillonnait, et les vagues de l'Océan, et la mer infinie. Une vapeur brûlante enveloppait les Titans, fils de la Terre; la flamme montait jusqu'au fond de l'air divin; les combattants, malgré leur bravoure, étaient aveuglés par la splendeur rayonnante dela foudre et des éclairs; le vaste incendie envahit le chaos : à voir une telle catastrophe, à entendre un tel fracas, on eût dit que la terre et le ciel s'écroulaient et se confondaient l'un dans l'autre » (1).

Hésiode conduit l'homme sur ce champ de bataille où la Nature, personnifiée par les divinités monstrueuses de la Théogonie, semble se déchirer elle-même; où l'humanité, dans cette première période du combat, soutiendra une lutte sans sérénité, presque sans repos et sans espérance. Le poëte dépeint cette vie primitive sous les couleurs les plus sombres, dans le tableau qu'il a tracé des hivers de Béotie. « Soyez en garde contre le mois Lénéon, les mauvais jours funestes aux bœufs et

(1) *Théogonie*, v. 678 et suiv.

les tristes frimas qui glacent la campagne au souffle de Borée, le vent de Thrace, quand il s'abat sur la grande mer. La terre et les forêts gémissent. Nombre de chênes à la haute chevelure et de sapins touffus, dans les gorges des montagnes, sont terrassés par la tempête, et la forêt profonde pousse une plainte immense. Les bêtes sauvages frissonnent et cachent leur queue sous leur ventre, même celles dont la peau est la plus velue; car malgré l'épaisseur des poils qui abritent leur poitrine, la froidure du vent les pénètre... Le froid courbe le vieillard, mais il ne glace point le corps si tendre de la jeune fille qui, à la maison, reste auprès de sa mère chérie... Alors les hôtes misérables des bois s'enfuient, grinçant les dents, à travers ravins et broussailles. Ils se blotissent dans leurs tanières profondes, dans les cavernes des rochers. Alors aussi les hommes ressemblent au mortel à trois pieds, dont le dos est brisé, dont la tête regarde le sol : ils se voûtent comme lui en marchant, pour éviter la blanche neige » (1).

C'est à peine si, dans ce dénombrement mélancolique des souffrances de l'humanité, le poëte laboureur d'Ascra accorde à l'homme quelques heures de joie, durant les beaux jours, au temps

(1) *Travaux et Jours*, v. 504 et suiv

de la moisson. « Quand s'épanouit la fleur du chardon, que la cigale chanteuse, assise sur un buisson et agitant ses ailes, répète son refrain perçant, dans la saison du laborieux été, alors les chèvres sont très-grasses et le vin délicieux... Les hommes sont affaiblis; leur corps, desséché par la chaleur, cherche donc l'ombre d'un rocher; emporte le vin de Biblos, le gâteau de fromage et le lait des chèvres qui ne nourrissent plus, et la chair d'une génisse qui broutait le feuillage et n'a pas encore été mère, et celle des chevreaux premiers-nés. Assis au frais, repu à souhait, savoure le vin noir, le visage tourné du côté du zéphyr au souffle puissant, et sur les bords d'une source aux flots intarissables, abondants et limpides » (1).

Le poëme du *Bouclier d'Hercule* attribué, peut-être à tort, à Hésiode, renferme la peinture des travaux champêtres aux diverses saisons, des chasses aux bêtes fauves, des luttes acharnées entre lions et sangliers. On y reconnaît un poëte à qui les scènes de la vie pastorale ont été familières, et s'il n'est pas l'œuvre d'Hésiode, au moins faut il le reporter aux temps où il a vécu.

Hésiode avait représenté les terreurs de l'homme au moment où, mesurant les forces encore indom-

(1) *Travaux et jours*, v. 582 et suiv.

ptées de la Nature, il se prépare à l'affronter : Homère nous introduit au cœur de la mêlée, au moment où l'homme, fort des périls qu'il a traversés sans être vaincu, pressent déjà la victoire.

L'*Odyssée* est en partie consacrée à la lutte du Grec, aventureux, patient et brave, personnifié par Ulysse, contre l'océan. Après avoir échappé aux Cyclopes, aux enchantements de Circé, à l'appel mélodieux des Sirènes, le roi d'Ithaque approche des gouffres de la mer de Sicile, signalés de loin par « un épais brouillard, de grandes vagues, et un bruit terrible » (1). Ulysse encourage ses compagnons effrayés : le navire s'avance entre Scylla et Charybde qui dévore et rejette avec fracas les flots écumeux jusqu'au sommet des deux écueils. « Quand de nouveau le monstre engloutit l'onde amère, on voit bouillonner l'intérieur du gouffre ; autour du rocher retentit un mugissement terrible, et, dans le fond de l'abîme, la terre laisse apparaître une arène bleuâtre » (2).

Scylla enlève six matelots : Ulysse, le cœur navré, les voit tendre vers lui leurs mains suppliantes. Enfin le navire aborde à l'île du Soleil. Les compagnons d'Ulysse choisissent, pour leurs repas, les plus belles génisses du dieu. Aussi, à

(1) *Odyss.*, ch. XII, v. 202.
(2) *Ibid.*, 240.

peine ont-ils de nouveau déployé leurs blanches voiles, que Jupiter enveloppe le vaisseau d'une nuit profonde : la tempête s'élève ; le vent brise les mâts ; les matelots, foudroyés, sont emportés par les flots : Ulysse, resté seul, entraîné par le Notus vers Charybde, s'assied sur les ruines de son vaisseau. « Toute la nuit, jouet des flots, j'approche, au lever du soleil, du rocher de Scylla et de l'affreuse Charybde. Elle engloutissait l'onde salée de la mer ; alors m'élançant vers un grand figuier, je m'y attache, comme une chauve-souris, sans appui ni pour affermir mes pieds, ni pour monter plus haut : je ne pouvais atteindre ni les racines, ni les longues branches qui ombrageaient Charybde. J'attendis avec constance que le gouffre revomît le mât et la carène.. Enfin hors de Charybde apparaissent les poutres de mon navire : aussitôt, les pieds et les mains étendus, je tombe dans la mer, près des longues solives, et, m'asseyant sur ces débris, de mes deux mains, je rame avec effort » (1).

Il aborda, la dixième nuit, à l'île Ogygie, où la nymphe Calypso tenta de lui faire oublier Ithaque et Pénélope. Mais lui, les yeux fixés sur la mer orageuse, désirait voir une dernière fois la fumée s'élever des côtes natales, et puis mourir. Touchés

(1) *Odyss.*, XII. 429.

de sa douleur, les dieux ordonnent à la déesse de le laisser partir. Ulysse construit lui-même son radeau. Guidé par les étoiles, il navigue dix-huit jours. Déjà il entrevoyait les montagnes brumeuses des Phéaciens, comme un bouclier sur la mer infinie, quand Neptune irrité soulève contre lui une nouvelle tempête. La terre, le ciel et la mer disparaissent sous les nuages sombres ; les vents bouleversent dans la nuit les vagues mugissantes. Ulysse faiblit un instant : il se croit à sa dernière heure ; il ne reverra plus sa patrie. « Quels nuages dérobent le vaste ciel ! Comme la mer se déchaîne ! Comme tous les vents soufflent la tempête ! Un sort fatal m'est assuré. O trois et quatre fois heureux les fils de Danaüs qui moururent à Troie pour la défense des Atrides ! C'est là que j'aurais dû mourir... (1) » Une vague fond, comme une montagne d'eau, sur l'esquif qu'elle brise et disperse : Ulysse, appesanti par ses vêtements, reste longtemps enseveli sous les flots. Enfin il surnage. Mais il a repris sa fermeté courageuse : il s'élance et saisit son radeau ballotté par l'ouragan « comme un fagot de broussailles, dans un champ, par le vent d'automne » (2). Notus le livre à Borée, Eurus l'abandonne à Zéphyr. Au milieu

(1) *Odyss.*, ch. V, v. 303.
(2) *Ibid.*, 308.

du chaos des éléments, le Grec conserve sa présence d'esprit, et délibère avec lui-même sur le conseil d'Ino. Voici, dit-il, le meilleur parti. « Tant que les poutres resteront unies, je m'attacherai à mon radeau, supportant patiemment le malheur : si les vagues le brisent, je nagerai... (1) » Neptune soulève une vague furieuse, terrible, et la pousse sur le héros. « Ainsi que le vent impétueux enlève un amas de pailles légères qu'il disperse çà et là, de même sont dispersées les poutres du radeau. Ulysse s'élance sur une de ces poutres, et la dirige comme un coursier... Tête baissée, il se jette à la mer, les mains étendues, nageant avec ardeur... (2) » « Deux nuits et deux jours, sur les vagues blanchissantes, il erra, et plus d'une fois se vit près de mourir. A l'aurore du troisième jour, le vent cessa, la mer apaisée, sereine, se reposa, et du haut d'une grande vague, portant au loin ses yeux perçants, le héros, près de lui, découvrit la terre (3). » Mais il ne peut aborder. Des roches escarpées, contre lesquelles se brisent les flots, hérissent le rivage. Une seconde fois, Ulysse se sent défaillir. « Malheur à moi ! Quand Jupiter me donne de revoir la terre inespérée... je ne puis

(1) *Odyss.*, ch. v, v. 361.
(2) *Ibid.*, 366.
(3) *Ibid.*, 388.

sortir de la mer écumeuse : devant moi des roches aiguës, battues par les vagues mugissantes... Rien pour échapper au malheur (1). » La lame le jette contre un rocher auquel il s'attache : elle le reprend et l'emporte au loin dans la mer. Minerve soutient les forces du naufragé. Ulysse nage longtemps vers la terre, et parvient enfin à l'embouchure d'un fleuve au cours limpide : le dieu, supplié, reçoit le héros « dont le cœur est dompté par la mer; tout son corps est enflé... Sans respiration et sans voix, il tombe en défaillance, tant il est accablé de fatigue (2). » Mais il reprend courage, et craignant que la brise matinale du fleuve ne glace ses membres affaiblis, il se dirige vers un bois, pour y passer la nuit, et se prépare, « avec joie, » sous deux oliviers, une couche de feuilles sèches. « Alors Minerve verse le sommeil sur ses yeux, et ferme ses paupières pour le délasser de ses pénibles travaux... (3). »

Nous venons de voir, dans les deux tempêtes d'Ulysse, le matelot aux prises avec la mer. L'homme des champs, non moins que le navigateur, résiste aux forces de la Nature : le drame se poursuit dans les forêts et les campagnes. Tantôt,

(1) *Odyss.*, ch. v. v. 408.
(2) *Ibid.*, 454.
(3) *Ibid.*, 491.

dans les ravins des montagnes, le vent ébranle les grands arbres et brise les fortes branches (1), ou excitant l'incendie qui court à travers les chênes « à la haute chevelure, » fait rouler dans les vallons, avec un souffle de tempête, les troncs à demi-consumés (2). Tantôt, par un orage d'automne, la terre obscurcie gémit, les fleuves débordent, anéantissant les travaux des laboureurs; les torrents creusent la terre (3), s'élancent, grossis par les pluies, du sommet des monts (4), entraînent le jeune pâtre qui tente de les traverser (5). Partout la lutte : la Nature se détruit elle-même. « Les loups dévorants.... ont déchiré sur les montagnes un cerf à la haute ramure qu'ils viennent d'égorger : leurs mâchoires sont toutes teintes de sang; alors ils vont en troupe aux bords d'une fontaine profonde : de leurs langues légères ils lapent la surface de l'eau noire, et de leurs bouches coule encore le sang du carnage (6). » « L'aigle impétueux fond sur une troupe d'oies sauvages, de grues ou de cygnes au long cou,

(1) *Iliade*, 16, 765.
(2) *Ibid.*, 11, 155; 14, 395; 20, 490.
(3) *Ibid.*, 16, 384.
(4) *Ibid.*, 4, 452.
(5) *Ibid.*, 21, 282.
(6) *Ibid.*, 16, 156.

paissant près des rivières (1). « Les abeilles et les guêpes, au fond de leurs ruches « bâties au bord d'un sentier rocailleux, » combattent pour leurs familles (2) attaquées par des enfants, avec autant d'ardeur que le lion, surpris par les chasseurs, défend ses lionceaux (3). Sans cesse les troupeaux sont assaillis par les bêtes fauves. « Le lion des montagnes, confiant dans sa force, battu de la pluie, battu des vents, les yeux étincelants, se précipite sur les bœufs, les brebis ou les cerfs de la forêt (4). » « Il attaque les génisses qui paissent l'herbe humide d'un vaste marais. Au milieu d'elles est le berger ..... il erre sans cesse aux premiers rangs, aux derniers, tandis que, s'élançant au cœur du troupeau, le lion dévore sa proie, et que les autres génisses, épouvantées, se dispersent (5). » Le troupeau qui échappe à la dent du lion tombe souvent dans l'embuscade des guerriers, ou plutôt des brigands, qui égorgent les pasteurs (6). Un vol de génisses est une cause de guerre entre deux peuplades (7).

(1) *Iliade*, 15, 690.
(2) *Ibid.*, 12, 167; 16, 259.
(3) *Ibid.*, 17, 133.
(4) *Odyss.*, 6, 130.
(5) *Iliade*, 15, 630.
(6) *Ibid.*, 18, 520.
(7) *Ibid.*, 11, 670.

L'homme des champs est à la fois laboureur, soldat et chasseur. La poésie homérique est toute remplie des peintures de cette vie militante : les souvenirs de chasse se mêlent naturellement au récit des combats et des aventures héroïques. « Les fils d'Autolycus, suivis de leurs chiens, partent pour la chasse, le divin Ulysse avec eux. Ils gravissent la haute montagne du Parnèse, couronnée de forêts; ils pénètrent dans les ravins où s'engouffrent les vents. Le soleil s'élevait sur la campagne..... Les chasseurs s'enfoncent dans un vallon : devant eux marchaient les chiens cherchant la piste; en arrière, les fils d'Autolycus, et, près de la meute, Ulysse portant sa longue lance. Là, dans un fourré, gisait un énorme sanglier..... Le bruit des chasseurs et des chiens qui s'avancent arrive jusqu'à lui; il sort des taillis, les soies hérissées, le regard enflammé, et s'arrête à quelques pas. Le premier, Ulysse, plein d'ardeur, se précipite, brandissant l'épieu dans sa forte main; plus prompt, le sanglier le blesse au-dessous du genou..... Ulysse l'atteint à l'épaule droite, et lui traverse le corps de sa lance étincelante : il roule sur la poussière en mugissant, et la vie l'abandonne (1). »

(1) *Odyss.*, 19, 429.

Ces accidents dramatiques ne sont que des épisodes fréquents, à la vérité, de l'existence de l'homme primitif au sein de la Nature. Une fois la tempête apaisée, la mer attire de nouveau le navigateur par ses séductions infinies, et le roi d'Ithaque, selon la prédiction de Tirésias, ressaisira la rame, et abordera à des rivages inconnus. Lorsque l'orage est dissipé, que les bêtes fauves qui rodent autour des étables sont repoussées dans les bois, la vie pastorale reprend son calme et sa douceur. Homère nous a transmis la naïve et charmante peinture de cette vie des premiers hommes, enfance souriante de l'humanité, lointain souvenir de l'âge d'or. Nous visitons tour à tour la bergerie d'Eumée, où Ulysse, étranger sous le toit de son vieux serviteur, charme les heures de la nuit en racontant aux pâtres des aventures fabuleuses (1), tandis qu'au dehors la pluie tombe, et que le vent gémit dans la campagne : le champ de vigne et le petit verger de Laërte, où le vieillard sarcle ses plantes, autour des treize poiriers qu'il a donnés jadis à son fils (2); les jardins d'Alcinoüs où croissent « de grands arbres toujours verts : poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits brillants, doux figuiers, oliviers verdoyants..... Puis une vigne

(1) *Odyss.*, 14.
(2) *Ibid.*, 24.

chargée de raisins.... Ici on vendange les grappes, là on les met au pressoir; d'un côté, elles perdent à peine leur fleur; de l'autre, elles commencent à noircir; au fond du jardin s'étendent de fraîches plates-bandes, où poussent des plantes de toute espèce; enfin, deux fontaines : l'une arrose tout le jardin, l'autre jaillit à l'entrée de la cour, près de la maison d'Alcinoüs (1). » Le poëte retrace fidèlement les travaux de la vie champêtre, gravés sur le bouclier d'Achille. Après le labour, la moisson. « Les ouvriers tiennent en main des faucilles aiguës : le long des sillons, les javelles nombreuses tombent sur la terre; les gerbes sont liées, et trois moissonneurs les entassent; derrière eux, des enfants leur apportent les gerbes dans leurs bras : le maître, au milieu des travailleurs, silencieux, s'appuie sur son sceptre, tout réjoui par sa moisson. » Enfin, les vendanges : « Jeunes filles et jeunes garçons, pleins d'une joie enfantine, portent dans des corbeilles de jonc le fruit doux comme le miel. Au milieu d'eux, un enfant joue sur la lyre sonore des airs d'amour : les cordes chantent d'une voix mélodieuse, et les vendangeurs, frappant la terre en cadence et poussant des cris, dansent à la suite du musicien (2). » Nous

(1) *Odyss.*, 7, 114.
(2) *Iliade*, 18, 552, 567.

entendons retentir, dans le creux des montagnes, la hache du bûcheron (1) jusqu'à l'heure où, fatigué, après avoir abattu les hauts arbres, il apprête son repas dans les halliers (2). Nous suivons, dans les gras pâturages, les troupeaux de bœufs et de brebis, conduits souvent par des fils de rois. Aucun détail n'échappe à Homère : il s'intéresse également au berger qui, sur la colline, à la vue d'un nuage, effrayé, hâte ses troupeaux (3); et aux génisses qui, « parquées dans un champ, voient rentrer les vaches rassasiées d'herbages; toutes ensemble se précipitent à leur rencontre; aucune barrière ne peut les retenir, et, nombreuses, elles se pressent autour de leurs mères (4). » Parfois, au lieu d'une rapide peinture, le poëte nous présente un tableau complet de la vie primitive. Nausicaa et ses compagnes « arrivèrent au limpide courant de la rivière : là étaient de larges lavoirs où jaillissait la plus belle eau, pour blanchir les vêtements les plus souillés. Les jeunes filles dételèrent les mules et les laissèrent, au bord du fleuve aux flots tournoyants, brouter l'herbe aussi douce que le miel; puis, de leurs mains, enlevant

(1) *Iliade*, 16, 663.
(2) *Ibid.*, 11, 86.
(3) *Ibid.*, 4, 275.
(4) *Odyss.*, 10, 410.

du chariot les vêtements qu'elles portent dans l'eau profonde, elles les foulent dans les auges, rivalisant de zèle. Après en avoir purifié toutes les souillures, elles les étendent le long de la mer, sur des cailloux bien secs, souvent lavés par les vagues. Puis, s'étant baignées et parfumées de l'huile onctueuse, elles prennent leurs repas sur la rive du fleuve, tandis que les vêtements séchaient aux regards du soleil (1). »

La vie pastorale établit, entre la Nature et l'homme, une relation intime. Les accidents de la Nature deviennent si familiers à l'homme, qu'il les rapproche sans cesse de sa propre existence, dont il y reconnaît comme l'image et l'écho. De là naissent dans l'esprit du poète, qui les reproduit dans ses vers, des comparaisons, d'une simplicité et d'une beauté singulières, qui nous montrent partout la Nature derrière l'homme. Ces comparaisons abondent dans Homère, tour à tour naïves et touchantes, toujours vives et pittoresques. Les chefs de la Grèce se dispersent « comme du creux d'un rocher s'élancent en nuées toujours renaissantes les essaims d'abeilles : elles se posent, grappes dorées, sur les fleurs printanières, ou voltigent çà et là dans les airs (2). » Les vieillards de Troie,

(1) *Odyss.*, 6. 85.
(2) *Iliade*, 2, 87.

assis sur les portes Scées, discourent entre eux « semblables aux cigales qui, dans la forêt, sur les branches d'un arbre, font entendre une chanson douce comme le lis (1). » Les armées ondulent « comme la mer, au souffle naissant de la brise (2). » La joie rafraîchit le cœur du guerrier comme « la rosée, les épis d'une jeune moisson, qui frissonne dans la campagne (3). » Les générations humaines se dessèchent et tombent comme les feuilles des arbres (4). Un jeune guerrier étendu mourant sur le champ de bataille, ressemble au frêne abattu par l'airain sur la cime de la montagne, couvrant la terre de son tendre feuillage (5). Ce rapprochement, empreint d'une mélancolie gracieuse, de la mort prématurée et des tristesses de la Nature, fut familier au génie grec. Périclès, parlant des enfants d'Athènes morts pour la patrie, disait, en songeant peut-être à la pensée d'Homère : « l'année a perdu son printemps. »

Le monde fut donc pour Homère la scène tantôt agitée, tantôt paisible, de l'humanité, et le sentiment de la Nature une conséquence naturelle du

(1) *Iliade*, 3, 150.
(2) *Iliade*, 7, 63.
(3) *Ibid.*, 23, 598.
(4) *Ibid.*, 21, 464.
(5) *Ibid.*, 13, 178.

sentiment de la vie héroïque. C'est à l'homme que le poëte s'intéresse dans l'immense univers. C'est le radeau d'Ulysse, frêle esquif, qui fixe ses regards au sein des vagues mugissantes : s'il décrit les horreurs de la tempête, c'est que sur ces flots déchaînés se débat un naufragé qui lutte contre la mort (1). Toujours il nous montre, dans la campagne, le laboureur, le bûcheron dans la forêt, au bord de la mer, le pêcheur, et le pâtre, guidant son troupeau sur le penchant des collines. Ce n'est pas la Nature en elle-même qu'il dépeint, mais la Nature agissant sur l'homme, et l'homme agissant sur la Nature. De cette action réciproque naît le drame, et avec le drame, la fraternelle sympathie pour l'homme, principe de l'émotion dramatique. Homère eût pu inscrire en tête de ses poëmes cette admirable parole prononcée par Ménandre au déclin de la poésie grecque : « Je suis homme, et rien d'humain ne m'est indifférent. »

Le sentiment de la Nature n'apparaît, dans Pin-

(1) « Homère sait bien que la mer et ses vagues... nous intéressent moins que les sentiments de son héros. Les autres peintres de tempêtes se perdent dans la description des accidents matériels de l'orage, Homère montre sans cesse l'homme et les sentiments humains. » M. Saint-Marc Girardin, *Littér. dram.*, t. 1, ch. 4.

dare, qu'à de rares intervalles. Le poëte thébain est tout entier aux triomphes qu'il célèbre, à la gloire des cités et des ancêtres, à la louange des dieux. De loin en loin, une légende locale, une tradition héroïque, puisée aux fabuleux souvenirs des anciens jours, le ramènent à la vie dramatique de la Nature. C'est ainsi que, rappelant Typhon enseveli sous l'Etna, comme sous une colonne céleste, il dépeint, en style coloré, l'éruption du volcan. « Les cavernes de l'Etna, montagne nourricière de la froide neige, vomissent les torrents enflammés d'un feu inaccessible, d'où monte en longs tourbillons la fumée ardente : la nuit, du sein de la flamme rouge, les rochers roulent, avec un grand fracas, dans la mer profonde. C'est le géant qui rejette les entrailles brûlantes de la montagne (1). » Ailleurs Jason et les Argonautes sont livrés, comme Ulysse et ses compagnons, aux terreurs de l'Océan. Non moins redoutables que Charybde et Scylla, les deux roches des Symplégades, vivantes, et roulant l'une contre l'autre « plus rapides que les vents qui sifflent » menacent les aventuriers d'une mort imminente (2). Pindare est également sensible à la fertilité de la Nature,

(1) 1re *Pythique*. v. 38.
(2) 4e *Pyth.*, v. 368.

richesse du laboureur. Il parle des montagnes couvertes de pâturages pour les bœufs (1) : il célèbre le sol de la « grasse Sicile » (2) « dont l'intérieur est, en effet, rempli de champs de blé, qui donnent un peu trop l'apparence de la Beauce au poétique pays d'Enna (3). » On sent en lui un observateur attentif des accidents de la Nature. « Les noirs sillons ne donnent pas chaque année leur moisson ; les arbres ne se couronnent pas, à chaque retour du printemps, de fleurs odorantes (4). »

Pindare, affranchi des préoccupations pénibles d'Hésiode, n'a déjà plus, touchant le conflit de l'homme et du monde, l'inquiète sollicitude d'Homère. D'autres combats attirent son esprit : la Nature recule à l'arrière plan ; la grande lutte touche à sa fin.

Tandis que Pindare chantait aux fêtes publiques et aux festins solennels ses odes triomphales, un nouveau genre poétique, la tragédie, prenait en Grèce droit de cité. Avec Eschyle, à peine sortie de l'antique dithyrambe, tout empreinte des enfantines croyances de la religion qui a été son berceau, la tragédie grecque reçoit, de l'idée

(1) 4e *Néméenne*, v. 84.
(2) 1re *Neméen.*, v. 21.
(3) M. Ampère, *Poésie grecque en Grèce*, chap. 2.
(4) 11e *Néméen.*, v. 51.

de la fatalité, une grandeur et une vie remarquables. L'humanité est le jouet du sort, « le rêve d'une ombre, » disait Pindare. En vain l'homme s'agite : les dieux eux-mêmes n'échappent pas à l'inexorable fatalité. Jusqu'au jour où la philosophie grecque mettra en lumière la liberté morale et l'idée de la Providence, le dogme de la destinée influera sur la pensée et sur l'art (1). La science, à la suite de la philosophie, n'a pas encore sondé les mystères de la Nature, et les puissances aveugles de cette dernière paraissent les auxiliaires de la puissance non moins aveugle du destin. La Nature, pour Eschyle, est une arme de vengeance entre les mains du Dieu suprême. Elle frappait les Grecs au temps de l'expédition de Troie. « Si l'on vous parlait de ces hivers où périssaient les oiseaux, de ces intolérables hivers que nous apportaient les neiges du mont Ida ; si l'on vous peignait ces étés, alors que la mer, immobile, abandonnée des vents, retombait dans sa couche, et s'endormait à l'heure de midi (2). » C'est elle qui accable Prométhée des plus cruels tourments. En clouant le Titan bienfaiteur des hommes sur les rochers du Caucase, Vulcain lui prédit ainsi ses

(1) Voir, sur la fatalité, dans la tragédie d'*Eschyle*, M. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, t. I, p. 33. 2e édition.

(2) *Agamemnon*, v. 563, traduct. A. Pierron.

douleurs : « Desséché par les brûlants rayons du soleil, tu verras se flétrir la fleur de ton corps. Trop tard, à ton gré, la nuit viendra cacher le jour sous sa robe émaillée d'étoiles ; trop tard le soleil viendra dissiper le froid du matin... (1). » Plus loin, après avoir repoussé l'envoyé de Jupiter, le Titan s'écrie : « Ah ! voilà bien la menace qui s'accomplit ! La terre tremble; le bruit assourdissant du tonnerre mugit; l'éclair étincelant trace dans l'air des sillons enflammés; la poudre roule en tourbillons ; tous les vents s'élancent ; tous les souffles contraires se heurtent dans une mêlée, l'air et la mer se confondent ! Cette tempête, qui porte avec elle l'épouvante, elle vient de Jupiter (2) ! »

Mais la Grèce, patrie de la liberté politique et philosophique, ne pouvait se plier, comme l'Orient, sous le joug de cette tradition religieuse de la fatalité. A son insu, brisant les liens sacrés du dogme, elle protestait au nom de la liberté morale. On voit naître, dans les Euménides, l'idée de la responsabilité, du repentir et de l'expiation.

Prométhée brave et le ressentiment de Jupiter

(1) *Prometh.*, v. 22.
(2) *Ibid.*, v. 1080.

et les colères de la Nature. « Il peut, à son gré, faire jaillir la flamme étincelante ; il peut lancer à la fois, et la neige à l'aile blanche, et les foudres souterrains; il peut confondre, bouleverser l'univers, rien ne me fléchira... (1). » « Et maintenant, tombez sur moi, foudres aux sillons tortueux, à la pointe meurtrière ; tonnerre, vents furieux, déchaînez votre rage dans les airs, faites bondir sur ses fondements la terre avec ses racines ; confondez dans l'effroyable tourbillon et les flots de la mer, et les feux des astres ; que Jupiter précipite dans le noir Tartare mon corps emporté par une violence impitoyable, irrésistible; n'importe, il ne me tuera pas tout entier (2) ! »

Ainsi domptée par le Titan, impassible dans la souffrance, la Nature se courbe sous l'empire de cette pensée audacieuse et libre qu'elle ne peut anéantir. Déjà elle s'était émue au tortures d'Atlas, et un long murmure de douleur avait couru sur les vagues de la mer et les fleuves sacrés (3). Elle deviendra l'alliée et la vengeresse de Typhon, qui ensevelira sous la lave de l'Etna les champs de la Sicile (4). Prométhée, après avoir célébré

(1) *Prométh.*, v 992.
(2) *Ibid.*, v 1043.
(3) *Ibid.*, v. 431.
(4) *Ibid.*, v. 367.

tous ses bienfaits envers l'humanité, la science et l'art qu'il a donnés au monde, heureux de cette suprême victoire, salue l'avenir, et attend avec calme l'heure de la délivrance.

Recueillons les traits communs du sentiment de la Nature dans Hésiode, Homère, Eschyle et Pindare. Nous y trouvons l'expression vive et fidèle de la Nature grecque, aux temps héroïques, et des mœurs pastorales. Les poëtes sont frappés surtout de la lutte des éléments dans le ciel, sur la mer, sur les montagnes ; ils conçoivent le Sublime plutôt que le Beau dans la Nature. Point de longueurs dans les descriptions ; une remarquable sobriété de couleurs, point de réflexions personnelles servant de commentaires ou se substituant aux peintures. « Les anciens représentent l'existence, écrivait Gœthe à Herder, tandis que nous représentons ses effets ; ils peignent le terrible, nous peignons terriblement ; ils décrivent l'agréable, nous décrivons agréablement (1). » La Nature, ainsi reproduite dans sa simplicité vraie, est un personnage réel et vivant. Cette vie du monde extérieur est une action incessante et multiple dont l'humanité ressent le contre-coup. De ce rapprochement dramatique de l'homme et de la

(1) *Voyage en Italie*, Naples, 18 mai.

Nature, de l'intelligence et de la matière, d'une force libre et d'une force fatale, ressort, avec une dignité naïve, l'idée de la personnalité humaine. Cette conviction, de plus en plus vive et profonde, à mesure que le combat approche de son dénouement, a parcouru plusieurs degrés : triste dans Hésiode, sereine dans Homère, triomphante dans Eschyle. Chez ces premiers interprètes du génie de la Grèce, on sent palpiter, sous les formes brillantes de la poésie, la pensée philosophique de Pascal : « L'homme est un roseau, mais c'est un roseau pensant... Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien (1). »

(1) *Pensées*, part. I, art. 4.

CHAPITRE. III.

SOPHOCLE. — LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS. — PLATON.

Nous avons vu comment, des rapports de l'homme et du monde, sortit, pour les Grecs, l'idée de leur supériorité morale sur la Nature. Cette idée ne fit que grandir, après les triomphes de la guerre médique. A Marathon, à Salamine, à Platées, ce fut encore l'esprit qui l'emporta sur la matière, un petit peuple intelligent et vaillant qui brisa, à force d'héroïsme et de discipline, les efforts de l'armée persique, dont Hérodote porte le nombre à plus de quinze cent mille hommes (1). Ces esclaves qui se battaient sous le fouet étaient poussés en avant avec la force inintelligente et fatale des vagues de la mer, et Léonidas, combattant et mourant avec ses Trois Cents, aux Thermopyles, rappelle assez l'Ulysse d'Homère luttant seul, sur les débris de sa nacelle, contre la tempête (2).

(1) Hérod., liv. VII, chap. 60.

(2) Voir notre thèse latine : *De varia Ulyssis apud veteres poëtas persona*. Paris, Durand, 1860.

Cette guerre, où étaient engagés le salut de la Grèce et la civilisation du monde, donna aux Grecs la pleine conscience de leur valeur, de leur génie, de leur avenir. La poésie contemporaine est tout inspirée du sentiment de la victoire chèrement achetée. « Les dieux, disait Epicharme, nous vendent tous les biens, au prix du travail. » L'humanité est affranchie. « La langue des hommes, s'écriait Eschyle, n'est plus emprisonnée; le joug de la force a été brisé. Dès cet instant le peuple exhale librement sa pensée (1). » La liberté, pour laquelle a coulé le sang le plus généreux, devient la condition nécessaire du progrès de l'humanité. « Le bonheur est dans la liberté, écrit Thucydide, rapportant les paroles de Périclès, la liberté dans le courage : ne craignez donc pas d'affronter les périls de la guerre (2). » A l'activité guerrière vient se joindre l'activité civile : les arts, l'industrie prennent des développements immenses. Tous les bras sont au travail. Athènes renaît de ses ruines, toute brillante de monuments (3). Le commerce maritime fait affluer à la métropole les richesses des colonies. Périclès peut dire aux Athéniens charmés de leur

(1) *Perses*, v. 591.
(2) *Guerre du Pélopon.*, liv. II, ch. 43.
(3) Plutarque, *Vie de Périclès*.

puissance : « Nous serons un objet d'admiration, et pour le temps présent, et pour les âges futurs. Nous n'avons pas besoin pour cela d'être chantés par un Homère... nous qui avons forcé toute mer et toute terre à devenir accessibles à notre audace, et qui partout avons laissé d'éternels monuments du bien et du mal que nous avons fait (1). » Le peuple qui a tenu tête aux Barbares ne craindra plus rien de la Nature : celle-ci est à jamais vaincue. Sophocle, dans un chœur de l'*Antigone*, chante ainsi la victoire définitive de l'humanité. « De toutes les merveilles de la Nature, aucune n'est plus étonnante que l'homme. Il traverse les mers au milieu des orages, et se joue de la colère des flots. Chaque année, il attelle à la charrue des chevaux vigoureux, et sillonne le sein inépuisable de la terre, mère immortelle de tous les dieux. Il sait attirer dans ses piéges l'oiseau rapide et la bête farouche, et envelopper dans ses filets les habitants des eaux. Il dompte par son adresse les monstres des bois; il accoutume au joug le fier coursier et le taureau sauvage. Il cultive la parole et les hautes pensées; ses soins ont réglé l'ordre des cités; il a appris à se préserver des frimas et des orages (2). »

Le sentiment de la Nature a donc perdu dans

(1) Thucyd., l. II, 41.
(2) Soph., *Antigone*, traduct. Artaud, v. 333.

Sophocle et les poëtes du siècle de Périclès le caractère dramatique que nous avons signalé dans l'âge précédent. De plus, la vie pastorale a cessé : la vie politique, la vie des cités, les luttes oratoires sur la place publique, les devoirs et les occupations de la démocratie, ont éloigné les Grecs des mœurs champêtres de leurs aïeux. La poésie n'empruntera donc plus aux travaux des champs ses peintures habituelles.

Mais le sentiment de la Nature se transforme et ne disparaît pas. De même que la campagne se présente partout aux regards de l'Athénien, que les collines où butine l'abeille encadrent de leurs vives arêtes la ville et ses temples, ainsi la Nature reparaît, au milieu des tragédies et des comédies, dans les chants lyriques du chœur, comme un fond poétique sur lequel se détachent la vie humaine et ses vicissitudes. Ce n'est plus, sans doute, cette Nature vivante, animée, désordonnée parfois, qui frappait d'une pieuse terreur l'imagination d'Hésiode ou d'Homère, mais une Nature radieuse et souriante, universelle harmonie, composée des harmonies particulières de couleurs, de formes, de sons, de lumière, admirablement exprimée par le chant mélodieux de la poésie. Après avoir conçu le Sublime, les Grecs conçoivent le Beau dans la Nature.

Ces influences politiques et sociales ne furent pas les seules qui transformèrent ainsi le sentiment de la Nature, à la seconde époque de son développement historique en Grèce. Il faut tenir compte d'une influence religieuse et philosophique. Grâce aux progrès, chaque jour croissant, de la métaphysique et du spiritualisme, les fables théologiques, les divinités d'Homère, s'évanouissaient comme de charmants fantômes, aux vives clartés de la raison. Là où la foi naïve des ancêtres apercevait les manifestations et les mouvements de l'âme divine, la science philosophique distingue des éléments et des forces naturelles. On ne croit plus à la fatalité, et la Nature n'est plus le formidable instrument du Destin; elle obéit non pas aux caprices d'une volonté irrésistible, mais à des lois régulières, immuables, fixées par une sagesse supérieure, qu'Anaxagore proclame l'intelligence infinie, cause ordonnatrice de l'univers (1). Hérodote mentionne le tremblement de terre qui agita Délos, lorsque Datis la quitta pour cingler sur Erétrie. Le vieil historien ne doute pas qu'Apollon ne voulût faire connaître par ce prodige les maux qui allaient fondre sur la Grèce, et pour affermir sa conviction, il se rappelle un oracle qui

(1) Cicéron, *De Nat. deorum*, I, 11.

prédisait cet événement : « J'ébranlerai l'île de Délos, quelque immobile qu'elle soit (1). » Thucydide, rapportant le même phénomène, survenu dans la même île, ne croit plus, comme Hérodote, aux oracles et aux présages qui circulaient dans le peuple, à ce sujet (2). A propos d'une éruption de l'Etna, il ne songe plus, comme Eschyle ou Pindare, à Typhon emprisonné sous la montagne (3). Il parle du détroit de Charybde, théâtre des exploits d'Ulysse, et il donne l'explication scientifique de la violence du courant (4). Il cherche également, dans les convulsions du sol, la cause des inondations subites de la mer, sur plusieurs points du terroire de l'Eubée ou de l'île d'Atalante (5). Enfin, il reproche à Nicias ses craintes superstitieuses touchant les phénomènes inattendus de l'univers (6). Thucydide a, sur la Nature, les idées de son maître Anaxagore.

Un autre philosophe imposa à l'esprit public, et indirectement à la poésie, l'empire de sa pensée. Socrate, allant plus loin qu'Anaxagore,

(1) Hérod., *Erato*, ch. 98.
(2) Thucyd., II, 8.
(3) *Id.*, III, 116.
(4) *Id.*, liv. IV, ch. 24.
(5) *Id.*, III, 89.
(6) *Id.*, VII, 50.

montra que la Nature est remarquablement disposée pour les besoins et le bonheur de l'humanité. L'homme emploie à son usage et à ses plaisirs les éléments, les animaux ; l'ordre des saisons, la succession constante du jour et de la nuit, les révolutions de la Nature intéressent l'homme, et témoignent également de la sagesse et de la puissance de Dieu. « Le Dieu suprême, celui qui dirige et soutient cet univers, celui en qui se réunissent tous les biens et toute la beauté; qui, pour notre usage, le maintient tout entier dans une vigueur et une jeunesse toujours nouvelles, qui le force d'obéir à ses ordres plus vite que la pensée, et sans s'égarer jamais, ce Dieu est visiblement occupé de grandes choses (1). » En même temps, Socrate affirme la supériorité de l'homme sur le monde, par l'attribut divin de l'intelligence.

Ainsi, le Grec règne, par la vertu de sa libre volonté, sur la Nature désarmée. Il n'aperçoit plus que ses aspects pittoresques. Elle attire ses yeux comme un chef-d'œuvre de l'art, une belle statue ou un beau temple. Il l'étudie, l'admire, la décrit en artiste.

Sophocle est particulièrement sensible à la

(1) Xénophon, *Mém. sur Socrate*, liv. IV, ch. 3.

pureté de cette lumière dorée qui baigne les horizons et fait resplendir les couleurs. Le soleil levant est pour lui le réveil et la joie de la Nature : les oiseaux le saluent dans leurs chansons matinales (1). Ceux qui vont mourir, les rudes guerriers, comme les jeunes filles, lui adressent leur dernier adieu et leur dernier soupir. Antigone pleure à la fois les douceurs de l'hyménée et la sainte clarté des cieux (2). Ajax, près d'expirer, s'écriait : « Brillant éclat du jour, soleil radieux, je te parle pour la dernière fois. O lumière, murs sacrés de Salamine, ma patrie; foyers de mes ancêtres, glorieuse Athènes, amis élevés avec moi; fontaines, fleuves, campagnes de Troie, je vous appelle ! adieu, ô vous qui m'avez nourri (3) ! » Et les spectateurs apercevaient dans le lointain les rivages de Salamine éclairés par ce soleil que regrettait Ajax, tandis que les flots glorieux qui avaient porté Thémistocle accompagnaient d'un doux murmure l'adieu suprême du mourant.

Nous trouvons réunis, dans ce passage, les deux caractères originaux qui distinguent, chez Sophocle, le sentiment de la Nature : le pathétique, et le patriotisme.

(1) *Electre*, v. 17.
(2) *Antig.*, v. 808.
(3) *Ajax*, v 856.

Le poëte reconnaît dans la Nature des analogies touchantes avec les sentiments, les émotions du cœur humain. Il lui semble que les douleurs de l'homme ont pour écho les voix mélodieuses de la campagne. Déjanire, les jeunes Trachiniennes, Electre, lui rappellent par leurs gémissements les accents plaintifs du rossignol (1). La fille d'Agamemnon prête l'oreille au chant douloureux de l'hirondelle (2). L'homme, qui se souvient, avec un grand charme, de ses souffrances passées, s'attache aussi, d'une affection secrète, aux lieux mêmes où il a le plus souffert. Philoctète, quittant sa caverne et son île, paraît s'exiler d'une autre patrie. « Adieu, cher antre, mon asile! adieu, nymphes de ces prés humides! Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues qui, tant de fois, jetèrent sur ma tête leur blanche écume. Adieu, montagnes d'Hermœum, où Echo répéta tant de fois mes gémissements! Adieu, douces fontaines que j'avais cru ne quitter jamais! adieu, terre de Lemnos (3)! »

Le poëte, vers la fin de sa vie, contemple, avec une filiale tendresse, les gracieux paysages de l'Attique, jadis si triomphante, aujourd'hui abais-

(1) *Trachin.*, v. 963; *Electre*, v. 107.

(2) *Electre*, v. 147.

(3) *Philoct.*, v. 1453.

sée, vaincue par sa rivale. Il évoque tout ensemble, et les beautés de la patrie athénienne, et les grandes images de la guerre médique ; il réveille en lui, vis-à-vis de cette Nature éternellement jeune, l'enthousiasme patriotique de sa jeunesse. Avec l'éclat d'une imagination que cette chaste vieillesse, dont Platon et Cicéron nous ont transmis le souvenir (1), adoucit sans l'éteindre, Sophocle dépeint le bois sacré et la vallée de Colone, son village natal. Ce fut la dernière et la plus charmante peinture de celui que les Grecs appelaient l'Abeille de l'Attique. On dirait que le poétique vieillard s'est assis, avant de mourir, à l'ombre des lauriers qui abritèrent ses premiers jeux, et qu'il s'est paisiblement endormi à ces chants d'oiseaux qui berçaient son enfance.

« Étranger, te voilà dans le plus délicieux séjour de cette contrée riche en coursiers, la vallée de la blanche Colone. Là, dans des retraites de verdure, gazouillent mélodieusement des rossignols sans nombre, cachés sous le lierre noir à fleurs rouges, au sein du feuillage touffu, chargé de fruits, impénétrable au soleil, au souffle de tous les vents : là bondit sans cesse le joyeux Bacchus, escorté de ses divines nourrices.

(1) Platon, *Républiq.*, liv. I ; Cicéron, *Traité de la vieillesse*, 14.

» Là s'épanouissent tous les jours, sous la rosée du ciel, les grappes brillantes du narcisse, couronne antique des grandes déesses, et les fleurs d'or du safran. Jamais ne tarissent les sources vives du Céphise; toujours à travers la campagne elles serpentent avec des eaux limpides qui fertilisent la vaste terre. Ni les chœurs des Muses ne dédaignent cette contrée, ni Vénus aux rênes d'or.

» Il y a aussi un arbre tel qu'il n'en pousse, dit-on, ni dans la terre d'Asie, ni dans la grande île dorienne de Pélops; un arbre que n'a pas planté une main mortelle, qui croît sans culture, devant qui reculent les lances ennemies, qui nulle part ne verdoie plus vigoureux qu'en cette contrée : c'est l'olivier au pâle feuillage, le nourricier de l'enfance. Jamais chef ennemi, ni jeune, ni vieux, ne l'arrachera du sol avec sa main dévastatrice, car toujours sont fixés sur lui les regards protecteurs de Jupiter Morius, et de Minerve aux yeux bleus (1)... »

(1) *Œdipe à Col.*, v. 658 et suiv. Nous possédons un fragment de la *Médée* de Sophocle, où le poëte célèbre la puissance de Vénus répandue dans toute la Nature. « Qui n'est pas la proie de cette grande divinité ? Elle règne sur la race vagabonde des poissons et des quadrupèdes, fils de la terre; elle agite ses ailes au milieu des oiseaux, parmi les animaux, les hommes et les dieux. » Lucrèce s'est visiblement souvenu des vers de Sophocle dans son invocation à Vénus.

Euripide représente les objets et les lieux par leur couleur la plus générale et la plus vive : les roches bleues des. Symplégades (1), le Cithéron blanc de neige (2), les rives de l'Eurotas vertes de roseaux (3), la sombre Nuit mère des astres d'or (4). Aussi, les descriptions rapides et gracieuses abondent-elles dans son théâtre : « O ma souveraine ! s'écrie Hippolyte s'adressant à Diane, je t'offre cette couronne de fleurs tressée par mes mains dans une prairie vierge, où jamais le berger n'osa paître ses troupeaux, que le tranchant du fer n'a jamais violée, où l'abeille seule voltige au printemps, et que la Pudeur arrose d'une eau pure (5). » Et Iphigénie : « Plût au ciel que jamais Priam n'eût fait habiter le berger Pâris, élevé parmi les bœufs, près des eaux limpides, là où coulent des sources consacrées aux nymphes, où la verte prairie s'émaille de fleurs, où poussent la rose et l'hyacinthe, pour être cueillies par les déesses (6). » Sa description du calme de la nuit (7) rappelle celle d'Alcman, dont la

(1) Eurip., *Médée*, v. 2.
(2) Id., *Bacch.*, v. 662.
(3) Id., *Hélène*, v. 339.
(4) Id., *Electre*, v. 54.
(5) Id., *Hippol.*, v. 73.
(6) *Id.*, *Iphigénie en Aul*, v. 1291.
(7) *Iphigénie en Aul.*, v. 9.

poésie n'est pas déplacée, à côté de la poésie d'Euripide : « Alors reposent et les sommets et les gorges des monts, et les promontoires, et les ravins, et les bêtes sauvages des montagnes, et le peuple des abeilles..... Alors reposent aussi les troupes des oiseaux aux grandes ailes.... »

Euripide, si profondément défini par Aristote, en un seul mot (1), est le poëte du cœur humain. Chez lui, la pitié, tempérée et contenue dans Sophocle, artiste plus correct et plus pur, est l'âme de la tragédie. Euripide associe intimement la Nature aux souffrances ou aux joies de l'humanité. Comme Antigone, Iphigénie et Polyxène saluent, à leur dernier moment, la lumière bien-aimée (2). La douleur maternelle d'Hécube ressemble à celle de l'oiseau qui pleure sur son nid désert (3). Les femmes grecques exilées, songeant aux frais ombrages du mont Cynthios, mêlent leurs plaintes aux chants de tristesse de l'Alcyon (4). Les vieillards thébains convient l'Isménos, la fontaine de Dircé, les rochers et les forêts de Delphes à célébrer avec eux le retour fortuné

(1) τραγικώτατος.

(2) *Hécube*, v. 435; *Iphig. en Aul.*, v. 1508.

(3) *Troyennes*, v. 147.

(4) *Iphig. en Tauride*, v. 1089.

d'Hercule (1). Mais Euripide, dans l'expression pathétique du sentiment de la Nature, va plus loin que Sophocle, plus loin que la poésie et le génie de la Grèce. Le premier, dans l'antiquité, avant Virgile et les poëtes de Rome, il découvre, au fond d'une âme agitée, troublée par ses passions, effrayée d'elle-même, je ne sais quelle aspiration ardente à la calme solitude et au silence des champs. « Hélas! hélas! s'écrie Phèdre désespérée et chancelante, que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une eau pure pour me désaltérer! Que ne puis-je, couchée à l'ombre des peupliers, me reposer sur une verte prairie (2)! »

Aristophane, dont l'âme, suivant le mot de Platon, était le sanctuaire et le séjour des Grâces, au milieu des scènes violentes, bouffonnes, grossières parfois de sa comédie, spirituel pamphlet, implacable et audacieuse satire de la politique contemporaine, a placé, comme autant d'oasis où se repose le regard fatigué du tableau de la place publique, les plus gracieuses descriptions de la Nature. « O race fortunée des oiseaux! l'hiver, nous n'avons pas besoin de manteaux, et l'été, nous n'avons pas à souffrir des brûlants rayons du soleil; mais nous reposons dans des vallons

(1) Eurip., *Hercule furieux*, v. 784.
(2) Id., *Hippol.*, v. 208.

fleuris, à l'ombre du feuillage, alors que la cigale chantant, brûlée par les ardeurs du soleil au milieu du jour, fait entendre ses cris aigus. Nous passons l'hiver dans les creux des antres, en jouant parmi les nymphes des montagnes; au printemps, nous cueillons les tendres baies du myrte aimé des vierges, et les fruits des jardins des Grâces (1). » Le poëte que Platon fait asseoir parmi les plus beaux esprits du temps, et disserter sur l'Amour, au banquet philosophique d'Agathon, conseille ainsi au jeune homme de se livrer, dans la retraite, aux méditations paisibles de la sagesse : « Tu iras à l'Académie, te promener sous l'ombrage des oliviers sacrés, une couronne de joncs en fleur sur la tête, avec un sage ami de ton âge; au sein d'un heureux loisir, tu jouiras de la douce odeur qu'exhalent le smilax et le feuillage du peuplier blanc, aux beaux jours du printemps, lorsque le platane et l'ormeau confondent leur murmure (2). »

Dans Aristophane le sentiment de la Nature n'est pas un pur ornement poétique. Le comique Athénien, grand partisan des vieilles coutumes, des mœurs rudes et chastes qui donnèrent à la patrie la forte génération des guerres médiques,

(1) Aristoph., *Oiseaux*, v. 1088. Traduction Artaud.
(2) *Nuées*, v. 1005.

adversaire, peut-être trop exclusif, des idées nouvelles, sous quelque forme qu'elles se produisent, fermement convaincu que la guerre du Péloponèse amènera la ruine d'Athènes et de la Grèce, présente incessamment à ses concitoyens le souvenir de la vie des champs, qui a été la vie des ancêtres, et à cette foule de laboureurs qui a dû se réfugier dans les murs de la cité, les douceurs et les réjouissances de leur existence d'autrefois. « Quand tu ramènereras les chèvres du mont Phellée, vêtu de peau comme ton père! » soupirait le bonhomme Strépsiade, songeant à son fils (1). « Que tu es fou, que tu es fou! s'écrie le poëte, dans une pièce aujourd'hui perdue, compte tout ce que la paix vaut au citoyen : ne pas quitter son petit fonds de terre et sa maison... atteler sans crainte deux bœufs dont il est le maître ; entendre le bêlement de ses petits moutons, et la chanson du vin doux qui tombe dans le pressoir.. (2). » Après le combat d'Amphipolis, les hostilités étant suspendues, et les esprits désirant la fin de la guerre, suivant Thucydide (3), Aristophane représenta sa comédie de *La Paix*. « Que les laboureurs retournent au plus vite dans leurs

(1) *Nuées*, v. 71.
(2) Meineke, *Fragm. des com. gr.*, II, 1108.
(3) Thucyd., liv. V, ch. 14.

champs ! » Ainsi parle Trygée, un vigneron : « O jour désiré des gens de bien et des laboureurs! répond le chœur, avec quels transports je saluerai mes vignes, et les figuiers que je plantai dans ma jeunesse !.. »

Trygée. « Certes, c'est une belle chose qu'une houe bien emmanchée,et des hoyaux qui brillent au soleil; nos plantations s'en trouveront bien. Aussi ai-je un vif désir de revoir mon champ, et de labourer à fond, après de longues années, mon petit domaine.

» O mes amis, rappelez-vous notre ancien genre de vie, et les biens que la déesse dispensait, figues sèches et figues nouvelles, myrtes, vins doux si délicieux, prés émaillés de violettes et arrosés par des sources limpides, olives tant désirées! En mémoire de tous ces biens, adorez la déesse ! »

Le chœur. « Salut, ô déesse chérie! te voilà rendue à nos vœux ; consumés du regret de ton absence, nous brûlions du désir de revoir nos campagnes. Tu étais notre plus grand bien, ô déesse désirée ! Tu étais notre seul appui, à nous qui menions la vie champêtre. Sous tes auspices nous goûtions sans peine et sans frais mille doux plaisirs ; tu étais le soutien des villageois et leur aliment le plus doux ; aussi les vignes, les jeunes

figuiers, toutes les plantes souriront à ton approche (1). »

« ..... Pendant que la cigale fait entendre sa douce chanson, j'aime à voir si le raisin de Lemnos commence à mûrir, car le fruit en est précoce ; je me plais à voir grossir la jeune figue, à la manger quand elle est mûre, à la savourer et à m'écrier : jours de bonheur (2) ! »

Ainsi les deux traits dominants du sentiment de la Nature de Sophocle se retrouvent, mais à part, chez ses deux plus illustres contemporains : le pathétique dans Euripide, le patriotisme dans Aristophane.

Longtemps après, du fond de son exil sur le territoire de Sparte, Xénophon décrivait, avec une grande sobriété de couleurs, la campagne de Scillunte (3). Sans doute l'élégant historien n'est pas insensible aux charmes de ces bouquets de bois qui ombrageaient sa studieuse retraite; mais, avec son génie si pratique, il recherche surtout l'utilité qu'il retirera de ses champs, en même temps qu'en pieux disciple de Socrate, s'il cultive ses vastes vergers, c'est pour en abriter les murailles vénérées de la chapelle de Diane.

(1) *Paix*, v. 551 et suiv.
(2) *Ibid.*, v. 1159.
(3) Xénophon, *Anabase*, liv. V, ch. 3.

Xénophon, banni d'Athènes pour s'être battu en Asie, aux côtés d'Agésilas le Lacédémonien, écrivit, dans un aimable dialogue socratique, l'éloge de la vie des champs. C'est dans les travaux de la campagne que l'homme se forme à la vertu, suivant l'auteur de l'*Économique*. Un jour Lysandre rencontra Cyrus dans son jardin, au milieu des grands arbres qu'il avait plantés, et des parterres de fleurs odorantes qu'il cultivait : « Cyrus, s'écria-t-il en lui serrant la main, pourrais-je ne pas te donner le nom d'heureux ? tu en es digne, puisque tu es vertueux (1). » La terre fournit à nos besoins et à nos plaisirs; elle fortifie notre corps et réjouit notre esprit; elle enseigne la justice aux âmes attentives; elle apprend à l'homme à secourir son semblable; elle est la mère et la nourrice de tous les arts. « Peut-on recevoir ses hôtes avec plus de magnificence qu'elle? En hiver, où trouve-t-on plus aisément qu'à la campagne un bon feu, soit pour se défendre du froid, soit pour chauffer les étuves? En été, où chercher ailleurs qu'à la campagne une onde fraîche, un doux zéphyr, un ombrage hospitalier?.... Est-il, pour des domestiques, un séjour préférable à la campagne? Est-il un séjour plus agréable, pour la femme, plus désiré des enfants, plus riant pour

(1) *Économiq.*, ch. 4.

les amis. Quant à moi, je serais surpris qu'un homme libre eût quelque possession plus attrayante, qu'il trouvât des occupations ou plus douces ou plus utiles au bonheur de la vie (1). » Xénophon parle comme un laboureur d'Aristophane : à force de vivre dans ses terres, il oublie les charmes de la ville, et la doctrine de son maître Socrate, que les champs et les arbres n'apprennent rien à l'homme.

Platon, le dernier écrivain de la période qui nous occupe, est venu singulièrement à propos pour embrasser dans son œuvre philosophique le domaine entier de la pensée humaine. Il recueillit l'héritage métaphysique de Parménide et d'Anaxagore, les leçons de morale et la méthode de Socrate. En face du passé historique de la Grèce, il pouvait écrire ses théories politiques; après le complet développement, la perfection et la décadence déjà commençante des beaux-arts, il pouvait jeter les premiers fondements de la philosophie du Beau. Phidias fut un de ses maîtres (2). De même, lorsqu'il s'inspira du sentiment de la Nature, il suivit les traces poétiques de Sophocle.

Platon, en effet, est poëte, par ce beau style animé d'enthousiasme, par ces mythes qui recou-

(1) *Économique*, ch. 5.

(2) M. Ch. Lévêque, *Quid Phidiæ Plato debuerit*.

vrent d'un voile éclatant les vérités philosophiques les plus profondes, par les caractères si fidèlement tracés de ses personnages, avec ce mélange de grave éloquence et de fine plaisanterie, qui fait de ses dialogues une conversation tantôt sérieuse, tantôt enjouée, entre hommes qui sont à la fois des penseurs sévères et des gens d'esprit. Ce génie dramatique de Platon n'apparaît pas seulement dans la physionomie vivante et vraie de ses interlocuteurs, mais encore dans la mise en scène, pour ainsi parler, et les circonstances extérieures au milieu desquelles se déploie tranquillement l'action philosophique. C'est dans sa prison que Socrate enseigne le respect des lois sévères et l'amour de la patrie; c'est sur son lit de mort, et au moment d'expirer, qu'il annonce à ses disciples que l'âme est immortelle, et qu'il les console par des paroles d'éternelle espérance. C'est au bruit d'une fête religieuse et patriotique que le philosophe commence à exposer ses idées sur l'État. Enfin, Platon, voulant développer sa théorie de la beauté divine, contemplée par l'âme dans son voyage céleste, et dont le souvenir se réveille à la vue des beautés terrestres, conduit Socrate et Phèdre aux rives de l'Ilissus, et dépeint ainsi la pittoresque solitude où s'entretiennent les deux amis. « Par Junon, le charmant lieu de

repos! Comme ce grand platane est touffu! et l'agnus-castus, avec ses rameaux élancés et son bel ombrage, comme il est chargé de fleurs qui embaument l'air! Quoi de plus gracieux, je te prie, que cette source d'eau vive qui coule sous le platane, et dont nos pieds attestent la fraîcheur? C'est un lieu consacré aux nymphes et au fleuve Achéloüs, à ce qu'il semble, par les statues et les figures. Vois aussi comme l'air qui souffle ici est suave et tout à fait doux. Il sent l'été, et retentit du bruissement des cigales. Mais j'aime surtout ce gazon en pente douce qui nous permet de nous étendre et de reposer mollement notre tête. Ainsi, tu nous a parfaitement conduits, mon cher Phèdre (1). »

C'est ainsi qu'à l'ombre des arbres odorants de l'Ilissus le sage et l'adolescent conversent de l'amour, de l'autre vie, de la beauté, s'interrompant parfois pour prêter l'oreille aux refrains des cigales qui les regardent, du haut des branches, conter quelque légende de l'ancien temps et s'exciter à ne pas dormir, malgré la chaleur du jour, « comme les brebis qui, à midi, sommeillent autour des fontaines (2). »

Tel fut, de Sophocle à Platon, le sentiment de

(1) Platon, *Phèdre*, 5.
(2) *Ibid.*, 40.

la Nature. La description devient plus fréquente, plus étendue: la Nature n'agit plus, elle se montre. Mais le poëte ne la décrit que parce qu'il exprime les émotions que l'homme en reçoit. La Nature, comme au temps d'Homère, est le fond du tableau, l'homme est au premier plan. Ces émotions, variées suivant les sentiments particuliers du poëte, découlent d'une émotion générale, l'admiration artistique de la beauté. Comme la Nature, par ses harmonies sans nombre, reflète l'idée du Beau, Platon y encadre, en quelque sorte, le problème et la théorie de la Beauté. Tandis qu'il dépeint le voyage de l'âme humaine à travers les régions sublimes et les essences incréées, le philosophe promène avec amour son regard sur ce frais paysage où sourit le printemps, symbole affaibli, mais gracieux, des splendeurs célestes, poétique image de la pensée de l'homme.

CHAPITRE IV.

LA POÉSIE PASTORALE. — LE DRAME SATYRIQUE. — MÉNANDRE. — THÉOCRITE. — BION. — MOSCHUS.

La poésie pastorale se développa sans interruption dans l'histoire des lettres grecques. Nous l'avons signalée dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, dans les *Œuvres et les Jours*, dans les comédies d'Aristophane. Le drame satyrique, l'ancienne, la moyenne et la nouvelle comédie relient, par une tradition constante, Théocrite à Homère.

Démétrius de Phalère appelait le drame satyrique la tragédie en belle humeur (1). Ces pièces, spirituelles et piquantes, où les satyres jouaient le plus souvent un rôle important, suivaient, comme délassement, la représentation des tragédies (2). Le lieu de la scène était aux champs, et nous savons, par le témoignage de Vitruve, que

(1) Casaubon, *Poés. satyr. des Gr.*; liv. I, ch. 3.

(2) Rossignol, *Sur le drame que les Grecs appelaient satyr.* Paris, 1830.

le théâtre figurait des collines verdoyantes, des bouquets de bois et des rochers (1). Il ne nous reste que quelques titres des drames champêtres d'Eschyle, de Sophocle, de Pratinas, de Chœrilus, de Philoclès (2), et quelques fragments, particulièrement du *Sylée* d'Euripide, où Hercule ravage les vignes, force le cellier, et boit à longs traits le vin de son maître (3). Euripide, dans son *Cyclope,* qui nous est parvenu tout entier, transforme les satyres en chevriers, esclaves de Polyphème, et dépeint la solitude où ses bergers gardent leurs troupeaux, en vers qui annoncent de loin la poésie gracieuse de Théocrite. « Où donc, chante le chœur en dansant la sicinnis, enfant de nobles pères, de nobles mères, où donc t'égares-tu? Là n'est point l'abri de l'étable, le vert fourrage, l'eau bouillonnante du torrent, reposant dans des auges, le long de l'antre; là ne sont point les bêlements de tes petits. Pst! Pst! Que vas-tu faire par-là, sur cette pente humide de rosée? Oh! je te lancerai une pierre, si tu ne reviens à l'instant, animal aux longues cornes, vers l'habitation de ton sauvage pasteur le Cyclope. »

« Et toi, livre à mes mains tes mamelles gon-

(1) *De architect.*, v, 8.

(2) Casaub., *Poés. satyr. des Gr.*, 1, 5.

(3) V. M. Patin, *Ét. sur les Trag. gr.*, t. IV, p. 288.

flées, que j'en approche les tendres agneaux, abandonnés sur leur couche. Ils y ont dormi tout le jour, et maintenant te redemandent, te rappellent par leurs bêlements. Quitteras-tu bientôt l'herbe des champs pour rentrer à l'étable, dans les cavernes de l'Etna (1)? »

La comédie grecque, à ses trois âges, prit souvent pour personnage l'homme des champs. Nous avons entendu, chez le politique Aristophane, les regrets des laboureurs que les malheurs d'une longue guerre retenaient dans Athènes. Le poëte Amphis vante les charmes de la solitude où l'on peut si doucement cacher sa pauvreté, tandis que la ville est le vrai théâtre de la misère (2). Ménandre appelle la campagne, comme Xénophon dans son *Économique*, le meilleur maître de vertu (3). « Je suis un paysan, dit son laboureur, moi-même je l'avoue, et je n'ai pas grande expérience des pratiques des citadins ; mais l'âge m'a appris quelque chose de plus important (4). » « Salut, terre chérie, s'écrie-t-il dans les *Adelphes*, que

(1) *Cycl.*, v. 41. *Quid scena? an negari potest satyricam esse et agrestem? Erat ab una parte Polyphemi antrum, ab altera colles et pascua cum pascente grege. Solum totum glebis herbæ virentis constratum...* Casaub., I, ch. 6.

(2) Stobée, éclog. 51, *De l'agriculture*.

(3) *Plocium*, Stob., *Ibid.*

(4) Guill. Guizot, *Ménandre*, appendice, p. 397.

j'aime à te revoir après une longue absence! C'est ce que je ne dis pas au premier champ venu, mais au mien seulement, car le champ qui me nourrit, je le tiens pour un dieu (1). »

Ménandre a dit : « Il est aimé des dieux celui qui meurt jeune (2). » Parfois la tristesse s'empare de cet ami d'Epicure, de ce dernier représentant du génie attique, qui voyait s'évanouir autour de lui la religion, la vertu et la liberté. Il semble succomber au découragement, et déjà fait songer à Lucrèce : pour lui les choses éphémères de ce monde ont perdu leur prestige : la Nature seule garde à ses yeux son inaltérable beauté. « O Parménon, j'appelle un homme heureux et le plus heureux de tous celui qui retourne de bonne heure là d'où il est venu, après avoir contemplé sans trouble les magnificences de la Nature, le soleil qui se répand partout, les astres, l'eau, les nuages et le feu; qu'il vive un siècle ou quelques courtes années, ce spectacle sera toujours le même; jamais il n'en verra de plus magnifique (3). »

La poésie pastorale, mêlée jusqu'alors à l'épopée, au drame satyrique et à la comédie, devint, chez les poëtes siciliens, un genre littéraire à part.

(1) Stob., éclog. 54.
(2) Meineke, *Fr. Com. gr.*, IV, 266.
(3) Id., *Ibid.*, *ibid.*, 211.

Le génie grec, au sein d'une civilisation vieillie, se complaisait à ces inspirations naïves de sa jeunesse, semblable à ces vieillards qui charment leurs derniers jours des riants souvenirs de leur enfance. C'est ainsi qu'en Espagne, sous Philippe II, en France, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, on vit renaître la pastorale. Théocrite, contemporain des luttes suprêmes de la Grèce, hôte de Ptolémée Philadelphe dans Alexandrie, asile de toutes les sectes philosophiques du temps; enfin habitant de Syracuse à l'époque des guerres puniques, et témoin peut-être de la prise de cette ville, Théocrite remonte à Homère, et chante, dans ses *Idylles*, la vie primitive de l'homme, au sein de la Nature.

De pareilles tentatives ont leur inconvénient. Si le poëte n'a pas observé sur place, et en détail, les mœurs qu'il décrit, sa poésie n'a de champêtre que le nom, et ses bergers, gens du monde, causeurs spirituels, singulièrement déplacés au milieu de leurs troupeaux, ne sont que de faux bergers, à la façon de ceux de l'*Astrée*, et de ces pâtres d'Arcadie dont fit justice le bon sens moqueur de Michel Cervantès. Théocrite évita ce danger. Ses personnages sont vrais, et par conséquent vivants.

Ils s'en vont, à travers les épines, pieds nus,

dans les montagnes (1). Ils travaillent à la moisson, courbés sous le soleil de midi (2). Ne leur demandez pas la délicatesse et la pudeur du langage : le mot grossier ne saurait blesser des hommes dont les mœurs sont grossières. Ils se querellent sur leurs amours, s'insultent et se battent. Ils sont véritablement les hommes de la Nature.

Leur vie se passe dans les champs, en plein air. Là sont leurs travaux et leurs plaisirs. Aux heures brûlantes de la journée, ils s'étendent au pied des côteaux, près des sources, sous les pins murmurants, jouant sur le chalumeau leurs airs favoris, et laissant errer les chèvres çà et là dans la vallée (3).

Le sentiment de la Nature est donc dans le tableau de l'existence des bergers un trait essentiel. Mais, bien que ces mœurs, décrites par Théocrite, soient les mœurs homériques, la Nature de Théocrite n'est plus la Nature d'Homère. L'homme est demeuré affranchi de cette influence immense de l'univers qui pesait sur lui aux temps héroïques. Les pâtres siciliens reposent tranquilles à l'ombre de l'Etna, et l'on chercherait en vain, dans les

(1) Théocr., *Idylle* IV, 56.
(2) *Idylle* V.
(3) *Idylle* I, v. 1 et suiv.

Idylles, une trace des poétiques terreurs qu'inspirait à Pindare l'éruption de la montagne. La pastorale de Théocrite, quelque peu factice, emprunte ses couleurs à tous les âges de la poésie et de la civilisation grecques : elle promène les bergers d'Homère dans la paisible Nature de Sophocle.

Elle est d'ailleurs la peinture exacte de la campagne de Sicile, verdoyante, fertile, avec ses hautes vignes écrasées de raisins (1), ses ombrages, dont le voyageur apprécie la fraîcheur, après avoir traversé quelque vallon aride, hérissé de roches calcaires, sous un ciel ardent. Les mémoires de Gœthe donnent le commentaire des *Bucoliques* de Théocrite : « Je serais tenté de croire que, pour mieux m'accueillir, la reine des îles s'est revêtue de ses habits de fête : partout des mûriers au frais feuillage, des oléandres toujours verts, des citronniers en fleurs, des haies de grenadiers, des renoncules, des anémones à travers les prairies, un air doux et parfumé; et la lune qui paraissait au-dessus du promontoire et éclairait la mer.... (2). » « La contrée entière a quelque chose de grandiose : des rochers gigantesques et

(1) *Idylle* I, v. 46.
(2) Gœthe, *Voy. en Italie*. Palerme, 3 avril.

des vallées profondes, mais larges; et, dans ces vallées, des champs fertiles, des buissons si follement couverts de fleurs, qu'on ne voit plus le feuillage, des aloès dont les tiges élancées annoncent la floraison prochaine, des prairies parsemées de jacinthes.... (2). »

Les bergers de Théocrite sont des Méridionaux : un peu d'ombre et un filet d'eau vive les rendent heureux. L'oisiveté est une bien douce chose, surtout quand la fatigue lui sert de prétexte, après une longue route.

Écoutons l'*Idylle :* « Nous nous sommes reposés sur une couche épaisse de roseaux, sur les feuilles du doux pampre fraîchement coupé : là-haut, sur nos têtes, se balançaient, forêt mobile, les peupliers et les ormes, et tout près, un ruisseau sacré de la grotte des Nymphes coulait en murmurant. Au sein des branches touffues, les brunes cigales, sans relâche, babillaient à l'envi, la verte grenouille, là-bas, dans les broussailles, poussait son cri perçant; alouettes et chardonnerets gazouillaient; la tourterelle gémissait; autour des sources volaient les blondes abeilles; partout on sentait l'été fertile, partout l'automne : les poires pleuvaient à nos pieds, les pommes à nos côtés :

(1) Id., *Ibid.*, Alcamo, 19 avril.

les branches, succombant sous leurs fruits, se courbaient vers la terre (1). »

« Dans cette poésie insulaire, dit un voyageur moderne, on aperçoit sans cesse la mer à l'horizon (2). » Mais cette mer de Sicile que nous avions vue, dans Homère, féconde en tempêtes et parsemée d'abîmes, Théocrite nous la montre caressante, effleurant à peine le rivage d'un battement silencieux, belle à contempler, du haut des falaises, dans sa tranquille immensité (3). Elle sert de miroir au troupeau, au chien du berger qui court en aboyant sur la plage (4), à Da-

(1) Théocrite, *Idyl.*, VII, 132 et suiv.—Ce passage du poëte sicilien paraît avoir été imité par un romancier du Vᵉ siècle, Longus, qui doit sa principale valeur au langage naïf de son traducteur gaulois. « ..... Il estoit jà environ la fin du printemps et le commencement de l'esté, et estoient toutes choses en vigueur, les arbres chargés de fruicts, les champs couverts de bleds; les cigales chantoient; les fruicts rendoient une très-délicate et soefve odeur; le beslement des brebis estoit gracieux; l'on eust dict que les fonteines, ruisseaux et rivières convioient les gens à se baigner, que les vents estoient orgues ou flustes, tant ils souspiroient doulcement à travers les branches des pins; on eust dict que les pommes amoureusement se laissoient d'elles-mesmes tomber par terre. » (*Daphnis et Chloé*, liv. I.)

(2) Ampère, *Poésie grecque en Grèce*, ch. 2.

(3) Théocrite, *Idylle* XI, 17.

(4) *Idylle* VI, 10.

mœtas qui y reconnaît en souriant son image (1). Et si parfois, durant la nuit, la sombre mer se gonfle et résonne à grand bruit sur le rivage, retiré dans son antre, le Cyclope de Théocrite s'endort en paix à la voix de l'océan.

Comme Théocrite, Bion de Smyrne est surtout sensible aux agréments de la Nature. Aucune saison ne lui plaît autant que le printemps, « lorsque ni le froid, ni le soleil ne nous accable ; au printemps, toutes les plantes sont fécondes ; au printemps germent les fruits les plus suaves, et le jour et la nuit sont, pour les mortels, d'égale durée (2). »

La grâce poétique de Théocrite dégénère trop souvent, chez Moschus, en affectation. L'affectation est le dernier défaut des littératures qui finissent. Le poëte syracusain convie la Nature entière à pleurer la mort de Bion, les cygnes, les troupeaux, les hirondelles, l'herbe des prairies et les forêts : que les fleurs expirent dans les guirlandes desséchées : que les roses rougissent de douleur ; que l'hyacinthe murmure la plaintive syllabe dessinée sur ses feuilles (3).

Moschus reprend, dans l'idylle suivante, un

(1) *Ibid.*, 35.
(2) Bion, *Idylle* III. 13.
(3) Moschus, *Idylle* III.

ton plus simple. « Lorsque le vent fait rider doucement la mer bleue, mon âme timide se laisse séduire, la terre n'a plus de charmes pour moi, et le calme de la mer m'invite à la parcourir. Mais lorsque grondent les vagues blanches, et que les flots roulent l'écume et se déchaînent au loin, je reporte mes yeux vers la terre et les arbres : je fuis l'océan; la campagne me plaît, et l'épaisse forêt où chante le pin quand la bise s'élève. Certes le pêcheur mène une triste vie : il habite une barque et travaille sur la mer, à la poursuite d'une proie vagabonde : pour moi, le sommeil m'est doux à l'ombre du platane; j'aime le bruit de la source voisine (1). »

(1) Id., *Idylle* V. — Notre poëte français Léonard a laissé une imitation gracieuse de l'*Idylle* de Moschus :

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux Zéphyre
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,
Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie;
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.
Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots,
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.
Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux,
Et d'aller sous de nouveaux cieux

Ces vers de Moschus, empreints d'une mélancolie que la poésie grecque n'avait pas connue au temps de son plus vif éclat, sont une transition naturelle au sentiment de la Nature chez les Romains. La Sicile nous éloigne de la Grèce et nous rapproche de l'Italie.

Porter ma fortune inconstante.
Mais quand le terrible Aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Tombe la foudre étincelante,
Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur les rivages,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage,
Et je m'écrie : Heureux le sage
Qui rêve au fond de ses berceaux,
Et qui n'entend sous leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !

Voir, sur l'histoire de la pastorale en Grèce avant les poëtes bucoliques, l'intéressant *Mémoire* de M. Egger, Paris, Didot, 1859, et sur les sentiments des héros de pastorales, le t. I'I du *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin. Rappelons aussi le chap. 1 de la *Mare au diable*, et un charmant article de M. Rigault sur la *Mionette*. (*Conversat. littér. et morales*.)

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I[er].

LA NATURE ITALIENNE. — LES SIX PREMIERS SIÈCLES DE ROME. — LUCRÈCE. — CICÉRON.

Nous avons indiqué l'impression poétique que la Nature grecque, généralement rebelle aux efforts de l'homme, dut faire sur les esprits. Quelles idées, quels sentiments la Nature italienne dut-elle inspirer aux poëtes et aux écrivains de Rome?

Et d'abord on chercherait vainement en Italie ces aspects terribles, dramatiques, que présente parfois le sol de la Grèce. Au lieu des vallées sauvages de l'Arcadie, le pays de Naples, où l'imagination mythologique des Romains avait placé

les fables infernales, se déroule en plaines harmonieuses, limitées par de molles collines dont les cimes ondulent et fuient à l'horizon (1). De l'autre côté, à l'infini, la mer paisible, qui semble se confondre avec l'azur du ciel. Enfin, le climat le plus égal, et la plus belle lumière du monde. « Quel air vivifiant, s'écriait Pline l'Ancien, quelle bienfaisante douceur du ciel! Que de champs fertiles, que de collines inondées par les rayons du soleil, que de forêts inoffensives et utiles, que de bosquets ombreux, que de montagnes aérées, quelle abondance de pampre et d'oliviers (2)!... » La Nature italienne, par la beauté et l'ampleur de ses lignes, la variété et la richesse de ses arbres couverts des fruits les plus suaves et des fleurs les plus embaumées; par son ciel si heureux, ses mers encadrées de rivages si pittoresques, par le charme de sa lumière, attire, d'une irrésistible séduction, celui qui la contemple. « Cette vapeur particulière répandue dans les lointains, qui arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes (3), » en voilant les horizons d'une ombre mystérieuse, est favorable à la rêverie, qui aime tout ce qui est

(1) A. Mézières, *De fluminibus inferorum*, p. 51.
(2) Pline l'Anc., liv. III, chap. 5.
(3) Châteaubriand, *Voyage en Italie*.

vague, et même un peu monotone, dans les couleurs ou dans les sons. Ainsi, loin de surexciter, comme la Grèce, l'activité humaine, l'Italie, par un ascendant plus calme et plus continu, après avoir éveillé l'admiration, s'emparant de l'homme qui s'abandonne à ses enchantements, et que peut-être elle amollit, lui inspire un ardent amour pour cette Nature où il puise la joie et la vie. Ces impressions diverses sont finement exprimées dans les souvenirs de voyage de l'illustre écrivain allemand que nous citons souvent, parce qu'il fut à la fois artiste, philosophe et naturaliste, et que ses sentiments poétiques, qu'il analysait en lui-même avec la curiosité consciencieuse d'un savant, peuvent servir de commentaire aux sentiments que nous étudions. A Trente, au coucher du soleil, lorsque les cigales commencent à chanter, « on se sent, écrit Gœthe, non pas en voyageur ou en exilé, mais chez soi..... Pendant que je souffrais sous un ciel rude et dur, j'ai pressenti ce que j'éprouve en ce moment, et j'accepte avec reconnaissance et comme un bonheur exceptionnel ce dont nous devrions jouir sans cesse, et ce qui devrait être une éternelle conséquence de la Nature (1). » Il traverse le lac de Garde, et la vue de cette im-

(1) Gœthe, *Voyage en Italie*, 10 septembre.

mense nappe d'eau et de ses rives « lui rafraîchit le cœur (1). » Il dit, en quittant Venise : « Que les habitants de ce beau pays conservent ce qui en fait le charme, mais qu'ils me donnent de leur climat seulement autant qu'il en faut pour entourer la demeure de mes amis et la mienne; quelle autre vie nous y mènerions (2)! » Du haut des montagnes de Sezza, embrassant du regard les marais Pontins, la mer et ses îles, il retrouve le *Procul villarum culmina fumant* de Virgile (3). A Naples, il se rappelle le proverbe « *Vedi Napoli e poi muori* (4). » Il contemple la mer éclairée par la pleine lune. « On se sent saisi par l'infinité de l'espace ! Certes, rêver ainsi, cela en vaut la peine (5). » Il célèbre, dans sa septième *Elégie*, la lumière italienne, et l'Italie, avec toutes ses beautés, dans la *Chanson d'exil de Mignon*: « Connais-tu le pays où fleurit le citronnier, où la pomme d'or de l'oranger mûrit à l'abri de son feuillage sombre? Là le souffle le plus doux descend d'un ciel toujours bleu. Là le myrte croît solitaire et le laurier s'élève haut sous les cieux : ce doux

(1) *Ibid.*, 15 septemb.
(2) *Ibid.*, 16 octobre.
(3) Velletri, 22 février 1787.
(4) 2 mars.
(5) 3 mars.

pays, le connais-tu? Là-bas, là-bas, ô mon bien-aimé, je voudrais aller avec toi (1)! »

Cette Nature si charmante de l'Italie ne rencontra pas de poëte durant les six premiers siècles de la république. Les Romains, peuple rude, peu artiste, peuple de soldats, tenus sans relâche en haleine par la discipline des camps, durent conquérir l'Italie vallée par vallée, avant de la contempler et de l'admirer. Les Alpes mêmes, dont la grandeur terrible aurait dû les frapper, n'ont laissé dans leurs souvenirs aucune impression. Tite-Live, qui écrit son histoire d'après les vieilles chroniques de Rome, ne songe pas à dépeindre cette formidable barrière de glaces et de rochers lentement et patiemment gravie par l'armée d'Annibal. Il s'arrête à quelques détails, mais l'ensemble du tableau lui échappe (2). Des anciens poëtes romains, il ne nous est parvenu que quelques vers descriptifs d'Attius et d'Ennius, et un passage de Pacuvius, imité du *Prométhée* d'Eschyle : tous ces fragments font allu-

(1) Gœthe, Wilhem Meister.

(2) Tite Live, liv. XXI, chap. 35, 36, 37. « Les anciens ne nous ont laissé aucune description des neiges éternelles qui couronnent les Alpes; ils n'ont pas été frappés de l'éclat des glaciers bleus ni de la nature imposante du paysage suisse. » Humboldt, *Cosmos.*, t. II, p. 25.

sion à des scènes violentes de la Nature (1). Ce furent les Grecs qui révélèrent l'Italie aux Romains vainqueurs du monde et amollis par la victoire. Auparavant, dans les moments de loisirs que leur laissait la guerre, s'ils vivaient à la campagne, c'était en fermiers et en laboureurs, jamais en poëtes. La vie des champs consiste, pour le fils de famille de Plaute, à donner aux bœufs de son père leur ration de glands (2); pour le Ménédème de Térence, à bêcher du matin jusqu'au soir les terres de son domaine (3). Ce goût de l'agriculture est un trait spécial du génie romain; nous en retrouvons les traces dans le *Droit quiritaire* et la religion primitive de Rome. Alors, les dictateurs et les consuls poussaient eux-mêmes leur charrue. Pline l'Ancien regrettait vivement, sous l'empire, ces mœurs austères de la république qui formaient de bons citoyens (4). Mais ces habitants du Latium rustique, comme dit Horace, courbés sur leurs sillons, ne promenaient jamais leurs regards sur le tableau varié de la Nature. Ecoutez Caton recherchant quel est, pour une campagne, l'emplacement le plus favorable. Peu

(1) M. Egger, *Latini sermonis reliquiæ*, p. 143, 174, 195.
(2) *Truculentus*, acte 3, sc. 1.
(3) *Heautontimorumenos*, acte 1, sc. 1.
(4) *Hist. natur.*, liv. XVIII, chap. 4.

lui importent les pittoresques horizons où se complaira plus tard le voluptueux Pline le Jeune : pourvu que dans le voisinage il ait une bonne route, beaucoup d'eau, et une ville bien fortifiée, que la contrée soit salubre, et le domaine exposé au midi, le père de famille est satisfait (1). Après tout, quelles émotions poétiques attendrait-on de cet impitoyable propriétaire qui vendait ses esclaves et ses bœufs usés de travail, accablés de vieillesse, avec cette froide indifférence dont s'indignait le cœur compatissant du bon Plutarque (2)?

Lucrèce et Cicéron, élèves des Grecs, sont les premiers écrivains de Rome chez qui apparaisse le goût à la fois profond et délicat de la Nature.

Les circonstances politiques et la philosophie développèrent chez Lucrèce le sentiment de la Nature qui fut, avec la sombre mélancolie de l'Epicurien, toute la poésie de ce livre où ni la Providence, ni la religion, ni l'âme humaine spirituelle et libre, ni l'autre vie, sources fécondes de poésie, n'ont trouvé place. Lucrèce vécut à une des époques les plus malheureuses de l'histoire romaine. Tout enfant, il fut témoin des désastres de la guerre sociale : il vit Marius chassé de Rome par Sylla,

(1) M. Egger, *Latini sermonis reliquiæ*, p. 166.
(2) Plutarque, *Vie de Caton*.

et rentrant bientôt après, avec la guerre civile et les proscriptions. Cinq jours et cinq nuits on tua sans relâche, dans les rues, sur les chemins, au pied des autels. Marius mort et Sylla tout-puissant, le sang coula durant six mois en Italie. A Préneste, tout fut égorgé. On jeta au vent les cendres du vainqueur des Cimbres. Après la guerre civile, la guerre des esclaves, et Spartacus faisant trembler Rome. L'empire était au plus ambitieux et au plus criminel ; les institutions libres tombaient en dissolution ; la République allait mourir. Lucrèce, se détournant des affaires politiques, laissant la foule errer et se perdre « en cherchant le sentier de la vie (1), » se retire dans le temple serein de la sagesse. « O misérables esprits, ô cœurs aveugles des mortels, dans quelles ténèbres, dans quels dangers s'écoule cette existence (2). ! » Comme il est philosophe et disciple d'Epicure, il étudie les phénomènes et les lois du monde physique. Il est frappé sur-le-champ de l'universelle harmonie des forces de la Nature qui s'épanouissent sous la loi de l'amour éternel. Il invoque, à la première page de son poëme, la puissance de la vie, Vénus, la seule divinité en qui il ait foi. « C'est toi, déesse, que fuient les vents,

(1) *Lucrèce*, II, 10.
(2) Id., *Ibid.*, 14.

toi que fuient les nuages du ciel : pour toi la belle terre germe ses fleurs les plus suaves, pour toi sourit la haute mer et le ciel apaisé, tout rayonnant d'une pure lumière. Aux premières lueurs du jour printanier, à la première haleine de l'amoureux Zéphyr, les oiseaux de l'air annoncent les premiers ton approche, le cœur ému de ta puissance : puis les bêtes fauves bondissent dans les joyeux pâturages, et traversent les rivières rapides : domptée par tes charmes, toute la Nature animée te suit avec ardeur... Enfin, sur les mers et les montagnes, sur les fleuves, dans les nids d'oiseaux cachés sous le feuillage, tu verses à tous les êtres la flamme délicieuse de l'amour (1). »

Et le poëte, reportant sa pensée de cette harmonie du monde aux désordres et aux calamités qui l'entourent, supplie la déesse d'endormir sur terre et sur mer les dissensions armées, et de sauver Rome en lui donnant la paix.

Cette paix, qu'il ne peut rencontrer dans la vie civile, Lucrèce la demandera à la philosophie et à l'étude de la Nature. Le genre humain s'agite dans la souffrance et dans l'angoisse : il ressemble à ces enfants, qui, dans les ténèbres, sont

(1) *De natur. rer.*, liv. I, 6.

saisis d'une profonde terreur (1). Les superstitions, la crainte des dieux, la crainte de l'autre vie et de ses châtiments éternels, inspirent à l'homme une foi aveugle et une puérile épouvante. C'est de la religion que sont venus tous les maux qui accablent l'humanité. C'est le respect des dieux qui a fait commettre les plus grands crimes : c'est leur volonté, interprétée par un prophète menteur, qui a fait couler, sur les rivages de l'Aulide, le sang d'Iphigénie (2). Il faut dissiper tous ces fantômes, détruire toutes ces fausses croyances, et, par la recherche de la vérité, conduire l'humanité au bonheur et à la liberté. Les dieux n'existent pas, ou s'ils existent, étrangers au monde, sans besoin, sans amour, renfermés dans leur égoïsme, ils laissent l'homme vivre et mourir, loin de leurs regards, sans espoir de récompense, sans crainte de châtiment (3). L'âme n'est pas immortelle : si elle était immortelle, l'homme redoutrait-il ainsi l'heure de la mort (4)? La vengeance divine, les tourments de l'enfer, sont donc une illusion et un rêve. L'homme est aussi grand que les dieux dont il brave la colère, *nos exæquat*

(1) Liv. II, 54.
(2) I, 85.
(3) *Ibid.*, 58.
(4) III, 611.

victoria cœlo (1). La Nature seule existe d'une vie réelle, féconde, nécessaire; incessamment elle produit, sans s'épuiser jamais, les êtres les plus variés. Lucrèce assiste au spectacle de ce multiple enfantement de la Nature. La poésie égaie de ses plus fraîches couleurs les observations scientifiques de l'élève d'Epicure : « Souvent, sur la colline, tondant les gras pâturages, rampent les troupeaux qui portent laine, çà et là, où les appelle l'herbe étincelante de la jeune rosée; rassasiés, les agneaux jouent entre eux et se heurtent doucement le front : de loin ce tableau paraît confus. On dirait une blancheur éparse sur la verte colline (2). »

L'Epicurien, précurseur de Virgile, découvre chez les animaux une vague intelligence et une sensibilité cachée qui l'intéresse et l'émeut. « Souvent, au pied des images des Dieux, près des autels où fume l'encens, un veau est tombé en sacrifice, versant de sa poitrine une source brûlante de sang; mais la mère à qui on l'a ravi parcourt à grands pas les vertes campagnes..... Elle porte ses regards inquiets dans tous les lieux d'alentour, tâchant d'apercevoir quelque part le nourrisson

(1) I, 80. V. M. de Suckau, *De Lucretii metaphysica et morali doctrina*.

(2) Liv. II, 317.

qu'elle a perdu. Elle s'arrête au bord de la forêt ombreuse qu'elle remplit de ses plaintes. A chaque instant elle retourne examiner dans l'étable, uniquement occupée de ses regrets. Ni les tendres saules, ni les herbes ranimées par la rosée, ni les ruisseaux coulant à pleines rives, ne peuvent charmer son cœur ni détourner ses soucis : la vue des autres génisses qu'elle aperçoit dans les prairies ne peut faire allusion à ses yeux ni calmer sa douleur (1). »

Le philosophe est saisi d'admiration pour cette obéissance tranquille de la nature aux lois fatales qu'elle ne connaît pas. Pourquoi l'homme, perdu dans son immensité, et vivant de sa vie, n'y goûterait-il pas ce repos complet de l'âme et du corps, cette ataraxie, l'aspiration et l'espérance d'Epicure? N'est-il pas d'ailleurs l'enfant de la Nature, qui l'a produit après les fleurs, les arbres, les oiseaux; qui, pour lui, a fait couler le lait dans ses sillons maternels, *maternum nomen adepta* (2)? Il lui doit tout : elle lui a tout appris. En voyant le gland, tombé du chêne, germer un arbre nouveau, il a su confier à la terre les semences qui le nourrissent (3). Son premier chant a été l'imita-

(1) Liv. II, 352.
(2) Liv. V, v° 781 et suiv.; liv. II, 990.
(3) Liv. V, 1360.

tion des gazouillements d'oiseaux (1). Il a réglé ses travaux sur la marche vigilante du soleil et de la lune à travers le vaste temple du monde (2). Sans doute, la Nature ne refusera pas à son fils privilégié le bonheur que cherche partout Lucrèce. Un instant, l'épicurien se laisse aller à l'illusion. « Le zéphyr sifflant dans les roseaux sonores apprit aux hommes des forêts à enfler la paille du chalumeau; puis, peu à peu, ils jouèrent de doux refrains sur la flûte qui chante sous les doigts du musicien... Telles étaient les joies qui charmaient leur âme, avec une nourriture abondante : car alors toute chose plaît au cœur. Souvent, réunis, couchés dans les touffes de gazon, près d'un ruisseau, sous les branches d'un grand arbre, ils se trouvaient heureux, avec peu de richesses, surtout quand souriait un beau jour, et que la saison diaprait de fleurs les herbes verdoyantes. C'étaient alors des plaisanteries, des cris et de doux éclats de rire, sous l'inspiration de la muse champêtre (3). » Voilà une séduisante réminiscence de l'âge d'or, et comme un écho de Théocrite et d'Homère. Tous les bruits de la civilisation, le lointain murmure de Rome vient mourir auprès

(1) Liv. V, 1378.
(2) *Ibid.*, 1435.
(3) Liv. V, 1380 et suiv.

de cet asile champêtre : il y faut vivre, puisque c'est là qu'est la paix absolue. Mais l'élève d'Epicure ne peut s'arrêter à cette première impression. Vainement il a supprimé les dieux vengeurs et les supplices de l'autre vie. Il ne saurait nier les douleurs et les misères de cette vie terrestre. L'homme qui a souffert ici-bas n'a plus d'espérance, le criminel ne redoute plus de châtiments au delà du tombeau : le mal est donc, sur cette terre, la conséquence fatale d'une loi inévitable; il est sans remède et sans consolation. Cette grande poésie de Lucrèce, voluptueuse et sereine comme par éclairs, après avoir retenti comme un chant de victoire, prend le ton de la tristesse et du découragement. Non, la Nature ne donne pas le bonheur : non, elle n'est pas pour l'homme une mère, mais une marâtre. Ces pasteurs, habitants des bois, lorsqu'ils dorment dans leurs antres, sont attaqués par les bêtes féroces et les lions : déchirés, mutilés, ils s'enfuient sur les montagnes, perdant leur sang, et poussant des cris plaintifs. Ils couvrent leurs blessures d'une main tremblante, et meurent abandonnés, sans secours (1). En vain l'homme s'épuise sur le sein de la Nature : elle se refuse à ses efforts et ne produit

(1) Liv. V, 980 et suiv.

plus que des moissons stériles. « Alors, courbant la tête, le robuste laboureur soupire à la vue de son travail si souvent détruit, si souvent inutile, et, comparant le temps présent au temps passé, il envie le bonheur de son père (1). » L'homme est écrasé, anéanti, au milieu de ces phénomènes violents que Lucrèce décrit en maint endroit avec une savante et poétique précision. Le vent engouffre ses navires (2), les fleuves débordés brisent ses ponts (3); la trombe, comme une tempête aérienne, s'abat sur sa maison (4). En face de l'Etna déchaîné, il s'effraye, et se demande « quelles choses nouvelles prépare la Nature (5). » Sur l'Hélicon croît un arbre qui donne la mort à ceux qui respirent le parfum de ses fleurs (6). Des vapeurs mortelles, exhalées de la terre, répandent au loin la peste; et Lucrèce couronne son poëme en nous montrant, après Thucydide, l'impitoyable fléau dévastant Athènes et l'Attique (7).

Ainsi la Nature, si douce en apparence, est funeste à l'homme. Ses favoris sont les animaux,

(1) Liv. II, 1049.
(2) I, 273.
(3) *Ibid.*, 286.
(4) VI, 260.
(5) *Ibid.*, 645.
(6) *Ibid.*, 783.
(7) *Ibid.*, 1136.

qui croissent sans peine, sans souci de leur nourriture, à qui il ne faut ni hochet bruyant, ni nourrice au langage enfantin. Mais « l'enfant à sa naissance, comme le nautonnier jeté sur le rivage par les ondes en courroux, est étendu à terre, nu, ne parlant pas, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment où il aborde aux plages de la lumière, arraché du sein maternel par les efforts de la Nature : il remplit de vagissements lugubres le lieu où il vient de naître : douleur bien légitime ! Il lui reste à traverser un vie si durement affligée de maux (1) !.. » Cicéron, exprimant la même pensée que Lucrèce, mettait au moins dans l'homme, comme compensation à toutes ses misères, une divine étincelle d'intelligence et de génie (2).

Lucrèce, pour échapper à l'affligeant tableau des discordes intestines s'était réfugié dans la Nature. Sa philosophie l'empêcha d'y goûter le repos qu'il y cherchait. Cette heureuse fortune devait-elle échoir à Cicéron ?

Cicéron, grand citoyen, dévoué à la république, le seul homme politique honnête et désintéressé de son temps, mais âme un peu timide, in-

(1) Liv. v, 213.

(2) Cicéron, *Republ.*, liv. III ; Fragm. St-Augustin, liv. IV, *Contra Pelasgium*.

certaine, chancelante, au milieu des agitations civiles et des luttes ambitieuses où il était mêlé, et dont il finit par être la victime, aspira plus d'une fois à sortir des affaires publiques, pour se donner tout entier, dans le calme de la retraite, à ces recherches philosophiques qu'il aimait, et qu'il n'interrompit qu'au moment de mourir. C'est dans ses lettres intimes, à Atticus, à son frère, à Varron, que l'orateur laisse entrevoir ses secrets désirs. A Rome, auprès du forum, il se sent mal à l'aise : il lui faut le grand air et la liberté des champs ; sa maison du Palatin lui rappelle trop Clodius qui l'a renversée : il préfère ses villas de Tusculum, de Pouzzoles, de Cumes, de Pompeï. Dans la solitude, près des rivières, écrit-il à Atticus, il reprend quelque courage (1). A l'époque des fortes chaleurs il se reposera volontiers, à Arpinum, dans la campagne de son frère, donnant, pour se distraire, des conseils à l'architecte de Quintus. « Je n'ai jamais vu en été de plus frais ombrages; en bien des endroits l'eau coule à pleine source. Sais-tu que Cæsius est d'avis que tu arroseras facilement cinquante arpents de prairies ? Pour moi, ce qui est certain, c'est que tu auras la villa la plus agréable du monde, en y ajoutant un

(1) *Epist.*, liv. XIII, 6.

vivier, des jets d'eau, un lieu d'exercice, et un bouquet de bois (1). » Toutefois, du milieu des champs, Cicéron a sans cesse l'oreille et l'œil au guet du côté de Rome. Rome est le théâtre de ses anciens triomphes. Du fond de sa solitude, l'orateur inquiet songe parfois à rentrer dans cette ville agitée par les factions dont le tumulte le trouble, mais où il voudrait jouer le premier rôle. Le triumvirat se forme : le sénat succombe : la république est perdue. Cicéron, dans sa villa d'Antium, se console par l'étude de la philosophie. Mais l'augure Nepos va partir pour un voyage : qui le remplacera ? Cicéron accepterait de la main même des triumvirs la robe sacrée et le lituus augural.

Après la mort de Pompée, il revient à ses vieux compagnons, à ses chers livres : il attend Varron pour se consoler avec lui de leurs regrets communs, à Tusculum ou à Cumes, il ne voudrait pas à Rome (2). Il loue son ami de s'être retiré loin de la tempête pour se livrer à l'étude (3). Quand

(1) *Lettres à Quintus*, liv. III, 1.

(2) *Lettres*, liv. IX, 1. — V. *Lettres à Atticus*, liv. XII ; let. 9 : « Nihil hac solitudine jucundius... cætera noli putare amabiliora fieri posse villa, littore, prospectu maris. » Let. 15 : « ... Mane me in silvam abstrusi densam et asperam... nihil est mihi amicius solitudine.

(3) *Lettres*, liv. IX, 8.

pourront-ils tous deux, au sein de la république apaisée, poursuivre leurs travaux (1)? Car c'est là la préoccupation constante de Cicéron. Il ne vit pas dans ses villas en épicurien, à la façon d'Hortensius, dans ses domaines de Baule ou de Laurente : il n'arrose pas chaque jour son platane favori des vins les plus exquis de l'Italie. La Nature est pour l'orateur romain l'asile des hautes méditations : sous les beaux arbres de Tusculum, il s'entretient avec lui-même des plus grandes questions de la doctrine stoïcienne, le mépris de la douleur et de la mort, et la vertu. Parfois même les pages de l'écrivain consulaire se colorent des plus poétiques souvenirs de cette philosophie grecque qui était devenue comme la patrie de son intelligence. « Nous voici dans l'île, dit Quintus, au commencement du second livre des *Lois*. Est-il endroit plus agréable? Voyez cette pointe qui partage le Fibrène, dont les eaux, également divisées, arrosent les deux flancs de l'île, et, poussées d'un cours rapide, reviennent bien vite en un seul lit, n'embrassant que l'espace d'une petite palestre! Puis on dirait qu'il n'a eu d'autre soin que de nous faire une arène propre à la dispute; car il se précipite aussitôt dans le Liris. Là, tel

(1) *Epist.*, liv. IX, 8.

qu'un plébéien entré dans une famille patricienne, il perd son nom plus obscur, et il communique au Liris sa fraîcheur. Jamais, en effet, je n'ai touché rivière plus froide, et pourtant j'en ai visité un grand nombre. Je pourrais à peine essayer de mettre le pied à l'eau, comme fait Socrate dans le Phèdre de Platon (1). »

Mais la Nature n'a pas seulement des consolations pour l'homme d'Etat, des retraites silencieuses pour le philosophe. Quand arrive la vieillesse, et que le sage, résigné, au bout de sa carrière, s'apprête, pour remplir la loi de tous les êtres, « à tomber comme un fruit mûr, » c'est encore vers la Nature immortelle qu'il se tourne pour y couler ses derniers jours. Sur le point de quitter ce monde, après avoir déjà pris congé des fatigues et des honneurs de la vie civile, n'est-il pas bon qu'il dise adieu au printemps et au soleil, avant de remonter vers les demeures célestes? Les scènes riantes de la Nature inspirent une gaieté douce, tempérée, comme il convient à un vieillard, et les travaux de la campagne sont un salutaire exercice pour une activité mourante. Ce plaisir contemplatif est encore une jouissance, la dernière et la plus pure, à cet âge où l'on ne con-

(1) *De legibus*, liv. II, 3.

naît plus que par souvenir les plaisirs d'autrefois. Telles sont les pensées que développe avec un grave enjouement Caton l'Ancien, devant Lælius et Scipion, dans le *Dialogue de la vieillesse*, un des plus parfaits qui soient sortis de la plume de Cicéron. Quoi de plus attachant que de suivre, à chaque saison, les progrès de la semence, d'abord emprisonnée sous la terre, puis s'élevant peu à peu sur le sillon en brin d'herbe, bientôt en épi couronné de fleurs et de graines tour à tour, défendu par ses barbes contre le pillage des petits oiseaux? Certes, c'est une chose admirable que cette puissance de la Nature qui, d'un seul grain, fait sortir un germe, un arbuste, un grand arbre, chargé de fruits et de feuillage. Mais il faut aussi que l'homme vienne en aide à la Nature, en émondant tout ce luxe. Voyez la vigne : elle rampe volontiers, et pousse une véritable forêt de sarments. Le jardinier taillera les branches inutiles, en épargnant les bourgeons qui, s'ouvrant au printemps, laisseront poindre le raisin, tandis que les larges feuilles cacheront au soleil brûlant l'espérance de l'automne. Vous reconnaissez l'auteur du *De re rustica* à ces détails techniques d'occupations agricoles qui ne lui semblent pas méprisables, parce qu'elles sont utiles. Il est indispensable de fumer ses terres ; Hésiode n'en a rien dit,

mais Homère nous a montré Laërte bêchant lui-même et fumant son petit domaine, pour adoucir son chagrin. La campagne a d'autres agréments : les jardins, les vergers, les essaims d'abeilles, les fleurs aux mille nuances. « Que dirai-je des prés verts, de la beauté des arbres bien alignés, des plants de vignes et d'oliviers? Il faut en finir. Rien n'est plus profitable ni plus plaisant à l'œil qu'un champ bien cultivé : et la vieillesse, loin de nous priver de ce plaisir, nous y invite et nous y attire. Où donc, à cet âge, peut-on mieux se réchauffer au soleil, ou près du feu, ou bien se rafraîchir sous des ombrages plus salutaires, au bord de sources plus limpides (1)? »

Cicéron était déjà vieillissant, lorsqu'il écrivait ce dialogue pour Atticus, le compagnon fidèle de toute sa vie. « J'ai composé, dit-il, ce livre avec un certain charme, et il m'a fait aimer la vieillesse, dont, tous les deux, nous approchons (2). » Les sentiments exprimés par Caton dans ce beau langage, que ne parlait pas sans doute le contemporain de Plaute, sont donc les sentiments mêmes de Cicéron. Souvent ce n'est plus Caton, c'est Cicéron qui parle : « O jour fortuné! où je partirai pour l'assemblée et la patrie des âmes divines, où

(1) *Traité de la vieillesse*, 16.
(2) *Ibid.*, 1.

je sortirai de cette foule et de cette fange (1)! » En attendant l'heure de la délivrance, il se réservait quelques années, comme Caton, loin des bruits du forum, dans la paix de la Nature. Semblable à ce voyageur de Platon, assailli par la tempête, qui se met à l'abri, derrière un petit mur, le philosophe romain, au fond de sa retraite, se fût préparé à sa fin « avec une conscience tranquille et remplie des plus belles espérances (2). » Mais ce beau rêve ne devait pas s'accomplir. Bientôt après, trahi par Octave, dont il avait commencé la fortune, proscrit par Antoine, Cicéron périt, plus noblement que Lucrèce, qui se donna la mort.

Ainsi, ces deux hommes, à la même époque, sous l'empire d'idées analogues, avaient demandé à la Nature le bonheur que Rome leur refusait. Ils ne purent l'y rencontrer : Lucrèce, par une conséquence logique de sa philosophie, qui lui montrait ce monde comme le séjour de la douleur, et la mort, ou plutôt le néant, comme le lieu du repos absolu; et Cicéron, parce que le temps lui manqua. Dans l'un et l'autre, le sentiment de la Nature, éclairé par les circonstances qui le produisirent, est d'une véritable originalité. « L'homme,

(1) *Traité de la vieillesse*, 23.
(2) Platon, *République*, liv. VI.

disait un écrivain à qui aussi le temps a manqué, M. Hippolyte Rigault, l'homme qui aime la Nature d'un amour achevé, c'est le sage d'un âge mûr, qui a beaucoup vécu de la vie des idées, qui a vu succomber celles qu'il aimait le plus, et qui demande au silence d'une campagne solitaire l'oubli des maux amers de la société. C'est Cicéron à Tusculum, plaignant Rome asservie, et comparant son déclin orageux au soleil qu'il voit à l'horizon se coucher lentement dans un lit de nuages. » « En nos temps, écrivait ce grand homme, les hommes nous ont appris à leur préférer les choses et la Nature (1). »

(1) *Conversations littéraires et morales*, Du sentiment de la Nature.

CHAPITRE II.

VIRGILE.

Lucrèce et Cicéron, dans les dernières années de la République, ont cherché le repos sous l'influence morale de la Nature. Auguste, maître du monde qu'il veut pacifier, songe à remettre en honneur cette vie des champs qui a été la vie des premiers Romains, et qui, attachant l'homme à la terre qu'il cultive, l'écarte des luttes de la place publique. Calmer l'État en calmant les âmes, tel fut le grand dessein du neveu de César. Pour l'accomplir, il lui fallait un poëte qui, aimant ardemment la Nature, la fît aimer au peuple romain. C'est à Virgile qu'Auguste confia cette importante mission.

Virgile naquit sous le ciel fréquemment voilé de Mantoue, au milieu de ces prairies brumeuses, dans cette contrée que Dante a dépeinte d'un mot, *impaluda* (1). Il grandit et vécut à la campagne.

(1) M. Ampère, *Grèce, Rome et Dante*, p. 319.

Les vétérans d'Octave l'ayant dépossédé de ses champs, il écrivit quelques beaux vers, et rentra dans son domaine. « Je crois être dans le vrai, dit M. Sainte-Beuve, en insistant sur cette médiocrité de fortune et de condition rurale dans laquelle était né Virgile, médiocrité, ai-je dit, qui rend tout mieux senti et plus cher, parce qu'on y touche à chaque instant la limite, parce qu'on y a toujours présent le moment où l'on a acquis, et celui où l'on peut tout perdre; non que je prétende que les grands et les riches ne tiennent pas également à leurs vastes propriétés, à leurs forêts, leurs chasses, leurs parcs et châteaux; mais ils y tiennent moins tendrement, en quelque sorte, que le pauvre ou modeste possesseur d'un enclos où il a mis de ses sueurs, et qui y a compté les ceps et les pommiers; qui a presque compté, à l'avance, à chaque récolte, ses pommes, ses grappes de raisin bientôt mûres, et qui sait le nombre de ses essaims. Que sera-ce donc si ce possesseur et ce fils de la maison est, à la fois, un rêveur, un poëte, un amant; s'il a mis de son âme et de sa pensée, et de ses plus précoces souvenirs sous chacun de ces hêtres, et jusque dans le murmure de chaque ombrage? Ce petit domaine de Virgile, qui s'étendait entre les collines et les marécages, avec ses fraîcheurs et ses sources, ses étangs et

ses cygnes, ses abeilles dans la haie de saules, nous le voyons d'ici, nous l'aimons comme lui ; nous nous écrions avec lui, dans un même déchirement, quand il s'est vu en danger de le perdre, *Barbarus has segetes* (1) ! » — L'âme de Virgile fut longuement et douloureusement ébranlée : il se plaint fréquemment lui-même dans les plaintes de ses bergers. Devait-il jamais revoir son « petit royaume, » son pauvre toit de chaume et son champ de blé ? A quoi bon ces poiriers qu'il a greffés, ces vignes qu'il a alignées ? « Allez, troupeau autrefois si heureux, allez, mes chères petites chèvres ; je ne vous verrai plus, couché sur l'herbe d'une grotte, suspendues là-bas aux buissons des rochers. Je ne chanterai plus de chansons ; je ne vous conduirai plus, mes chèvres, brouter le cytise en fleurs et les feuilles du saule amer (2). » Virgile regrettait ainsi ses campagnes comme l'unique séjour où il pût goûter la paix heureuse. Il admirait Rome sans l'aimer. Il y redoutait non-seulement, comme Horace, les importuns, mais plus encore la vue des désordres et des misères dont le tableau avait tant affligé Cicéron et Lucrèce. Virgile, l'âme la plus pure de la terre, suivant la parole d'Ho-

(1) M. Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile*, p. 43.
(2) *Eglog.*, I, 75.

race (1), était de ces hommes dont l'esprit est si plein de délicate pudeur qu'ils ne se sentent à l'aise qu'au milieu des plus honnêtes gens. Il était si timide qu'il n'osait s'aventurer dans les rues populeuses, de crainte d'être reconnu et salué comme le prince des poëtes. Il pensait que dans les champs s'étaient réfugiées les austères vertus du vieux peuple romain, et il chantait la vie du laboureur que le luxe n'a point corrompu, que les soucis ne troublent pas dans son sommeil, sous les hauts arbres, aux mugissements lointains de ses bœufs. « O trop heureux laboureurs! » s'écrie le poëte (2), et saisi d'enthousiasme pour cette douce existence que rien n'attriste, où tout sourit, Virgile souhaite seulement de se plaire aux champs, aux ruisseaux qui arrosent les vallées, d'aimer, sans ambition, les fleuves et les forêts. Il songe, en pieux disciple d'Homère, aux solitudes et au ciel de la Grèce. « Où êtes-vous, campagnes, collines du Sperchius, Taygète où dansent les vierges de Laconie? Oh! portez, portez-moi aux frais vallons de l'Hémus, à l'ombre épaisse de leurs grands arbres (3)! » La Fontaine exprimait le même sentiment dans des vers

(1) Horace, *Sat.*, liv. I, v, v. 41.
(2) *Géorg.*, liv. II, v. 458.
(3) *Ibid.*, v. 486.

non moins harmonieux que ceux des *Géorgiques :*

> Solitude où je sens une douceur secrète,
> Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
> Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le frais?
> Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?

Tel était, dans sa poétique simplicité, le *Hoc erat in votis* du plus beau génie de Rome. A d'autres les villas, et les joies du festin, et les plaisirs entrecoupés de sommeil, tout le bonheur, en un mot, de Tibulle et d'Horace; à Virgile la longue et solitaire contemplation de la campagne, le commerce intime, les mystérieux entretiens. Ses jours s'écoulent à rêver. La rêverie est le repos des âmes souffrantes qui, oubliant peu à peu les maux de la société et leurs propres maux, s'abandonnent au courant paisible de pensées nouvelles, inspirées par le spectacle harmonieux du monde. Mais l'artiste ne saurait tout à fait remplacer l'homme; les émotions du poëte se ressentent toujours des douleurs passées, et le rêveur se plaît aux impressions qui lui laissent encore entrevoir, comme en les voilant, ses plus pénibles souvenirs. Comme il se fuit et se recherche lui-même tout à la fois, il aime à contempler les scènes de la Nature dont la paix contraste avec les agitations de sa vie antérieure, dont la

douceur mélancolique lui semble un reflet de sa propre tristesse. Seul, dans ses calmes campagnes, la pensée assoupie plutôt que distraite par le bourdonnement monotone des abeilles (1), Virgile suit du regard les jeux variés de la lumière, surtout à l'heure où les voix de la Nature s'éteignent par degrés, à mesure que les ombres du soir, descendant des collines, s'allongent dans la vallée, et que les toits des hameaux s'effacent au loin sous la fumée bleuâtre (2). Puis la lune se lève, « au sein du silence ami (3) », et le poëte s'enfonce dans la forêt, par les sentiers éclairés de lueurs douteuses, à travers les arbres qui ont perdu leurs riches couleurs, dans la nuit sombre (4).

Mais Virgile ne s'arrête pas à cette contemplation rêveuse de la Nature. Il est conduit par elle aux réflexions et aux recherches philosophiques, et la philosophie le ramène à son tour à la poésie.

Ce bel univers, si régulièrement organisé, avec ses révolutions prévues à l'avance, ses astres qui suivent, sans s'égarer jamais, leur route éternelle,

(1) *Eglog.*, I, v. 56.
(2) *Eglog.*, I, 83; II, 68.
(3) *Enéide*, liv. II, v. 255.
(4) *Enéide*, liv. VI, v. 270.

d'où vient-il ? Cette vie universelle qui anime la Nature, qui se déploie, intarissable et féconde, dans tous les êtres, et dont le poëte écoute l'immense et incessant murmure, quelle est son origine, sa source sublime ? Est-ce, comme le veut Epicure, du concours fortuit des atomes, semences aveugles des choses, qu'est sorti le monde (1) ? Mais un principe dénué d'intelligence pourrait-il produire l'intelligence répandue dans toute la Nature ? Virgile, dans le plan des *Géorgiques*, suit les progrès continus de l'intelligence à travers l'échelle infinie des êtres créés. Il la signale, encore vague, dans le brin d'herbe qui ose confier un jeune soleil d'avril sa frêle existence (2), de plus en plus vive chez les animaux que l'homme perfectionne par l'éducation (3), complète enfin chez les abeilles qui vivent en société, se donnent des lois et des chefs, combattent, « animées d'un grand courage dans leur petite poitrine (4) », pour l'indépendance de leur cité; ouvrières ailées qui bâtissent en commun, durant les beaux jours, des palais merveilleux, pour abriter pendant l'hiver la république endormie. L'abeille porte en soi

(1) *Eglog.*, VI, 31.
(2) *Géorg.*, II, 332.
(3) *Géorg.*, ch. III.
(4) *Géorg.*, IV. 83.

une étincelle de l'intelligence divine (1) : l'esprit est partout dans la Nature; c'est l'âme qui donne la vie au monde, c'est la pensée qui donne le mouvement à la matière : *Mens agitat molem* (2).

Mais cette flamme intérieure et vivante, cette âme de la Nature, réminiscence philosophique de Zénon, n'est pas seulement une source d'intelligence où tous les êtres puisent, à des degrés différents, du brin d'herbe à l'abeille, la conscience de moins en moins obscure de leur existence et de leur activité : c'est encore une source immense de sympathie, de sensibilité et d'amour. Les fleurs, les insectes, les animaux, compagnons et serviteurs de l'homme, les oiseaux, souffrent, se réjouissent, regrettent et pleurent. Ces frêles et charmantes créatures, attachées à la terre, pour qui une touffe d'herbe ou une branche d'arbre est le monde entier, le berceau et la tombe ; ces robustes et patients quadrupèdes, infatigables travailleurs, éprouvent les mêmes émotions, ressentent les mêmes douleurs que l'homme. Le cerf de Tyrrhée, blessé à mort, se couche, en gémissant comme un suppliant, dans l'étable accoutumée (3). Le

(1) *Géorg.*, IV, 220.
(2) *Enéide*, liv. VI, v. 727.
(3) *Enéide*, VII, 500.

cheval de guerre, en deuil, sans ornements, marche aux funérailles de son maître, le visage couvert de larmes (1). Un taureau expire sur le sillon : l'autre, seul avec le laboureur, revient tout affligé de la mort de son frère (2). « Sous l'ombre d'un peuplier la triste Philomèle se lamente sur ses enfants qu'elle a perdus; le paysan cruel, épiant la couvée, a arraché du nid les petits encore sans plumes : et la mère pleure la nuit; sans cesse, sur la branche, elle répète son chant de deuil, et la campagne retentit au loin de sa douleur (3). »

Virgile est témoin de toutes ces souffrances : il écoute toutes ces voix plaintives : son âme ressent le contre-coup de toutes ces émotions. Il a pour la Nature un amour et une pitié sans bornes. Qu'un peu d'herbe se déssèche en été, faute de quelques gouttes d'eau (4); qu'une belle fleur de pourpre, coupée par la charrue, languisse et meure; qu'un pavot incline sur sa tige brisée sa tête alourdie par la pluie (5); le poëte éprouve, pour ces obscures infortunes, la compassion la

(1) *Énéide*, XI, 89.
(2) *Géorg.*, III, 515.
(3) *Ibid.*, IV, 511.
(4) *Eglog.*, VII, 57.
(5) *Enéide*, IX, 436.

plus tendre. C'est là au fond le génie même de Virgile : *Sunt lacrimæ rerum* (1). Ce don des larmes, cette charité du cœur, cette sympathie pour tous les êtres faibles et opprimés, en ont fait le poëte le plus chrétien de l'antiquité. Dans l'*Enfer* du Dante, à côté de l'ardent Florentin préoccupé de ses haines et de ses vengeances patriotiques, Virgile représente la douceur et la pitié de l'Évangile. On dirait qu'un rayon de mansuétude et d'espérance s'est glissé dans le royaume du désespoir éternel. Cet amour de la Nature et de l'humanité inspire au poëte les images les plus touchantes. Si l'on dépose sur le bûcher entrelacé de feuillage le corps charmant du jeune Pallas, il songe à la fleur de violette ou d'hyacinthe qu'une jeune fille vient de cueillir, brillante encore de ses douces couleurs, mais arrachée du sein maternel de la terre, et près de mourir (1). Sa compassion pour les animaux, « frères inférieurs de l'homme, » est infinie. Je ne connais que La Fontaine qui puisse sur ce point être comparé à Virgile. Le fabuliste suivit un soir les funérailles d'une fourmi, comme un parent : le poëte romain chanta la mort d'un moucheron, sans oublier l'épitaphe de l'humble

(1) M. de Lamennais disait : « Un passereau qui meurt me touche autant qu'un empire qui tombe »

(2) *Enéide*, liv. XI, v. 68.

insecte : « Petit moucheron, le berger à qui tu as sauvé la vie, reconnaissant, a confié tes dépouilles à cette tombe. » Il raconte la peste des animaux avec une tristesse sympathique que n'avait pas Lucrèce, en racontant la peste d'Athènes. Il s'attache moins à la description physiologique de la maladie qu'aux derniers sentiments, aux dernières pensées des victimes. Est-ce La Fontaine, est-ce Virgile que nous entendons ?

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ;
On n'en voyait pas d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Plus d'amour, partant plus de joie (1).

« Le coursier vainqueur, oubliant ses travaux et les pâturages, tombe et s'éloigne des fontaines..... Ni les ombres des hautes forêts, ni les douces prairies ne peuvent charmer leur cœur, ni le ruisseau qui roule dans les rochers, et fuit, plus pur que le cristal, à travers la vallée..... Leur tête appesantie s'incline vers la terre. A quoi leur servent à présent leurs travaux et leurs bienfaits ? A quoi bon ces sillons qu'ils ont creusés, si péniblement, dans les campagnes ? Et pourtant, ni

(1) La Fontaine, *Fables*, liv. VII, 1.

le Massique, liqueur de Bacchus, ni les mets recherchés n'ont pu leur nuire. Ils se nourrissent de feuillage et d'herbe tendre, ils s'abreuvent aux sources vives et aux fleuves rapides, et les soucis ne troublent pas la paix de leur sommeil (1). »

Ainsi, Virgile, vivant au milieu des calamités du monde, retrouve dans la Nature cette loi mystérieuse et fatale de la souffrance et de la mort qui pèse sur l'humanité. Ici, la proscription, la guerre, la tyrannie, la servitude et l'exil : là, l'hiver, l'orage qui détruit les moissons, la grêle qui ravage le raisin dans sa fleur (2); toutes les grâces, tous les enchantements de la Nature qui s'évanouissent aux premiers frimas; les feuilles des bois qui se flétrissent et jonchent la terre humide, tandis que les oiseaux, glissant en longue file sous les nuées grises, prennent leur volée, avec des chants d'adieu, vers un ciel plus heureux (3).

Un des plus illustres contemporains de Virgile, Tite-Live, détournant les yeux de l'histoire contemporaine, si remplie d'affligeants souvenirs, avait demandé à l'histoire glorieuse de la République des consolations et des enseignements. « Pour moi, dit-il dans cette préface qui ou-

(1) Virgile, *Géorg.*, liv. III, v. 479 et suiv.

(2) *Géorg.*, liv. I, v. 448.

(3) *Enéide*, liv. VI, v. 309.

vre le récit des victoires romaines, en dressant un arc de triomphe au peuple-roi (1), je chercherai dans mon travail encore une récompense, celle de m'éloigner, tant qu'il durera, des maux que notre siècle a vus si longtemps, tandis que mon esprit s'attachera à ces âges antiques. » Virgile remonte, comme Tite-Live, au berceau de Rome, mais il ne peut faire passer dans son âme cette sérénité qu'il répand sur le front tranquille du vieil Evandre. C'est le génie le plus tendre et le plus mélancolique du monde ancien. Il n'est pas surprenant que, dans leur tristesse mystique, les hommes du moyen âge l'aient vénéré comme un précurseur. Tous ses sentiments respirent la même pitié douloureuse. Chez lui, la poésie de la Nature rappelle le tableau qu'il a tracé du rivage de Sicile, où les femmes troyennes, assises toutes ensemble sur la grève déserte, découragées et lassées, regardent en pleurant la grande mer immense.

(1) M. Taine, *Essai sur Tite-Live*, p. 38.

CHAPITRE III.

LE SIÈCLE D'AUGUSTE ET LES ÉPICURIENS. — HORACE.

Lorsque Auguste, mettant fin aux troubles de l'empire, eût fermé les portes du temple de Janus, les poëtes, que n'inquiétaient plus le tumulte et les dangers de la guerre civile, saluèrent avec reconnaissance cette dictature nouvelle qui donnait la paix à Rome en échange de la liberté. Au premier rang, étaient les épicuriens, qui aimaient peu le bruit des armes. Ces épicuriens ne ressemblaient guère à Lucrèce, ne se souciant ni de la métaphysique, ni de la physique d'Epicure, ayant pour toute philosophie de vivre conformément à la Nature, non pas dans ce repos inaltérable de l'âme et du corps recommandé par le maître, mais au milieu des plus séduisants plaisirs et des jouissances de l'esprit. Car c'était une tradition reçue des Grecs et soigneusement conservée de mêler toujours aux voluptés des sens ces habitudes d'art et de poésie qui tempèrent, par un reflet d'élégance, les vulgaires enivrements. De

même qu'ils ne versaient leur Falerne que dans des coupes finement ciselées, accoudés sur un lit d'ivoire, chef-d'œuvre de quelque artiste de Corinthe ou d'Athènes, ils recherchaient, pour y cacher leurs loisirs, la tranquillité de la campagne, dont les paisibles tableaux étaient bien en harmonie avec leurs paisibles désirs et leurs molles passions. Déjà, au temps de Lucrèce, Catulle avait eu ce goût de la Nature. Il saluait le printemps, saison des longues promenades, qui lui ramenait, par tous les sentiers, la société de ses amis, dans son petit domaine de Sabine (1). C'est là qu'il respirait un air salubre, qui rendait la santé à son corps fatigué par des festins trop somptueux (2). Catulle aimait cette humble villa, entourée de marais, avec son toit couvert de joncs, et son jardin, où poussaient en abondance les violettes, les pavots et les citrouilles, où les pommiers odorants, la vigne et l'olivier ombrageaient la statue rustique du dieu Priape (3). Parfois aussi, sur les bords du lac de Garde, auprès duquel il était né (4), le poëte, libre de tout souci, revenait jouir d'un repos qui était pour lui le parfait bonheur.

(1) Catulle, 46.
(2) *Id.*, 44.
(3) *Id.*, 18, 19, 20.
(4) A Vérone.

Ainsi le sentiment de la Nature va perdre à la fois cette grandeur que lui avaient donnée Lucrèce et Cicéron, et cette pureté religieuse que lui avait donnée Virgile. La décadence de la poésie commence quand la moralité des poëtes diminue. C'est à des hommes de plaisir que nous avons affaire. Si nous mettons à part Horace, qui avait l'âme élevée, le goût de la réflexion et de l'étude, nous ne trouvons, chez les poëtes élégiaques du temps, qu'une gracieuse frivolité.

La Nature, en effet, n'est pas seulement pour Horace, comme pour ses contemporains, le lieu le plus favorable aux plaisirs. Sans doute le poëte qui se confesse quelque part, avec une franche bonhomie, de retomber maintes fois dans les préceptes d'Aristippe (1), aime assez, sur le gazon, à l'ombre des peupliers, au bord d'une eau fugitive, à faire couler à longs flots le plus vieux Falerne (2). Il couronnera de roses ses cheveux blancs, en compagnie de Quinctius, et songeant même à Lydé, il dira à son esclave : « Cours, enfant, qu'elle se hâte, qu'elle vienne avec sa lyre d'ivoire, les cheveux relevés par un simple nœud, à la manière des filles de Sparte (3) ! » Mais Horace aime

(1) Horace, *Epit.*, liv. I, v. 18.
(2) *Odes*, liv. II, 3.
(3) Ibid., *Ibid.*, 11.

surtout la campagne parce qu'il y est seul et libre, pour penser, dormir et rêver tout à son aise. Ce petit homme charmant, comme l'appelle M. Sainte-Beuve (1), a l'esprit le plus délicat du monde, et des goûts vraiment aristocratiques. Il a peu de sympathie pour la foule dont la grossièreté le blesse, et dans les forêts, avec le chœur des Muses, il est loin du peuple, et il est heureux (2). Le bruit, le mouvement de Rome lui causent de l'embarras. S'il sort dans la rue, des maçons, un convoi funèbre ou un chien enragé lui barrent le chemin (3). Un plus grand malheur est de rencontrer un fâcheux, bavard et poëte, qui a quelque tirade à débiter, ou un procès où il vous prie de l'assister (4). « Les poëtes aiment les bois et fuient le fracas des villes... et tu veux que je chante au milieu du bruit dont Rome retentit nuit et jour (5) ! » Et puis, dans la solitude, Horace dépend moins de Mécène qui est bien son ami, mais aussi son patron, exigeant parfois, et ne craignant pas de rappeler le poëte à Rome au temps des chaleurs et des fièvres : Horace préfère

(1) *Etude sur Horace*, p. 456 de l'*Etude sur Virgile*.
(2) *Odes*, liv. I, 1.
(3) *Epit.*, liv. II, 2, 72.
(4) *Satir.*, liv. I, 9.
(5) *Epit.*, liv. II, 2, 77.

passer l'hiver, en se soignant, au bord de la mer, et retourner vers Mécène au printemps, avec la première hirondelle (1). Sa liberté est son bien le plus cher. N'est-il pas l'abeille du mont Matinus, butinant sur les touffes de thym, çà et là, à sa fantaisie, dans les bois de Tibur (2)? Horace ne peut comprendre qu'on ait du plaisir à vivre à la ville. Il voudrait convertir Aristius, un citadin, à sa passion pour les champs. « Est-il un lieu où l'envie trouble moins le repos et le sommeil? Les fleurs des champs flattent-elles moins la vue et l'odorat que les marbres parfumés de vos monuments? L'eau qui, dans vos rues, s'efforce de rompre les canaux de plomb où elle est emprisonnée, est-elle plus fraîche et plus pure que celle qui suit avec un doux murmure la pente naturelle d'un ruisseau (3)? »

Passe encore pour Aristius, qui est du beau monde; mais son fermier, un paysan, n'a-t-il pas mauvaise grâce à soupirer après la ville? Pourquoi ce campagnard méprise-t-il son petit village, composé de cinq feux seulement, où son maître vient avec tant de bonheur oublier Rome? Il est donc vrai que nul, ici-bas, n'est content de

(1) *Epit.*, liv. I, 7, 13.
(2) *Odes*, liv. IV, 2.
(3) *Epit.*, liv. I, 10, v. 18.

sa fortune, et que « le bœuf paresseux désire porter la selle, et le cheval tirer la charrue (1). » Pour Horace, ses vœux sont modestes. Ce poëte monarchique, aimé d'Auguste, ne fut jamais riche; il se contentait de l'*aurea mediocritas,* « un morceau de champ, avec un jardin, et une source d'eau vive auprès de la maison; enfin, un coin de forêt (2). » Il n'eut jamais qu'une seule petite campagne, près du mont Lucrétile, dans la vallée de la Digence (3). « Figurez-vous une chaîne de montagnes, entrecoupée seulement par une vallée pleine de fraîcheur; à droite, le soleil l'éclaire à son lever; à gauche, il la colore de ses mourantes clartés. Si le climat est délicieux, il n'est pas moins fertile. Les buissons mêmes sont chargés de prunes ou de cornouilles; les chênes et les hêtres offrent au troupeau une abondante nourriture, au maître, un ombrage épais. On croirait qu'on y a transporté toute la verdure de Tarente. Une fontaine, j'ai presque dit un ruisseau, plus fraîche, plus

(1) *Epit.*, liv. I, 14, v. 43.

(2) *Satir.*, liv. II, 6, v. 1.

(3) M. Patin, dans sa spirituelle *Etude sur Horace*, donne au poëte un second domaine, à Tibur. L'abbé de Chaupy, qui adorait Horace, fit exprès, à cheval, le voyage d'Italie, et démontra en trois gros in-octavo que la campagne d'Ustica avait seule appartenu au favori d'Auguste : « Adhuc sub judice lis est. »

pure que les eaux dont l'Hèbre, en serpentant, arrose la Thrace, roule ses flots merveilleux pour les maux de tête et les douleurs d'estomac. Voilà l'agréable et délicieuse retraite qui protége votre ami contre les malignes influences de septembre (1). » Dans cette villa, si peu fastueuse, le poëte menait la vie la plus simple, à laquelle Marcus Caton n'eût rien trouvé à reprendre, lui qui, suivant Plutarque (2), faisait, à la campagne, meilleure chère qu'à Rome : « Une table frugale : le menu qu'il offre à Mécène découragerait les moins gourmets de lui demander à déjeuner; du vin médiocre : il n'en buvait de bon qu'au bord de la mer, par raison de santé, comme chez nous les malades boivent du bordeaux; une vaisselle plus que modeste, un équipage de voyage des moins compliqués; car il se compose d'un mulet qui porte à la fois le maître et le bagage; enfin, quant à la maison de campagne elle-même, ce n'était rien moins qu'un palais (3). » Mais aussi, quelle tendresse pour cette humble retraite! « O ma maison des champs! quand vous reverrai-je? Quand pourrai-je, dans cet heureux asile, passant tour à tour de la lecture des Anciens aux dou-

(1) Horace, *Epit.*, liv. I, 16, v. 5 et suiv.

(2) Plutarque, *Vie de Caton*.

(3) Hip. Rigault, *Etude sur Horace*, p. 35.

ceurs de l'oisiveté et d'un tranquille sommeil, oublier toutes les tracasseries de cette vie agitée et tumultueuse (1). » Oublier et être oublié, voilà ce qu'Horace cherche dans la Nature. Il faut au poëte un rayon de soleil pour sa santé maladive (2), un filet d'eau courante, entre des pierres vêtues de mousse, dont le bruissement porte à dormir, dont le mouvement provoque la rêverie. Il pense comme l'écrivain genevois : « C'est là, au fond, le charme des ruisseaux : ils ont le mouvement, ils ont les accidents de la vie; ils passent, ils fuient comme nos jours : à quelque distance, nous les perdons de vue, mais nous les sentons fuir encore, fuir plus loin, fuir toujours, baigner de nouvelles rives, tantôt ingrates, tantôt verdoyantes, pour s'aller mêler sans s'y perdre au grand réservoir qui appelle à lui toutes les eaux du monde (3). » Enfin, à cet esprit choisi, il faut la douce compagnie des beaux livres. Volontiers il dirait comme notre bon Montaigne : « Chez moi, je me détourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où, tout d'une main, je commande mon ménage : je suis sur l'entrée, et vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des mem-

(1) *Sat.*, liv. II, 6, v. 60.
(2) *Epit.*, liv. I, 20, v. 24.
(3) Toppfer, *Presbytère*, lettre 82.

bres de ma maison. Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces descousues; tantôt je resve, tantôt j'enregistre, et dicte, en me promenant, mes songes que voicy (1). »

Tibulle, contemporain des derniers déchirements de la république, s'indigne contre le premier homme qui, portant une épée, alluma la première guerre. La soif de l'or a été la cause de tous ces désordres, et le monde était en paix lorsque chacun s'endormait, exempt d'ambition, au milieu de ses brebis (2). C'est dans les champs qu'est le bonheur. « Je célèbre la campagne et les dieux de la campagne » dit le poëte (3), et il rappelle, à l'exemple de Lucrèce, l'éducation de l'humanité aux leçons bienfaisantes de la Nature : les vergers plantés, les ruisseaux conduits dans les jardins, les moissons pareilles « à la blonde chevelure de la terre, » et l'abeille diligente rentrant à la ruche chargée de la dépouille des fleurs (4). Mais Tibulle n'a pas, comme Lucrèce, ces amers retours sur la tyrannie de la Nature. Il porte un esprit moins chagrin, et s'accommode

(1) Montaigne, *Essais*, liv. III, chap. 3.
(2) Tibulle, liv. I, *Eleg.*, 10.
(3) Liv. II, *Eleg.*, 1, v. 37.
(4) *Ibid.*, *ibid.*, v. 43 et suiv.

volontiers des douceurs de la solitude. Peu lui importe la pauvreté : pourvu que le feu brûle assidûment dans son foyer, il est content : il soignera bien lui-même ses vignes et ses arbres fruitiers : il goûtera un sommeil plus agréable au bruit de la pluie ou des vents (1). Et puis Délie partagera sa retraite et lui fera trouver plus de charme à la vie champêtre : près d'elle il se plairait à atteler ses bœufs et à paître ses troupeaux sur un côteau solitaire (2). Malheureusement ce ne fut qu'un beau songe que dissipa l'infidélité de Délie. Tibulle redit à sa maîtresse quelles espérances il avait caressées. « Je vivrai aux champs, et ma Délie sera là pour veiller aux moissons... Elle conduira toute la maison, et j'aimerai à n'être plus rien chez moi. Ici viendra notre cher Messala et Délie lui cueillera les meilleurs fruits à ses arbres de choix (3). » Délie perdue, Tibulle se consola avec Néére. Il mourut jeune et sentit approcher sa fin. Il adressa, dans une élégie touchante, ses adieux à ses compagnons de plaisir. « Vivez heureux, vivez et ne m'oubliez pas. » Il regrette de mourir avant le temps. « Faut-il priver la vigne de la grappe naissante, et arracher le jeune

(1) Liv. 1, *Eleg.*, 1.
(2) *Ibid.*, *Eleg.*, 2, v. 71.
(3) Liv. 1, *Eleg*, 5, v. 21 et suiv.

fruit à la branche ? » Il semble aussi, dans les premiers vers, pleurer la Nature, ces fraîches eaux d'Etrurie et de Baïes qui retiennent ses amis, et ces fleurs du printemps qu'il ne reverra plus (1).

Properce associe, comme Tibulle, la Nature à ses amours. Cynthie se retire-t-elle de Rome, bien malgré lui, il l'en félicite néanmoins, car « les chastes campagnes » le rassurent à l'endroit des prétendants et des rivaux. « Tu seras seule, Cynthie, et tu ne verras que les montagnes, le troupeau et le petit champ du pauvre laboureur. Là-bas, point de jeux séducteurs... Chaque jour tu regarderas les bœufs creuser leur sillon. » Properce se prépare à rejoindre Cynthie. Il chassera, non pas aux lions ni aux sangliers, mais aux lièvres, tout humblement, et tendra des piéges aux oiseaux (2). Le poëte n'a pas une égale confiance en toutes les contrées. Si sa maîtresse séjourne trop longtemps sous le ciel corrupteur de Baïes, il s'empresse de la rappeler à lui, avec des paroles de malédiction pour le voluptueux rivage où s'attarde Cynthie (3). Un jour, celle-ci l'abandonne, et la Nature entière n'est plus pour Properce qu'un vaste désert où il vient cacher sa dou-

(1) Liv. III, *Eleg.*, 5.
(2) Properce, liv. II, *Eleg.* 15.
(3) Liv. I, *Eleg.*, 11.

leur. Il adresse ses lamentations aux rochers, il prend les hêtres et les pins à témoin de son amour : combien de fois n'a-t-il pas appelé Cynthie sous leur ombrage, et gravé sur leur écorce le nom chéri de l'infidèle (1)? Mais Properce eut aussi, touchant la Nature, de plus nobles préoccupations. Il se promettait d'étudier dans la vieillesse, qu'il ne devait pas atteindre, les lois de l'univers. « Alors, dit-il, je pénétrerai les secrets de la Nature, et je saurai quel Dieu, par sa sagesse, gouverne ce vaste monde (2). » Puis il énumère les plus mystérieux phénomènes de la terre et du ciel, sujet de ses méditations futures. Ici l'épicurien s'est souvenu de Lucrèce, et s'est élevé un instant par la pensée à la hauteur de Virgile.

L'élégant et trop peu chaste auteur des *Amours* et de l'*Art d'aimer*, Ovide, au fond de sa petite campagne du Samnium, se trouve bien solitaire dans ces champs où les eaux les plus vives entretiennent les prairies les plus verdoyantes, car sa Corinne est absente. En vain les travaux de la vigne réclament ses soins; en vain une brise délicieuse se joue dans les branches de ses arbres; la Nature a perdu ses charmes pour l'amant et le poëte, puisque Corinne est éloignée. Qu'elle

(1) *Ibid.*, *Eleg.*, 18.
(2) Liv. III, *Eleg.*, 3, v. 47.

vienne donc au plus vite embellir la retraite d'Ovide : « Montagnes, abaissez-vous sous ses pas; vallées, ouvrez lui un chemin facile (1). »

Ovide, comme beaucoup de ses contemporains, ne saurait trop admirer et trop célébrer l'âge d'or. C'était le bon temps de l'humanité : on ne se hasardait point sur l'Océan lointain, on ignorait l'usage des armes et le bruit du clairon : la paix régnait sur le monde entier. Alors, la terre nourricière prodiguait d'elle-même les moissons et les fruits. On cueillait sur les montagnes les fraises et les mûres, sans dédaigner le gland tombé de l'arbre de Jupiter. « Le printemps était éternel, et les paisibles zéphyrs caressaient de leurs tièdes haleines les fleurs écloses sans semence. Puis, la terre, sans culture, se couvrait de blés, et les champs, sans labeur, blanchissaient de lourds épis. Des sources de lait, des sources de nectar allaient par la campagne, et le miel doré découlait du chêne vert.... (2). » Rêves poétiques, au sein d'une civilisation vieillie et fatiguée d'elle-même, critiquée par les hommes qui pourraient le moins se passer de ses bienfaits comme de ses vices, pour vivre de la vie rude et austère de la Nature!

On songe, en lisant cette brillante peinture des

(1) Ovide, *Amour*, liv. II; *Eleg.*, 16.

(2) *Métamorph.*, liv. I, v. 107.

Métamorphoses, qu'Ovide, exilé sur les bords du Danube, loin du ciel d'Italie, qui lui donnait l'éternel printemps de l'âge d'or, souffrit, non-seulement de la barbarie des Gètes, mais encore des rigueurs du climat et de l'inclémence de la Nature. Ses lettres du Pont-Euxin, qu'il surnomma *les Tristes*, sont remplies de ses plaintes sur le pays où il est relégué; cet Italien s'étonne de voir le Danube gelé une partie de l'année, et les bœufs sarmates traverser avec leurs chariots les rivières et les lacs. L'ingénieux conteur des fables grecques reparaît encore dans *les Tristes :* si Léandre avait eu pour aller vers son amante une route aussi facile! En somme, ce lieu d'exil est de l'aspect le plus affligeant : « le doux raisin ne s'y cache pas à l'ombre du pampre; » point d'arbres, de feuillage, dans la campagne nue : « Hélas! s'écrie le poëte, ce pays n'est pas fait pour être visité par un homme heureux (1). »

Toutefois, cette Nature n'est pas si horrible qu'elle n'apporte encore quelque consolation à l'exilé. Les bords du Danube ont aussi leur printemps dont le retour réjouit Ovide. Déjà les enfants et les jeunes filles ont cueilli les premières violettes; déjà les prairies s'émaillent de fleurs,

(1) *Tristes.*, liv. III; *Eleg.*, x, v. 76.

et l'hirondelle bâtit en babillant le berceau de ses petits. Mais l'idée de la patrie perdue revient bientôt à l'esprit d'Ovide, et maintenant que la mer est navigable, il regardera du rivage si quelque voile blanchit à l'horizon, du côté de l'Italie (1).

L'idée sur laquelle repose, pour les poëtes épicuriens du siècle d'Auguste, le sentiment de la Nature, est l'idée de l'utilité et de l'agrément du monde extérieur. Cette idée, déjà en germe dans le *De senectute* de Cicéron, est propre au génie Romain, plus pratique et plus positif que le génie grec. Les poëtes de cette époque aiment la Nature pour eux-mêmes, et ils n'aiment et admirent en elle que ce qui est en rapport avec leurs goûts. Ils jouissent de la Nature comme des autres biens du monde. Ils se renferment dans leur égoïsme poétique, et n'imaginent pas que la Nature vive d'une vie indépendante des émotions mêmes qu'elle leur donne. En dehors d'eux, ils ne voient plus rien. La sympathie pour tous les êtres, l'amour profond et vrai de la Nature leur est inconnu. Cette sympathie et cet amour disparurent avec Virgile.

(1) *Ibid.*, *ibid.*, *Eleg.*, 12.

CHAPITRE IV.

LES STOÏCIENS. — SÉNÈQUE. — LUCAIN.

Nous avons déjà signalé, dans la poésie épicurienne de Tibulle, d'Horace et d'Ovide, l'influence indirecte des idées philosophiques sur le sentiment de la Nature. Il faut se hâter de jouir d'une vie fugitive qui s'abîmera bientôt dans le néant; il faut oublier le monde entier, avec ses injustices et ses misères, dont le spectacle assombrit les riants plaisirs. Quelle retraite plus favorable à ce bonheur si vite évanoui que les campagnes lointaines, en vue des plus doux horizons, Baïes et Tibur, l'Étrurie et la Sabine, qui donnent à la fois le repos, la solitude et la liberté? L'esprit philosophique et la littérature changent de caractère sous les derniers empereurs de la famille d'Auguste. A l'insouciante légèreté succède la gravité stoïcienne; au lieu de l'*Art d'aimer*, des *Satires* et des *Élégies*, nous lisons la *Constance du Sage*, la *Brièveté de la vie* et les *Lettres à Lucilius*. Il semble qu'à certaines époques où le désordre

des mœurs ne connaît plus de frein, où les princes tournent la corruption populaire au profit de leur propre puissance, les hommes qu'anime l'ardent amour de la justice et de la vertu soient naturellement portés à contrebalancer l'excès de la licence par un excès d'austérité rigide et intolérante, pour rétablir en quelque sorte l'équilibre de la dignité et de la moralité humaine. Tel fut le rôle de l'école stoïcienne, à Rome, et celui d'Annæus Sénèque, à travers les vicissitudes d'une existence mêlée de bien et de mal, qui devait aboutir à une belle mort, et des incertitudes de doctrine qui rappellent un peu le scepticisme et la foi chancelante de Cicéron. Dans sa correspondance avec Lucilius, Sénèque se propose de former et d'instruire un sage véritable, affranchi des préjugés, des passions tumultueuses, des faux désirs, des soucis de l'humanité, libre, se suffisant à lui-même, n'attendant rien des autres, ne redoutant ni la maladie, ni la pauvreté, ni l'exil, ni la vieillesse, ni la mort, toujours heureux, même dans le dénûment et la souffrance, tant que sa conscience tranquille lui témoigne qu'il a accompli son devoir tout entier, conformément à la loi de la justice éternelle. Ce sage de Sénèque, indifférent au cours des choses humaines, impassible même devant le trépas de son fils, ne peut

faire mieux que de s'enfoncer dans la solitude. « Fuis la multitude, écrit le philosophe, fuis le petit nombre, fuis même une seule personne (1). » C'est par là que Sénèque revient au sentiment de la Nature. Mais s'il a du goût pour la campagne, il n'y recherche pas la molle oisiveté des épicuriens; il n'a que du mépris pour la vie voluptueuse de Servilius Vatia, qui s'est consumée dans une paresse inutile, aux bords de la mer de Naples, dans cette villa où les brises les plus tièdes entretenaient un printemps perpétuel (2). Le sage doit choisir une retraite salubre non-seulement pour la santé de son corps, mais aussi pour la santé de son âme. Le stoïcien déclare la guerre au séjour de Baïes, d'où il s'est enfui le lendemain de son arrivée. Il l'appelle le rendez-vous de tous les vices. Sied-il à un philosophe de rencontrer des gens ivres le long du rivage, et, sur le lac parsemé de roses, couvert de barques aux mille couleurs, d'entendre jour et nuit la musique des sérénades et les chants des courtisanes? Chateaubriand a donné à Eudore repentant et chrétien cette terreur des séductions de la Nature. Il faut pour être vraiment libre, lutter contre toutes les tentations, toutes les voluptés, sous peine

(1) *Lettres à Lucilius*, 10.
(2) *Ibid.*, 55.

d'être vaincu plus tard par la douleur et la pauvreté. Or, « une Nature trop charmante efféminе les cœurs, et le pays où nous vivons contribue beaucoup à affaiblir notre vigueur morale..., tandis que l'aspect sévère et rude d'une contrée affermit l'esprit et le rend propre aux plus grands efforts. Literne était pour Scipion un exil plus décent que Baïes (1). » Il y a, dans ces dernières paroles du correspondant de Lucilius, comme un retour sur lui-même; exilé sous l'empereur Claude dans la Corse sauvage et montagneuse, il avait pu faire sur son âme l'expérience philosophique qu'il recommande à son ami. Si l'on se reporte aux lamentations du poëte exilé aux bords du Danube, on mesure toute la distance qui sépare Ovide et Sénèque.

Sénèque, dans ses *Questions naturelles*, se propose d'expliquer, comme Lucrèce, les grands phénomènes de la terre et du ciel : le feu, les éclairs, la foudre, la neige, le vent, les tremblements de terre, les comètes. Il veut, en donnant la raison de ces prodiges, dissiper les erreurs superstitieuses et les vaines frayeurs. Peut-être aussi cette étude, œuvre de sa vieillesse, fut-elle une sorte d'austère distraction au tableau décourageant des misères de Rome. « Sur tous les points de

(1) *Lettres à Lucilius*, 51.

la terre, écrit-il dans sa préface, c'est de la même distance que nos regards se dirigent vers les cieux. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier, pourvu que je puisse contempler la lune et le soleil, observer les autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération et de leur ralentissement; admirer pendant la nuit ces milliers d'étoiles brillantes, dont les unes sont fixes, tandis que les autres s'écartent à une distance plus considérable et roulent dans le même orbite; pourvu que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les dieux autant qu'il est permis à un faible mortel, et que mon âme, aspirant à contempler sa véritable patrie, se tienne toujours dans cette sphère élevée, que m'importe la fange que je foule à mes pieds? »

Ces préoccupations sont fréquentes dans la poésie de la Nature, chez les Romains. Nous les avons signalées dans Lucrèce, Virgile, Properce : nous verrons tout à l'heure à quel point elles ont modifié, dans Sénèque et Lucain, le sentiment de la Nature. D'autres sites, d'autres contrées que l'Italie ont été visitées par les Romains, maîtres des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique. La poésie descriptive prendra donc, chez ces écrivains, un

nouvel aspect. Mais ne perdra-t-elle pas en grâce et en vérité ce qu'elle gagnera en variété?

Outre cette influence de la morale stoïcienne sur le sentiment de la Nature, il faut remarquer l'influence, plus directe encore, et plus originale, de la métaphysique stoïcienne. Dieu, principe de tous les êtres, semence primitive et éternelle raison, force motrice du monde, ressort unique de l'organisme universel, est aussi l'âme qui circule à travers les êtres, le souffle, le feu divin, la vie d'où émane toute vie, d'où procède toute génération. Ce Dieu des stoïciens, semence de toutes les semences, raison de toutes les raisons, est soumis à un développement fatal, qui est le monde. Le Dieu de Zénon et de Sénèque n'est autre chose que la Nature.

La Nature est donc la manifestation sensible et comme l'enveloppe matérielle de l'Être divin. Elle est fatale comme son principe; elle reçoit de lui je ne sais quelle mystérieuse et redoutable puissance. De là, dans Sénèque, ce respect, cette crainte religieuse, cette superstition de la Nature; de là cette vague terreur en face des aspects sauvages ou sublimes. « Si tu rencontres, écrit-il à Lucilius, une forêt d'arbres antiques, à la taille démesurée, gigantesque, dont les branches touffues, enlaçant leurs rameaux, cachent la vue du

ciel; les hautes cimes du bois sacré, la solitude qui l'entoure, et cette nuit étrange qui s'étend au loin, épaisse et continue, font croire à la présence d'une divinité. Si une caverne que la main de l'homme n'a point construite, mais que la Nature a profondément creusée, s'enfonce sous une montagne suspendue sur des rochers à pic, ton âme sera saisie d'une émotion religieuse. Nous vénérons les sources des grands fleuves; on élève des autels à ceux qui jaillissent tout à coup des entrailles de la terre : on honore les fontaines d'eau brûlante : certains marais sont devenus sacrés pour l'épaisseur de leur végétation, ou leur immense profondeur (1). »

Si de Sénèque philosophe, nous passons à Sénèque poëte tragique, nous retrouvons, développé, et employé comme ressort dramatique, ce sentiment de la Nature, à qui on donne un nom spécial, « l'horreur des bois sacrés, » de même que dans la bouche de ses personnages, Hécube, Andromaque, Médée, au lieu des simples et pathétiques paroles que leur avait prêtées Euripide, nous retrouvons les thèses déclamatoires, les froids raisonnements, et les maximes prétentieuses du stoïcien.

(1) *Lettres à Lucilius*, 41.

Sénèque est revenu, par la philosophie, à ce panthéisme naïf de la Grèce primitive qui, mettant Dieu partout, attribuait à la Nature, aux colombes et aux chênes de Dodone, l'interprétation prophétique des arrêts de la destinée. Ses tragédies sont pleines d'évocations infernales, de scènes magiques, au sein de la Nature animée d'une vie fantastique, et dont le poëte met les sombres couleurs en harmonie avec les événements qu'il raconte. Ici, Atrée conduit le fils de son frère dans une forêt mystérieuse, où l'on voit errer les fantômes échappés de leurs tombeaux. Là « est un bois sacré, où l'yeuse forme un noir ombrage. Des cyprès, qui s'élancent au-dessus, couvrent le bois de leurs cimes toujours vertes, et des chênes qui étendent leurs branches tortueuses et couvertes de mousse, en redoublent l'horreur... Là croît le laurier aux baies amères, le tilleul léger, le myrte consacré à la déesse de Paphos..., le pin qui arrête les rayons du soleil, et dont le tronc sans nœuds résiste aux efforts du vent. »

« Au milieu s'élève un arbre immense, dont l'ombre épaisse domine tous les autres; ses rameaux, qui embrassent un vaste espace, défendent et protègent la forêt. Au pied de cet arbre, une eau

(1) *Thyeste*, acte 4, v. 665.

triste et dormante, que le soleil n'éclaire jamais, entretient une éternelle froideur. Un marais fangeux environne cette eau paresseuse. »

« C'est là que se rend le vieux Tirésias. Il n'attend pas la nuit; l'ombre du bois offre une nuit assez épaisse. On creuse une fosse; on y jette des tisons pris sur un bûcher funéraire; lui-même se couvre le corps d'un vêtement lugubre......... »

« ..... Les chiens d'Hécate font entendre leurs aboiements. Un sourd gémissement sort par trois fois du creux de la vallée; la terre tremble sous nos pieds. « On m'a entendu, s'écrie le devin.....; » le noir abîme s'ouvre, et les sujets de Pluton » peuvent revenir au séjour des vivants. » La forêt s'affaissa d'abord, puis son feuillage se redressa : les chênes les plus durs se fendirent, les arbres agitèrent leurs cimes tremblantes....... Alors s'ouvrit devant nous un gouffre immense; j'ai vu, dans leurs sombres demeures, j'ai vu les pâles divinités, les lacs fangeux, et la nuit, la véritable nuit...... Ni les flots que soulève et brise la mer Ionienne, ni ces oiseaux qui, fuyant le Strymon glacé et les menaces de l'hiver, vont chercher à travers les airs, et loin des neiges de l'Ours, des climats plus doux sur les bords du Nil, ne sont aussi nombreux que les mânes évoqués par le devin. Les ombres tremblantes

cherchent les sombres retraites de la forêt (1). »

Lucain décrit la Nature sous les mêmes aspects, avec les mêmes couleurs que Sénèque : « Figurez-vous un bois sacré dont jamais la hache n'a violé les arbres antiques : ses rameaux épais obscurcissent l'air ; jamais le soleil ne pénètre cette ombre glacée. Ni les Faunes champêtres, ni les Sylvains et les Nymphes des forêts ne l'habitent ; on y célèbre, sur des autels maudits, le culte de divinités barbares : les arbres sont arrosés de sang humain..... Les oiseaux craignent de se poser sur ses branches, et les bêtes sauvages de se tapir sous ses halliers. Jamais le vent ne s'abat sur cette forêt ; jamais la foudre des noirs nuages n'y est tombée : sans un souffle d'air, les arbres frémissent d'eux-mêmes (2). » Le poëte poursuit sa peinture, en nous montrant les troncs recouverts d'une mousse blanchâtre, et semblables à de pâles fantômes ; parfois tremble, au mugissement des cavernes souterraines, la forêt embrasée de feux qui ne peuvent la consumer ; les ifs renversés et gisant çà et là, se redressent et revivent ; les dragons étreignent les chênes et rampent au loin dans la forêt. Cette description du troisième chant de *la Pharsale*, de-

(1) Sénèque, *Œdipe*, acte 3, v. 530 et suiv.
(2) *Pharsale*, ch. 3.

meurée fameuse, a tour à tour été imitée par le Tasse (1), amplifiée et louée par Châteaubriand (2).

Telle fut, dans Sénèque et Lucain, la poésie de la Nature. On peut dire, qu'à un sentiment vif des beautés sauvages du monde, ces deux écrivains joignirent beaucoup d'emphase et de mauvais goût. On soupire, en les lisant, après la simple et poétique Nature d'Horace et de Virgile, *O rus, quando ego te aspiciam!* On se demande dans quelle contrée de l'Italie ou même des Gaules ils ont rencontré le modèle de ces étranges forêts auxquelles le fantastique et l'horrible enlèvent tout caractère de vraisemblance. C'est leur imagination, pervertie par l'enseignement des rhéteurs, et non la contemplation de la campagne, qui leur inspire de pareilles descriptions.

Cette école des rhéteurs, représentée dans la littérature du temps par les deux Sénèque et Lucain, forçait les esprits à vivre dans un monde imaginaire, au moyen de ces « déclamations oiseuses contre lesquelles s'élève Messala dans le *Dialogue des Orateurs*, qui, n'ayant aucun rapport avec la réalité, n'étaient bonnes qu'à

(1) *Jérusalem délivrée*, ch. 13.

(2) *Martyrs*, ch. 9; *Génie du christian.*, 2e part., liv. IV, ch. I.

exercer la langue et la voix. » « Nos jeunes gens, dit Pétrone, ne deviennent si sots sur les bancs que parce qu'ils n'entendent et ne voient rien de la vie ordinaire (1). » La description de la Nature était devenue un lieu commun de rhétorique. Elle avait sa formule et ses préceptes, comme la description d'un événement, d'un homme, d'un animal. Hermogène de Tarse, qui professait au temps de Marc-Antoine, Aphthonius et Théon le sophiste nous ont laissé, dans leurs traités, la définition et les règles de l'*ekphrasis*, ou du genre descriptif (2). Ils recommandent surtout l'énergie et l'éclat. « Il faut, dit Hermogène, exciter par l'ouïe une impression presque aussi vive que par la vue. Il faut en outre que la description ressemble tout à fait à l'objet décrit : s'il est gracieux ou difforme, qu'elle reflète sa grâce où sa difformité. » C'est bien la théorie littéraire que Sénèque et Lucain ont mise en pratique. Ils se préoccupent de l'énergie, et tombent dans l'emphase ; ils visent à l'éclat et leur peinture blesse la vue ; afin de frapper vivement l'esprit de leurs lec-

(1) *Satyricon.*, p. 2.

(2) Walz., *Collection des rhéteurs grecs*, t. I, p. 47, 103, 238.

teurs, ils prodiguent les détails extraordinaires, et pour exprimer fidèlement l'objet qu'ils décrivent, ils s'abandonnent à d'intarissables énumérations.

La philosophie stoïcienne, avec son sage idéal, en dehors de la loi commune et des conditions de l'humanité, avec les préceptes excessifs de sa morale, contribuait singulièrement à répandre le goût de l'exagération. Grâce à cette double influence, faut-il s'étonner que Sénèque et Lucain, habitués à inventer l'âme humaine, aient aussi inventé la Nature? Enfin n'oublions pas que s'ils sont stoïciens et disciples des rhéteurs, ils sont encore Espagnols, par surcroît. Tous deux naquirent à Cordoue. La famille Annæa apporta dans la poésie latine l'affectation emphatique qui caractérise le génie de l'Espagne. Chaque peuple a toujours quelque qualité ou quelque défaut dominant qui fait son originalité, qui persiste à travers les changements de civilisation, qui survit aux révolutions politiques et religieuses. Calderon, au milieu du XVII[e] siècle, dans le drame de *La Vie est un Songe,* ne rappelle-t-il pas les descriptions ampoulées des *Tragédies* et de la *Pharsale*? « Au moment où l'enfant naquit et où fut tiré son horoscope, le soleil, taché de sang, venait de provoquer la lune au

combat; les deux astres luttèrent avec un acharnement sans égal; à la fin l'on vit l'éclipse la plus complète, la plus horrible depuis celle qui signala la mort du Christ. On eût dit que cet astre était arrivé à son dernier paroxysme, et qu'il allait disparaître à jamais dans ce sombre incendie. Les cieux s'obscurcirent, les édifices tremblèrent sur leur base, les nuées laissèrent tomber une pluie de pierres, et les fleuves coulèrent rougis de sang (1). »

(1) *Journée*, I, sc. 1.

CHAPITRE V.

MARTIAL. — JUVÉNAL. — PLINE-LE-JEUNE. — TACITE.

Martial et Juvénal, Pline-le-jeune et Tacite, les deux derniers poëtes, les deux derniers prosateurs de Rome que nous nous proposons d'étudier au point de vue du sentiment de la Nature, témoins des règnes de Néron, de Vitellius et de Domitien, traversèrent une des périodes les plus sanglantes et les plus honteuses de l'empire. Ce fut l'époque de ces « cinq ou six monstres, » suivant l'expression de Montesquieu (1), dont le despotisme n'eut d'égal que l'avilissement du sénat et la dégradation morale de la multitude. Tacite trace ainsi, dans la préface de ses *Histoires*, le tableau des temps où il vécut. « Des batailles sanglantes, des séditions cruelles; une paix qui ne l'est pas moins: quatre princes égorgés, trois guerres civiles, des

(1) Montesquieu, *Grand. et décad.*, ch. 15.

guerres étrangères, et souvent les unes et les autres tout à la fois..... L'Italie désolée par des désastres nouveaux, ou qui, depuis une longue suite de siècles, ne s'étaient point renouvelés; des villes englouties ou renversées dans la plus riche contrée de la Campanie, et Rome dévastée par des incendies où nos plus anciens temples furent consumés, où le Capitole même fut embrasé par la main des citoyens; nos plus saints mystères profanés; des adultères fameux, et les mers se couvrant d'exilés; les rochers inondés de sang; des barbaries plus révoltantes dans la capitale : la naissance, les richesses, l'acceptation ou le refus des honneurs devenus des crimes, et la mort l'infaillible partage des vertus; les délateurs, non moins odieux par leurs trahisons, se partageant, comme des dépouilles, les uns les sacerdoces et les consulats, d'autres, les commandements au dehors, la puissance au dedans, menant, bouleversant tout, armant la haine ou la faiblesse des esclaves contre les maîtres, des affranchis contre les patrons, et, au défaut d'ennemis, les amis mêmes (1). »

« O Calliope, s'écriait la femme d'un philosophe exilé par ce Domitien qui fit périr sa sœur, que le peuple appela dieu, et Quintilien le plus

(1) Tacite, *Hist.*, liv. I.

grand des poëtes (1), ô Calliope, que médite le père des dieux? Veut-il bouleverser la terre et les races humaines? Nous enlève-t-il dans notre agonie ces arts qu'il nous donna jadis? et veut-il que, silencieux et privés d'intelligence, comme aux premiers jours où nous sommes nés, nous allions nous courber de nouveau pour le gland sauvage et l'eau pure des fontaines (2)! »

Sulpicia, effrayée de cette décadence universelle des arts, des institutions et des mœurs, se demande avec angoisse si l'empire doit retomber dans cette barbarie dont Tacite pressent l'approche, de jour en jour plus imminente, comme la marche d'une lointaine et formidable tempête, du fond des forêts de la Germaine. Ce dégoût de la vie publique, cet amour de la retraite, sentiments communs à la plupart des grands écrivains de Rome, reparaissent à chaque instant chez les contemporains de Vitellius et de Domitien. Il n'est pas jusqu'à Martial qui n'éprouve parfois le besoin de s'éloigner, au moins d'imagination, de cette grande ville pervertie dont il a raconté les vices avec tant d'esprit et si peu d'indignation. Que ne peut-il, sans inquiétude, maître de ses

(1) Quintilien, *Institut. orat.*, liv. x.
(2) *Sulpiciæ satyra.*

tranquilles loisirs, vivre avec son cher Julius de la vie véritable, oublier les palais, les portiques peuplés de statues, les tristes procès et le triste forum ? La promenade, la conversation, les livres, les ombrages et les bains, voilà toute son ambition (1). Ses vœux sont modestes, comme ceux d'Horace : une campagne, petite, mais à lui : juste assez de terrain pour y enfermer une existence ignorée et heureuse : tendre ses filets, pêcher, recueillir son miel doré, s'asseoir à une table, boiteuse, si l'on veut, mais toute chargée des fruits de la métairie, cuire ses œufs dans sa propre cendre (2). Le poétique vieillard de Tarente, sans être plus riche, n'était-il pas le plus heureux du monde, au dire de Virgile, qui l'avait connu? « Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts... J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger... La salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près

(1) Martial, liv. v, *Epigr.* 20.
(2) Liv. I, *Epigr.* 56.

d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aulnes, et de coudriers... Les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres (1). « Deux civilisations corrompues et vieillies produisent des idées, des sentiments analogues : le poëte de Bilbilis a pour la vie champêtre le même goût que le philosophe solitaire de l'Ermitage et d'Ermenonville.

Toutefois, chez Martial, le siècle où il écrit n'est pas sans influence sur la poésie de la Natnre. On reconnaît, dans ses descriptions, une époque où les jouissances sensuelles sont, pour le plus grand nombre, l'affaire la plus importante de l'homme ici bas. S'il admire, au sommet du mont Janicule, les jardins de Julius, dominant la campagne brumeuse de Rome, et, plus près des étoiles splendides, illuminés des feux du ciel (2), un des grands charmes de la villa d'Apollinaire, sur ce rivage de Mola qu'il préfère à Tibur, à Tusculum et à Préneste, est, selon lui, de permettre au pêcheur nonchalant, étendu sur un lit de repos, de lancer commodément l'hameçon aux poissons qu'il suit du regard (3). La Nature n'a plus, pour

(1) J.-J. Rousseau, *Emile*, liv. IV.
(2) Martial, liv. IV, *Epigr*. 64.
(3) Liv. X, *Epigr*. 30.

Martial, cette grâce idéale dont elle brillait aux yeux de Lucrèce, de Tibulle et de Virgile. Ce n'est plus un rêveur, et la contemplation lui plairait médiocrement. Il estime peu le platane, le bel arbre favori de Platon, mais arbre qui ne porte aucun fruit : aussi est-il proscrit de la villa de Faustinus, son ami. Cette villa est une vraie maison de campagne, sans luxe, et tout à fait barbare. Là, point de berceaux de feuillage artistement taillés, mais des taureaux qui mugissent dans le vallon; l'oie, le paon au riche plumage, la perdrix, les colombes roucoulant dans leurs tours, plus loin le ramier et la tourterelle blanche, les porcs, les agneaux, les brebis (1). Vous vous croiriez dans une de ces grasses fermes normandes où tous les habitants de l'étable, de la basse-cour et du pigeonnier, dorment, ruminent et picorent pêle-mêle, et en bonne intelligence, au coin d'une prairie. Horace, si amateur du silence, n'eût pu dormir ou composer parmi tant de volatiles : Martial les chante avec complaisance, comptant bien les retrouver quelque jour, cuites à point, au festin de Trimalcion.

« Quoique je sois peiné du départ d'un vieil ami, dit Juvénal au commencement de sa troisième

(1) Martial, liv. III, *Epigr.* 58. *Rure vero, barbaro que lætatur.*

satire, je le félicite cependant de son projet d'aller s'établir à Cumes, et de donner un nouveau citoyen à la Sibylle. Cumes est la porte de Baïes, un rivage fort agréable, une charmante solitude. A dire vrai, je préfère Procida au faubourg de Rome. » Et tandis qu'on charge sur une charrette le bagage d'Umbricius, celui-ci, s'arrêtant avec Juvénal sous les vieux arceaux de la porte de Capène, lui prouve par d'excellentes raisons qu'il n'a rien de mieux à faire que de quitter Rome. Les méchants auteurs y fourmillent, les sots aussi, et les flatteurs impudents : on n'estime plus les gens pour leurs vertus, mais pour leur argent : la vie est hors de prix, et le luxe effroyable. « Ce que vous payez ici pour louer un méchant trou où l'on ne voit goutte, vous donnera la plus riante maison à Sore, à Fabratère ou à Frusinone. Là, vous avez un petit jardin, un puits peu profond où l'on puise sans le secours d'une corde, et dont vous versez facilement l'eau sur vos légumes naissants. Aimez la campagne; cultivez de vos mains un jardin qui fournisse au régal de cent pythagoriciens. C'est une bien douce chose, en quelque coin du monde que ce soit, de s'être fait le possesseur, ne fût-ce que d'un lézard (1). » A Rome, que d'embarras !

(1) *Sat.* III, v. 223.

L'un vous pousse du coude, l'autre vous couvre de boue : le soir vous n'échappez à un homme ivre que pour tomber dans une embuscade de voleurs. « Mais les mulets sont prêts, et le soleil baisse, le muletier me fait signe de son fouet depuis un peu de temps ; je pars, adieu, pensez à moi, et quand vous irez vous reposer à Aquino, n'oubliez pas de me faire venir (1). »

Un beau matin, Juvénal, aussi las qu'Umbricius du séjour de Rome, se met en route, à son tour, pour sa villa de Tibur. Il y invite Persicus à un dîner champêtre, comme Boileau devait en offrir à Molière, dans son jardinet d'Auteuil : « Je vous ferai manger d'abord d'un petit chevreau élevé dans ma maison de campagne, fort gras, et le plus tendre de mon troupeau ; il n'a pas encore brouté l'herbe, ni essayé ses dents sur les plus jeunes pousses des petits saules : il a plus de lait que de sang. Puis, des asperges de montagne, cueillies par ma jardinière qui, pour cela, a laissé ses fuseaux ; des œufs frais, bien chauds, avec les poules qui les ont pondus, et du raisin de l'an dernier, aussi bon que s'il pendait encore aux ceps ; enfin, pour dessert, d'excellentes poires, des pommes aussi parfumées que celles d'Ancône : le tout, sans

(1) *Ibid.*, v. 316.

façon, dans la même corbeille (1). » Quant au vin, il est du même côteau que l'échanson, fils d'un pauvre pâtre, qui soupire après sa cabane, sa mère, et ses chèvres qu'il n'a pas vues depuis longtemps. Le printemps et le soleil compléteront la fête : car les convives ne sont pas délicats, et ne redoutent point le hâle, *Nostra bibat vernum contracta cuticula solem* (2).

Dans Juvénal, censeur impitoyable des travers, des ridicules et des vices de Rome, les sentiments, les goûts personnels, concourent à la satire. Cette prédilection pour la vie champêtre, si simple et si pure, est une protestation contre l'avarice, la soif des richesses, le désir d'amasser de grands biens que donnait alors aux jeunes gens l'éducation même de la famille. Aujourd'hui, quelques arpents ne suffisent plus au bonheur d'un propriétaire : il lui faut d'immenses domaines, et des montagnes entières couvertes de forêts d'oliviers (3). Autrefois « un petit champ nourrissait abondamment le père et tous les siens, c'est-à-dire sa femme qui était grosse, et quatre enfants jouant dans la cabane.....; et le soir, lorsque les grands frères revenaient de la charrue, ou de la vigne, on

(1) *Sat.* XI, v. 65 et suiv.
(2) *Ibid.*, 203.
(3) *Sat.* XIV, v. 144.

leur préparait un repas un peu plus fort, c'est-à-dire un large chaudron de bouillie fumante (1). » A présent, le luxe a tout envahi et tout gâté. C'est ainsi que Rousseau, rêvant sa maison blanche, son jardin et ses dîners sur l'herbe, critiquait indirectement les châteaux et les parcs des grands seigneurs opulents et corrompus du XVIIIe siècle.

Pline le jeune, avocat et homme de lettres, fort amoureux des triomphes oratoires et littéraires, habitait volontiers la ville, cette Rome de Trajan qui applaudissait son brillant esprit aux lectures publiques, qui se passionnait à son éloquence, comme aux grand jours de la République, lorsqu'il plaidait à côté de Tacite, au nom de la province d'Afrique, contre un autre Verrès, le proconsul Priscus. Toutefois, si sa vanité trouvait son compte à la vie de citadin, les mille et un devoirs, l'agitation stérile où il consume son temps, lui causent de fréquents ennuis. *Quot dies quam frigidis rebus absumsi!* Que de journées perdues en sottes affaires! Et il soupire après son domaine de Laurentum où les vains bruits du monde ne viennent plus l'assaillir, où il n'a personne à gourmander, que lui-même, où il ne cause qu'avec ses livres. « O la charmante, l'honnête existence! ô les

(1) *Sat.* IV, v. 166.

doux et purs loisirs !... O mer, o rivage, vrai sanctuaire des muses (1) ! » Ailleurs l'avocat Romain s'inquiète de ses campagnes natales. » Que fait Côme, tes délices et les miennes ? Que fait notre bourg si pittoresque ? et le portique printanier ? et nos platanes si touffus, et notre Euripe verdoyant, dont l'eau semble rouler des diamants ?.. Et ces bains tout remplis et tout entourés de soleil ?.. Hâte-toi donc, car il en est grand temps, de laisser aux autres les mesquines affaires, et de te livrer à l'étude dans cette profonde et fortunée retraite (2). »

Caninius suit les conseils de Pline. Heureux Caninius ! qui peut chasser, étudier ou pêcher à sa guise au bord du lac. Quant à Pline, il est plus esclave que jamais : les procès s'ajoutent aux procès : c'est l'avocat de Rome le plus en renom, et par conséquent le plus à plaindre (3). Il a l'esprit malade : le grand air des champs lui serait un remède salutaire. « Aux gens de cabinet il suffit, et au delà, d'un petit terrain pour reposer sa tête et ses yeux, se promener doucement le long des limites, fouler un seul sentier, connaître tous ses

(1) *Lettres*, liv. I, 9.
(2) Liv. I, let. 3.
(3) Liv. II, let. 8.

plants de vigne, compter tous ses arbustes (1). » Ici toutefois, il ne faudrait pas croire Pline sur parole : il fait comme les millionnaires qui s'attendrissent sur les charmes de la médiocrité dorée. Le panégyriste de l'empereur Trajan est un grand seigneur. Sa villa de Laurentum, le moindre de ses domaines, contenterait les plus difficiles. Bien qu'elle n'eût « qu'un jardin et un toit » il la préférait à ses autres propriétés, pour la tranquillité avec laquelle il y étudiait (2). Il la dépeint sous les traits les plus séduisants, en épicurien et en artiste. Tout y est ménagé à souhait pour le plaisir des yeux et les aises du maître. Le chemin qui y conduit, tantôt est resserré entre de belles forêts, tantôt traverse de larges prairies, animées par de grands troupeaux de bœufs et de chevaux. La maison regarde la mer par trois côtés, les bois et les collines lointaines par le quatrième. La salle à manger s'avance sur le rivage, et les vagues la mouillent d'une légère rosée, par le vent d'Afrique. Les appartements s'ouvrent au soleil, jouissent des points de vue les plus agréables, et sont à l'abri des vents froids. De sa chambre à coucher, Pline n'entend ni la plainte de la

(1) Liv. I, let. 24.
(2) Liv. IV, let. 6.

mer, ni la voix de ses esclaves, ni le mugissement de la tempête. Le jardin est planté de figuiers et de mûriers. Des allées sont disposées pour la promenade, à l'ombre des buis et des vignes, avec des plantes-bandes de violettes qui embaument l'air. Partout le regard embrasse au loin un nombre infini de maisons de campagne qui ressemblent à autant de villes assises sur le bord de la mer (1).

Mais rien n'égale les merveilles de cette villa de Toscane que Pline décrit à Appollinaire avec le naïf enthousiasme d'un propriétaire et l'imagination d'un poëte. Qu'on se figure un amphithéâtre immense, fermé par de hautes montagnes couronnées d'antiques forêts, dont les flancs sont couverts de bois taillis; puis des côteaux fertiles qui donnent les plus riches moissons, dont les pentes sont revêtues de grandes vignes bordées d'arbustes verdoyants; enfin, à perte de vue, les champs parcourus par les bœufs robustes qui traînent la charrue, les prairies brillantes de fleurs, arrosées par des ruisseaux dont l'eau jamais tarie se précipite dans le Tibre qui serpente là-bas, au fond de l'horizon, et descend vers la ville éternelle. La villa, située en plein midi, en face de l'Apennin,

(1) Liv. II, l. 18.

sur le sommet d'une molle colline, domine cette belle contrée. Les plus douces brises y tempèrent sans cesse la chaleur du jour. La maison, un vrai palais, avec des murailles de marbre blanc rehaussées de fines peintures, des colonnades où la vigne de Toscane suspend ses festons, est comme ensevelie parmi les grands arbres, l'acanthe au feuillage ondoyant, les platanes reliés par des guirlandes de lierre, au pied desquels murmurent les fontaines dans leurs riches bassins, les sombres cyprès, le laurier et le buis qui, tantôt séparés, tantôt réunis en massifs de verdure, çà et là, dans les vastes pelouses entre-coupées de buissons de roses, laissent entrevoir le bleu du ciel, les montagnes, les vallons, et la plaine sans bornes, inondée de soleil (1). Au fond de cette poëtique solitude, Pline mène la vie moitié paresseuse, moitié active d'un homme d'esprit qui n'a rien à faire, et ne veut pas rester oisif. Il médite à son réveil, fenêtres closes, dans le silence et les ténèbres; appelle son secrétaire, lui dicte les pensées qui lui sont venues, se promène, à pied ou en litière, toujours songeant, dort une heure ou deux, lit à haute voix un discours grec ou latin, comme exercice hygiénique, se baigne, dîne en écoutant

(1) Liv. v, l. 6.

une lecture, prend après dîner un poëte comique ou lyrique, puis se promène encore, en causant avec sa femme ou ses amis, jusqu'au soir (1). Une autre fois il retouchera quelque ancien plaidoyer, ou fera à cheval le tour de ses domaines, à la façon d'un bon père de famille (2).

La villégiature, comme Pline la pratique, favorise sa passion littéraire. « La campagne, dit un critique, n'est belle à ses yeux que par les loisirs studieux qu'elle protége : la Nature est un cadre fleuri qui accompagne agréablement ses travaux (3). » Parmi les villas qu'il possède sur le lac de Côme, deux sont l'objet de sa prédilection : l'une, bâtie sur un roc élevé qui lui sert de cothurne, est surnommée la Tragédie; l'autre, à la hauteur du lac, comme sur un brodequin, s'appelle la Comédie (4). Quelquefois il joint à ses études les exercices champêtres, la pêche ou la chasse. Un jour il part avec ses tablettes, s'assied près de ses filets, et se met à écrire. » Les forêts et la solitude qui s'étendent au loin, le silence même qui convient à la chasse, stimulent singulièrement

(1) Liv. IX, l. 36.
(2) *Ibid.*, l. 15.
(3) M. Demogeot, *Etude sur Pline le Jeune.*
(4) Liv. IX, l. 7.

la pensée. « Tout-à-coup trois sangliers des plus beaux se prennent étourdiement et sans la faute du chasseur. Il fait part de ce prodige à son ami Tacite, pour l'égayer, lui conseillant de servir à la fois Diane et Minerve dans les montagnes (1). » Je voudrais suivre ton avis, lui répondit l'historien, mais il y a une si grande pénurie de sangliers qu'il est impossible d'honorer également Minerve et Diane. Il ne faut donc servir que la première, discrètement toutefois, comme il sied dans la retraite, au fort de l'été. »

C'est avec ces goûts délicats, mais simples, malgré son opulence, que Pline le Jeune jouissait des beautés de la Nature. Si, dans la vie pratique, il est épicurien par plus d'un endroit, il y a néanmoins chez lui un progrès moral sur les poëtes du siècle d'Auguste. Il se contente, pour embellir ses loisirs champêtres, des plaisirs purs, et des joies du foyer domestique. « Je suis heureux, écrit-il à un ami, parce que tu es heureux; tu as ta femme avec toi, ton fils avec toi. Tu jouis de la mer, des sources, des bois, des champs (2). » Le bonheur de Marcus suffisait à Pline. Jamais Délie ni Neère n'ont franchi le seuil de ses villas. Il a pour celles-

(1) Liv. I, l. 6.
(2) Liv. V, l. 18.

ci une vive sollicitude : leur prospérité lui tient au cœur. Ils s'enorgueillit de ses propres travaux, d'un pavillon ou d'un parterre, comme d'un beau discours. Quelques arpents sont à vendre dans son voisinage, d'un excellent rapport en forêts et en vignes, et largement pourvus d'eau. Doit-il les joindre à ses domaines? Et l'avocat discute les chances de profit et de perte que ces acquisitions nouvelles lui feraient courir, en homme qui a sans doute, dans un coin de sa bibliothèque, le *De re rustica* du vieux Caton (1). Il ne s'inquiète pas moins des propriétés de ses amis. Le Tibre débordé ravage-t-il les champs de la Toscane, l'Anio lui-même, « le plus aimable des fleuves, » entraîne-t-il les forêts qui ombrageaient son cours paisible; Pline, oubliant que peut-être ses arbres sont emportés par la violence des pluies, tremble que de pareils désastres n'affligent Macrinus, « Je t'en prie, lui écrit-il, s'il n'en est rien, hâte-toi de me rassurer (2). »

Remarquons chez Pline un dernier trait original du sentiment de la Nature. Par une sorte de tradition de famille, le bel esprit du lac de Côme eut pour les recherches scientifiques et l'observa-

(1) Liv. III, l. 19.
(2) Liv. VIII, l. 18.

tion de la Nature cette ardeur infatigable que Pline l'ancien, son oncle, porta, lors de l'éruption du Vésuve, jusqu'au sacrifice de sa propre vie. Tout phénomène extraordinaire devient pour lui un sujet de méditations savantes ; il remonte aux causes cachées avec la curiosité patiente d'un naturaliste. Pourquoi la source de Côme précipite-t-elle et retient-elle ses eaux tour à tour, comme par un flux et un reflux mystérieux (1)? Pourquoi le ruisseau de Clitumne, plus glacé que la neige, roule-t-il sur un terrain sans pente, avec une telle force, que les plus robustes rameurs ont peine à remonter son courant (2)? Mais les préoccupations du savant ne détruisent pas les goûts de l'artiste. Pline ne laisse échapper aucun détail pittoresque. « Le long des rives s'étend un rideau de frênes et de peupliers dont l'image verdoyante est reproduite par les eaux limpides au fond desquelles ils semblent plongés. » Il décrit d'une manière ingénieuse et poétique le lac Vadimon avec ses îles flottantes de roseaux qui, poussées par le vent, se jouent sur les ondes, luttent à la course comme des navires, se réunissent, se dispersent, donnent au lac, en s'attachant à ses bords, les

(1) Liv. iv, l. 30.
(2) Liv. viii, l. 8.

formes les plus variées, et transportent parfois sur des radeaux de verdure les troupeaux effrayés à la vue des prairies qui paraissent fuir devant eux, jusqu'à ce qu'ils abordent doucement sur le rivage opposé (1).

Tacite, que Racine jugeait le plus grand peintre de l'histoire, fut aussi le peintre de la Nature. Non-seulement il décrit, comme Salluste, comme tout bon historien, la scène des évènements qu'il raconte, mais il signale, en véritable poëte, l'impression morale produite par les aspects de la Nature; il recherche je ne sais quelle secrète et dramatique harmonie entre les actions humaines et les lieux où elles se sont accomplies. Tantôt, à la suite des soldats de Germanicus, recueillant au fond des forêts de la Germanie les ossements de Varus et de ses légions, l'historien pénètre dans « ces bois sinistres qui offraient un coup-d'œil et des souvenirs affreux (2). » Tantôt il fait contraster la douceur de la nuit, la pureté du ciel étincelant d'étoiles, le calme de la mer, avec le parricide que Néron prépare, et dont ce paisible rivage doit être le théâtre (3). Et plus loin, après

(1) *Ibid.*, 20.
(2) *Ann.*, liv. I, 61.
(3) *Ibid.*, XIV, 5.

le meurtre d'Agrippine, « comme la face des lieux, dit-il, ne change point ainsi que le visage des courtisans, et que le sombre aspect de cette mer et de cette plage importunait les regards de Néron; qu'on avait cru même entendre sur la cime des côteaux voisins le retentissement d'une trompette, et des cris lamentables autour du tombeau de sa mère, il se retira à Naples (1). » « Tacite, a-t-on dit, paraît se plaire davantage et mieux réussir dans les pensées et les images tristes, il est admirable dans la peinture des choses qui passent la croyance humaine, les prodiges du ciel et de la terre, une éclipse soudaine et inattendue, l'épouvante des peuples, le mystère des forêts du Nord, un champ de mort et de carnage, le bruit des camps, le choc des batailles, le désordre des tempêtes (2). » N'est-ce pas plutôt que ces descriptions se présentaient naturellement sous la plume de Tacite, et faut-il chercher dans ces peintures, comme dans le tableau des crimes et des excès qui remplissent son histoire, une sorte d'étrange et amère prédilection ? Tacite n'est pas aussi pessimiste qu'on a souvent voulu le croire. De même qu'il s'arrête

(1) *Ibid.*, *ibid.*, 10.

(2) M. Charpentier, *les Ecrivains latins de l'Empire*, p. 322.

avec joie sur les grands exemples de vertu, de dévouement, d'héroïsme, la piété filiale de Servilie, la mort de Thraséas, le contemporain de Pline se plaît à ces grâces riantes de la Nature, célébrées d'une façon si charmante dans les lettres de son ami. Il ne comprenait pas qu'on pût chérir le ciel toujours voilé, le rude climat et les tristes campagnes de la Germanie, à moins qu'on n'y fût né (1). Enfin, dans le *Dialogue des Orateurs,* il met dans la bouche de Maternus l'éloge de la solitude, tant de fois conseillée par Pline à ses amis, de cette solitude qui avait été l'espérance suprême de Cicéron, et le bonheur de Virgile.

« Quant à ces bois et à ces ombrages, quant à cette retraite contre laquelle s'emportait Aper, j'y trouve une telle douceur, qu'un des principaux bienfaits de la poésie, c'est, selon moi, de faire les vers loin du bruit, loin des larmes et des douleurs des accusés.... L'âme s'exile dans des lieux calmes et purs, et jouit des demeures sacrées. C'est là le berceau de l'éloquence, c'est là son sanctuaire.... Fassent les douces Muses, comme les appelle Virgile, qu'il me soit permis de m'arracher aux inquiétudes et aux soucis..... Qu'elles m'emportent dans leurs bosquets sacrés, et au bord de leurs fon-

(1) *Germanie,* 2.

taines. Là je n'aurais plus à m'exposer tout tremblant aux folies et aux dangers du Forum... ; j'aurais juste assez de bien pour le laisser à qui je voudrais, en quelque instant qu'arrivât mon dernier jour : l'image qu'on mettrait sur ma tombe ne serait point triste et morose, mais souriante et couronnée de fleurs (1). »

C'est sur ces paroles de Maternus, où revivent les vœux les plus chers des grands écrivains et des grands poëtes de Rome, que nous arrêtons, dans l'antiquité, la poésie de la Nature. Ici, nous finissons, pour la société païenne, l'histoire du sentiment littéraire dont nous avons suivi les développements depuis les temps d'Homère jusqu'au second siècle de l'empire. Le Christianisme, en renouvelant le cœur de l'homme, modifiera tous ses sentiments : la Nature n'inspirera plus aux disciples des Apôtres les mêmes émotions qu'aux disciples d'Apollon et des Muses. C'en est fait du génie païen ; la littérature romaine est en décadence, et les Barbares vont venir. A peine, au milieu de cette confusion, peut-on entendre la voix d'Ausone, le rhéteur des Gaules, qui chante, dans des vers maniérés et gracieux, « les flots légèrement ridés de la Moselle, où se balance le

(1) *Dialog. des orat.*, 12, 33.

pampre absent, où la vendange se gonfle et mûrit sous les eaux transparentes (1). » Vainement le correspondant de Symmaque nous décrit, avec une prétentieuse élégance, les châteaux somptueux qui s'élèvent sur les rives du fleuve, les villas, l'amphithéâtre et les palais de Trèves. « Il y a, dit M. Ampère, une impression presque tragique dans le spectacle de cette frivolité, de cette insouciance qu'attend un si terrible réveil...... Tandis que la grande catastrophe frappait à la porte, oublieux d'elle et du lendemain, Ausone s'occupait à décrire la pêche à la ligne, et respirait le parfum des roses (2). »

(1) Ausone, *Idylle*, x.

(2) M. Ampère, *Hist. littér. de la France avant le* XII*e* *siècle*, liv. I, ch. 6.

CONCLUSION.

—

Il nous reste, après avoir résumé les différentes idées développées dans ce travail, à donner et à mettre en lumière notre conclusion.

Hésiode, Homère, Pindare et Eschyle, interprètes des traditions, des mœurs primitives de la Grèce, représentent la lutte inévitable d'un peuple jeune, aimant les hasards et les lointaines découvertes, contre les forces aveugles et formidables de la Nature. Ils peignent à la fois les charmes et les terreurs de la vie pastorale, les joies, les angoisses, les labeurs, et enfin le triomphe progressif de l'humanité. Pour eux, si redoutable que soit la puissance de l'univers, il y a quelque chose de plus grand encore et de plus puissant, c'est la pensée, la patience inébranlable, le courage et le génie de l'homme. Vainqueurs de la Nature, habitués, grâce aux progrès de la philosophie, à voir, dans les agitations du monde physique, non

plus les colères du Destin, mais des lois immuables et sagement ordonnées ; éloignés, grâce aux progrès de la civilisation, de la vie pastorale et dramatique des ancêtres, les poëtes et les écrivains du siècle de Périclès, Sophocle, Thucydide, Euripide, Aristophane, Xénophon, Platon, célèbrent, en artistes, les beautés harmonieuses de la Nature grecque, honneur de la patrie, souvenir vivant des gloires et du bonheur passés, pour les uns ; image charmante et variée des meilleurs et des plus doux sentiments du cœur humain, pour les autres ; éclatante représentation de la beauté absolue qui est en Dieu, qui est Dieu même, pour Platon. Ces deux formes du sentiment de la Nature se mêlent dans la poësie Alexandrine ; c'est encore la vie pastorale, mais la mer de Charybde a perdu toutes ses fureurs, et les campagnes de Sicile, où mugissait l'Etna ébranlé par Typhon, n'entendent plus que les chants des oiseaux, et la flûte des bergers de Théocrite.

Les écrivains romains, pour se soustraire aux fatigues, aux dégoûts, aux périls de la vie publique, cherchant partout la paix, au milieu des agitations civiles, se tournent vers la Nature. Lucrèce y apporte son désespoir amer; Cicéron ses découragements et ses studieuses habitudes; Tibulle, Properce, Horace, Ovide, leur insou-

ciance, leurs voluptés délicates, leur indépendante et spirituelle existence ; Martial et Juvénal, leur goût d'une vie paisible, sans luxe et sans ambition. Sénèque appelle à la solitude des champs son sage idéal, et Tacite son orateur, libre enfin des luttes douloureuses du Forum. Pline le jeune, du fond de la Toscane, sur le rivage de Laurentum, au bord du lac de Côme, se proclame l'homme le plus heureux de l'Empire. Virgile, passant sa vie, tout en rêvant, au milieu des fleurs, des oiseaux, des abeilles, a le cœur rempli pour la Nature à la fois d'admiration, de pitié, de compassion et d'amour.

On voit les différences qui distinguent chez les deux peuples le sentiment de la Nature. Pour les Grecs, l'homme, doué de raison, est tellement supérieur au monde, si sublime et si parfait qu'il soit, que rarement il éprouve le besoin de se rapprocher de la Nature. Il se reconnaît l'être le plus intelligent, le plus fort, le plus beau de l'univers : la violence aveugle des éléments qu'il combat et qu'il dompte, fait éclater davantage son intelligence et sa force ; la beauté de la campagne lui semble reproduire sous des formes multiples la beauté de son âme, de ses sentiments, de son génie. Le Grec se contemple lui-même avec les institutions, l'histoire, les arts, la splendeur de

son pays, et ce spectacle suffit à son bonheur (1). Son cœur est rempli, et il n'attend rien de la Nature, parce qu'il trouve tout en lui. « Mon cher Phèdre, les champs et les arbres n'ont rien à m'apprendre. » Le mot de Platon est caractéristique. Le Grec jette un coup-d'œil sur la Nature; il est frappé de sa grandeur, de son harmonie, de sa grâce; il ressent pour elle l'admiration la plus vive, et l'amour, si l'on veut, mais cet amour désintéressé et pur de tout désir que la beauté excite dans l'âme de l'artiste. Les Grecs ont l'amour platonique de la Nature.

A Rome, aux derniers jours de la république, et sous les empereurs, le poëte, le philosophe, l'homme de méditations, inquiet de l'avenir, et se tournant plus volontiers du côté du passé, frappé des maux de la société, blessé de ses injustices, affligé de ses vices, désireux d'échapper en quelque sorte à la civilisation, et de remplir le vide de son âme d'affections nouvelles, s'achemine vers la solitude et se donne à la Nature. De là, chez les écrivains Romains, et en leur propre nom, ces fré-

(1) Crésus demandait à Solon quel était l'homme le plus heureux de la terre. — « C'est Tellus d'Athènes, répondit le Grec, parce qu'il a vécu dans une ville florissante, et qu'il a eu des enfants beaux et vertueux. » Hérodote, I, 30.

quentes aspirations au calme et au silence des champs, et ces éloges si répétés de l'âge d'or qu'Aristophane et Ménandre mettaient déjà dans la bouche de leurs laboureurs : de là ce goût si général de la retraite, et cette habitude, moins familière aux Grecs, de vivre au fond d'une villa. Le génie grec va plus volontiers de la Nature à l'homme; le génie romain, de l'homme à la Nature. Les beaux-arts, chez les deux peuples, ont suivi le même mouvement que la littérature et la poésie. Dans la liste des œuvres sorties des trois grandes écoles de peinture, en Grèce, Pline l'ancien ne mentionne pas un seul paysage : les premiers, suivant le même auteur, n'apparurent qu'à Rome, au temps d'Auguste et de Virgile (1).

Mais que l'homme s'éloigne ou se rapproche de la Nature, c'est toujours par rapport à l'homme que les anciens contemplent et célèbrent l'univers. C'est l'âme humaine, avec ses passions, ses vertus, ses misères, qui crée la vie véritable, l'irrésistible attrait, et le charme de la Nature. Supprimez cette âme, et le monde n'est plus qu'un désert. La poésie de la Nature, dans l'antiquité, sort de la poésie de

(1) Pline l'ancien, liv. xxxv, ch. 8 et 9. V. Humboldt, *Cosmos*, t. II, ch. 2. *Influence de la peinture de paysage sur l'étude de la Nature.*

l'homme comme une branche fleurie du tronc vigoureux d'un grand arbre.

Ainsi, les anciens, du milieu de l'innombrable diversité des êtres, dégagent et font éclater la personnalité humaine Ils sont donc spiritualistes dans leur manière de sentir et d'exprimer la Nature. Ils rapportent le monde à l'homme, c'est-à-dire la variété à l'unité, d'où résulte l'harmonie, principe de la Beauté, et remplissent par là les conditions esthétiques du Beau.

Montrons, en finissant, que la poésie de la Nature, en Grèce et à Rome, fut tout à fait conforme à l'esprit même de l'antiquité.

Si le spiritualisme consiste à reconnaître, indépendamment et au-dessus du monde de la matière, le monde des êtres spirituels, l'âme de l'homme ou Dieu, on peut dire que l'antiquité fut spiritualiste. Mais elle le fut d'une certaine manière. Les anciens croyaient ardemment à l'unité, à la dignité, aux droits de la personne humaine; quelque fût l'intelligence des animaux, ils comprenaient combien l'homme leur est supérieur, parce qu'en lui résident, emprisonnées dans un corps mortel, une pensée, une volonté, une raison. L'idée d'un Dieu infini, éternel, ne fut le partage que d'un petit nombre de philosophes : intelligence suprême et ordonnatrice pour Anaxagore; Père du

monde et Providence pour Platon; pensée éternelle et immobile de sa propre pensée, pour Aristote. Mais quelques philosophes ne forment pas l'esprit public, et c'est l'esprit public, ce sont les idées, les sentiments du plus grand nombre, qui forment une civilisation. Seule, cette conscience universelle et toute populaire de la raison, de la liberté, de la grandeur de l'homme, produisit la civilisation antique, avec sa religion, sa politique, ses institutions, ses arts, sa philosophie morale et son droit. L'homme est la pensée la plus chère, l'unique préoccupation de l'antiquité. Vous le retrouvez partout: les dieux grecs, jadis, durant l'ère pélasgique, représentation des éléments de la Nature, sont devenus par degrés les plus puissants, les plus passionnés et les plus beaux des hommes. L'homme, dans la Grèce démocratique, ne vaut que par ses vertus, son courage ou son génie: tous les hommes libres sont égaux sur la place publique. Platon, recherchant le plus parfait des gouvernements, proclame cette égalité de tous les citoyens sous la loi souveraine de la justice. L'histoire républicaine de Rome, de ses mœurs, de de sa législation même, est tout entière dans le triomphe de ces idées libérales et spiritualistes d'égalité, de valeur personnelle et d'humanité. Lentement, le plébéien d'abord, puis l'Italien,

enfin l'étranger, se fait sa place dans la société et dans le droit de Rome. Ici encore le peuple Grec fut le précepteur des Romains : c'est toujours à la Grèce qu'il faut remonter, comme au berceau de l'égalité et de la liberté. « Si jamais peuple, écrivait Théodore Jouffroy, fut prédestiné par le ciel pour un destin spécial, et mérita le nom de peuple de Dieu, ce fut celui-là. Il le fut pendant dix siècles, puisque, pendant dix siècles, il marcha à la tête de l'humanité, lui frayant une route immortelle; il le fut par dessus tous ceux qui avaient été choisis auparavant, et qui l'ont été après, puisque ce fut par lui et chez lui que prit définitivement racine au milieu de l'humanité cet arbre de la civilisation, qui doit à la longue couvrir la terre de son feuillage (1). »

Cette civilisation antique, fondée sur le libre développement de l'individualité humaine, forme un contraste frappant avec la civilisation de plus d'un peuple de l'Orient. Dans l'Inde, par exemple. l'homme subissait passivement le despotisme de ses rois, de ses prêtres, de son climat; courbé sous le fanatisme, n'osant ni agir, ni raisonner, ni penser, il aspirait à l'anéantissement absolu de

(1) Jouffroy, *Mélang. philosoph.*, *Du rôle de la Grèce dans le développement de l'humanité.*

la vie future dont il goûtait dès cette vie les stériles délices, par l'extase et le mysticisme. « Chez les Indous, la personnalité succombe sous le poids accablant de l'Infini (1). » Autant le Grec, aux prises avec la Nature, se sent fort et invincible, autant l'Indien, quand il pénètre dans ses forêts sans bornes, se sent petit et faible, au sein de ce vaste monde dont Dieu est l'âme immense, dont l'homme est un produit éphémère et fatal comme le brin d'herbe qu'il foule aux pieds. Ecoutez, dans les Védas, « l'hymne à tous les Dieux, » que chante Trita au fond de la citerne, et, dans le Mahâbârata, Damayanti, suppliant le fleuve et l'arbre sacrés de lui rendre Nala, son époux, et vous reconnaissez dans cette prière si humble, et dans ce cri d'angoisse la terreur religieuse et l'adoration mystique de la Nature.

Le Christianisme unit et mêla comme dans un seul courant ces civilisations primitives, pour en former la dernière et la plus parfaite. Il réconcilia Dieu et l'homme ; Dieu si terrible et si grand, suivant la pensée orientale de la Bible, qu'il anéantit et désespère l'homme; l'homme si plein de luimême, et si supérieur au reste de l'univers, dans

(1) M. Nourrisson, *Tableau des progrès de la pensée humaine*, p. 10.

la pensée de la Grèce, qu'il devient à lui-même son propre Dieu. Le Christianisme établit entre l'homme et Dieu ces rapports perpétuels, cette communion de charité et d'amour qu'entrevoyait déjà le génie de Platon. Le sentiment de la Nature s'élève dès les premiers écrivains de l'Église. Le chrétien reconnaît dans la création l'infinie puissance et l'infinie bonté de la Providence. « Si je vous présente une rose, s'écriait Tertullien, oserez-vous encore calomnier le Créateur (1)? » Saint Augustin et sa mère, contemplant, du rivage d'Ostie, l'Océan sans limites, élèvent leurs âmes jusqu'à Dieu, dans cet élan de pieux enthousiasme qui transfigure sur le tableau d'Ary Scheffer le doux visage de Monique, à la veille de mourir. « Nous parcourions par degrés la Nature entière, tous les êtres créés, et ce beau ciel, d'où le soleil, la lune et les étoiles brillent sur la terre. Et toujours plus haut nous montions dans les pensées de notre cœur, et dans nos paroles, admirant ton ouvrage; puis, nous arrivions à notre âme; enfin, plus haut encore, à la région de l'indéfectible fécondité où tu rassasies Israël de la vérité éternelle (2)! »

(1) Tertullien, *Des spectacles*.
(2) Saint-Augustin, *Confessions*, liv. IX, ch. 10.

« Le vif sentiment, l'instinct avide et varié du spectacle de la Nature, était, avec la prière, la dernière poésie de cet ancien monde sur lequel allait descendre la barbarie (1). » C'est cette poésie qui arrachait des larmes aux auditeurs charmés de saint Basile, lorsque l'archevêque de Césarée leur dépeignait, dans son langage coloré par une imagination orientale, les magnificences de la mer et des cieux, l'ordre des saisons, les instincts divers et les migrations des animaux. Grégoire de Nysse et saint Ambroise de Milan, écrivirent aussi leur *Hexaméron*. Les païens avaient souvent recherché dans l'univers les traces d'un Dieu suprême : mais cette foi si vive dans la tendresse du Créateur, ce culte de l'éternelle Providence, proclamée dans ses œuvres, sont essentiellement propres à la pensée chrétienne.

Ce sentiment si religieux et si complet de la Nature, où Dieu et l'homme ont leur part, peut être suivi à la trace, depuis le IVe siècle, à travers le moyen âge, la renaissance et l'imitation de l'antiquité, jusqu'à nos jours. Saint Thomas découvre dans l'harmonie du monde une preuve de l'existence de Dieu, comme autrefois Saint Basile, comme plus tard Kepler, Newton et Fené-

(1) M. Villemain, *Châteaubriand*, ch. 3.

lon (1). « En pleine nuict (c'est Rabelais qui parle), devant que soi retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert voir la face du ciel... Si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foi envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense (2)... » « Que l'homme, dit Pascal, contemple donc la Nature entière dans sa haute et pleine majesté.... C'est une sphère infinie dont le centre est partout, et la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée (3)... » Lorsque le sentiment religieux se réveilla en France, on vit renaître dans Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, dans Châteaubriand et Lamartine, cette poésie de la Nature, telle qu'elle avait brillé, quatorze siècles auparavant, chez les évêques de l'Eglise primitive. « L'émotion de l'âme, écrit M. Villemain, y passe incessamment de la Nature au Créateur; l'éblouissement de la vue inspire le transport de la reconnaissance et l'élan de la prière (4). »

Ainsi les différences qui distinguent les trois

(1) Voir M. Saissel, *Essais de philosophie religieuse*, 6e méditation.

(2) Rabelais, liv. I, ch. 23.

(3) *Pensées*, édit. Havet, art. I, § 1.

(4) M. Villemain, *Tribune moderne*, Châteaubriand, ch. 3.

civilisations successives par lesquelles a passé l'humanité, distinguent pareillement le sentiment de la Nature en Orient, dans l'antiquité gréco-romaine, et dans les littératures inspirées par le christianisme. « Il y a, disait Kant, deux belles choses en ce monde : le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, et la conscience morale au fond du cœur de l'homme. » La Nature et l'âme humaine rapprochées dans une vie commune et se pénétrant l'une par l'autre, telle fut en Grèce et à Rome la source de l'émotion poétique. Si la poésie, chez les anciens, n'eut pas cette élévation religieuse qu'elle dut plus tard à l'inspiration chrétienne, reconnaissons combien elle fut supérieure à la poésie orientale, et n'oublions jamais qu'en exaltant la grandeur morale et la raison de l'homme, l'antiquité, par la voie du spiritualisme, fut un acheminement vers le christianisme, et que par là elle servit le progrès, qui est la loi providentielle et sainte de l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES.

